



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

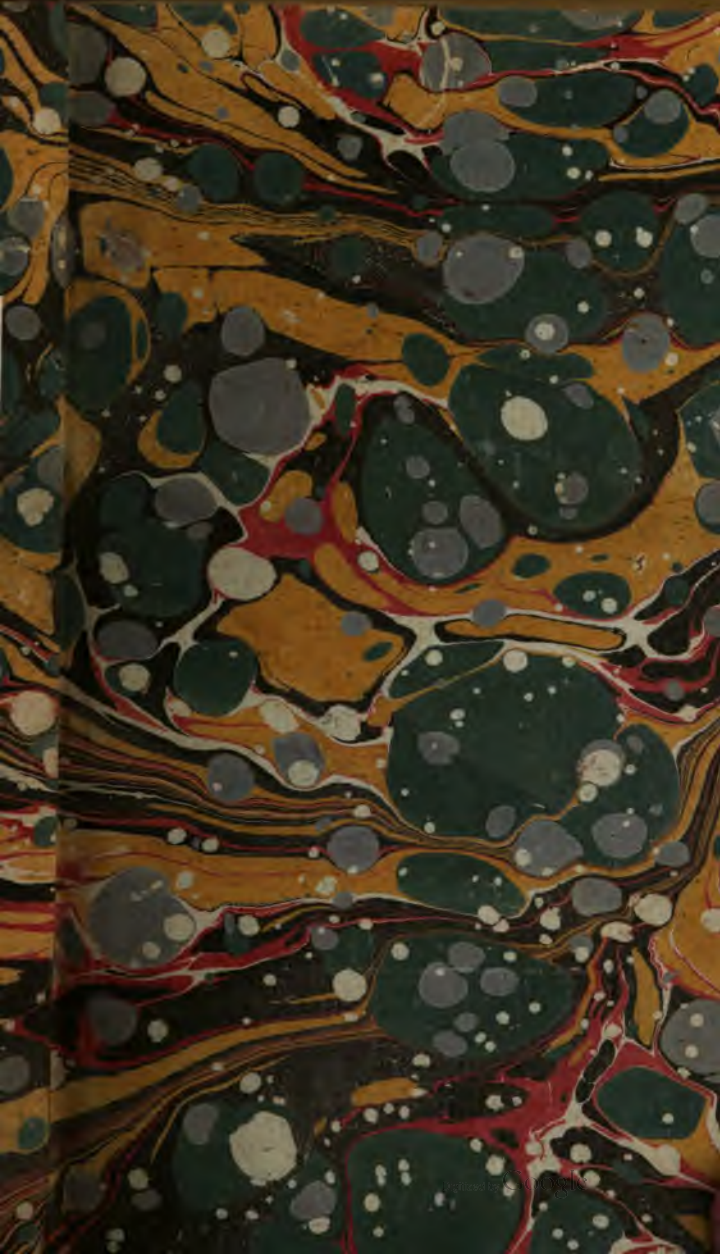
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Zah. III A. 66



Jo. Smith

10

CÉCILE,
FILLE D'ACHMET III,
EMPEREUR DES TURCS,

NÉE EN 1710.

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.

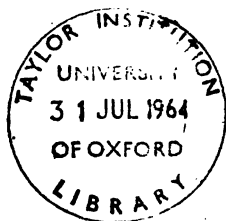


A CONSTANTINOPLE,

Et se trouve à PARIS,

Chez Buisson, Libraire, Hôtel de Mesgrigny,
rue des Poitevins, N^o. 13.

1788.



A V I S

A U L E C T E U R.

Nous garantissons la vérité de cette Histoire , pour le fonds. Nous avons sous les yeux les Mémoires les plus authentiques à cet égard. Il peut s'y rencontrer , peut-être , quelques épisodes dont nous n'assurons pas de même la réalité , attendu que les pièces originales , qui pourroient les constater , nous ont manqué quelquefois , & que

AVIS AU LECTEUR.

*nous n'avons pu les rapporter ,
la plupart , que tels qu'on nous
les a racontés.*



CÉCILE,



CÉCILE,

FILLE D'ACHMET III.

LA naissance la plus auguste, l'adversité la plus constante, les dangers de la beauté, les victoires de la vertu, la faiblesse de mon sexe & la force du courage, la fierté de l'âme & la sensibilité du cœur; enfin l'orgueil du sang, & souvent l'humiliation de la fortune : tels sont les contrastes qu'offrent ma vie; tel est le tableau des jours d'une Princesse, qui, en naissant, ne sembloit destinée que pour le calme apparent des palais, & que le ciel, impénétrable dans ses

Tome I,

A

~~Cette~~,
 desseins, dévoua à tout l'éclat des revers.

Cette teinte d'infortune, qui rembrunit quelquefois les destins des grands, est une leçon qu'on ne saurait mettre trop souvent sous les yeux de l'homme : elle tempère l'orgueil des uns, calme les murmures des autres, & apprend à tous qu'il n'est de vraie félicité que celle dont on puise la source dans la vertu. Peut-être l'aspect des adversités du Roi Stanislas, & la grandeur d'âme avec laquelle il les a supportées, ont jetté dans le cœur de l'homme plus de semences de vertu, que le long & paisible exemple de celle des Antonins, n'en a fait germer parmi leurs contemporains.

Je naquis au sérail le janvier 1710 : je dūs le jour à l'un des plus grands hommes qui se soit assis sur le trône Ottoman ; à cet Achmet III, si célèbre par son courage, par la générosité de son cœur, par la magnanimité de son âme, & par la catastrophe

qui le renversa du trône en 1730. J'eus pour mère une Georgienne, nommée Aski, dont l'esprit, les talens & la beauté fixèrent long-tems l'amour du Souverain.

Les premiers évènemens de mon enfance ne m'ont été connus, que lorsque la raison fut assez forte en moi pour que l'on pût me les confier sans crainte : je vais les décrire tels que je les sus alors. En sortant du sein de ma mère, les orages de la vie commencèrent à gronder sur ma tête ; les dangers environnèrent mon berceau, le calme de l'enfance ne me garantit point des tempêtes des passions ; & je fus le jouet de celle des autres, long-tems avant d'être la proie des miennes.

Une Esclave Italienne, âgée de vingt-six ans, enfermée depuis dix ans dans le sérail, précieuse à ma mère par la variété de ses talens & l'agrément de son esprit, fut celle qui me reçut dans ses

bras lorsque je vins au jour. Les Turcs, loin encore de tous les Arts, n'ont que des notions bisarres sur ceux qui intéressent la conservation; par une suite de cette ignorance, les procédés ridicules que l'on met en œuvre dans les douleurs de l'enfantement, ne font que tourmenter la malade, l'exténuent, & la rendent souvent victime de l'absurdité de leurs moyens. Fatmé (c'est le nom de l'Esclave), fille d'un chirurgien des environs de Gênes, sortie de sa patrie dans un âge assez avancé, pour en avoir emporté une teinture des connoissances de son père, fut assez heureuse pour épargner à ma mère une partie des souffrances qui accompagnent ordinairement ce moment critique : elle en devint plus chère; son crédit en augmenta; le généreux Achmet la combla de présens, & l'on ne balançoit point à me confier à ses soins.

Par un jeu de la nature assez étonnant,

je refusai le sein en venant au monde ; quelques gouttes de vin de Chipre ont fait ma première nourriture ; & , par cette singularité , je semblois appercevoir dès-lors l'éternelle barrière que le sort alloit placer entre mes parens & moi.

Avant d'aller plus loin , il faut donner au Lecteur une esquisse du caractère de ma gouvernante. Douce , honnête , vertueuse , Fatmé joignoit aux agrémens de la figure , les charmes d'un caractère aimable : elle avoit reçu une éducation soignée ; elle chantoit avec agrément ; *dessinoit* avec finesse , dansoit avec grace ; une teinte de mélancolie donnoit à ses talens divers une nuance d'intérêt plus touchant encore : les plaisirs que l'on goûtoit auprès d'elle tenoient plus à l'ame qu'aux sens ; elle amusoit sans être gaie ; elle plaisoit sans être amusante. Cette mélancolie prenoit sa source dans la profonde sensibilité de son cœur.

Ravie à un amant avec lequel elle étoit prête à s'unir ; renfermée depuis si long-tems dans le sérail , l'amour de sa religion avoit , pour-ainsi-dire , remplacé sa première passion ; son cœur étoit avide de tendresse , elle n'avoit changé que d'objet : & ce fut à ces deux passions , qui la maîtrisoient , que le ciel attacha le premier chaînon des évènements de ma vie.

A l'âge de seize ans un jeune Génois , nommé Salmoni , l'avoit vue ; il l'avoit aimée avec emportement dès cet instant ; il s'étoit introduit chez le père de Fatmé. Au bout de deux ans d'affiduité sa recherche avoit été agréée , & ces amans alloient être unis , lorsque l'enlèvement le plus cruel les sépara.

Tout le monde connoît les chaleurs qui régnernt en Italie pendant l'été. Le calme de la Méditerranée , & la fraîcheur , dont on espère jouir sur sa surface tranquille , rendent fréquentes les parties

de nuit sur son onde. Fatmé & son amant étoient entrés dans un petit bateau, & s'étoient éloignés à une demi-lieue en mer, pour respirer tout à la fois & le frais & l'amour. Deux bateliers, la pureté du ciel, le silence de l'onde étoient leurs seuls témoins; la lune n'étoit point encore levée, & le foible crépuscule des étoiles ne permettoit pas de distinguer les objets : tout-à-coup un bruit de rames attire leur attention, & dans l'instant une barque légère aborde le bateau des amans; quelques hommes y sautent sans proférer un seul mot, se jettent sur Fatmé, lui couvrent la bouche d'un mouchoir, & l'enlèvent dans leur barque. Salmoni furieux, veut défendre son amante, quelques coups de poignard le frappent; il tombe baigné dans son sang; les deux barques se décrochent : celle des ravisseurs de Fatmé fuit, à force de rames, en pleine mer, & celle de son malheureux amant rentre

tristement dans le port de Gênes, où la douleur & les profondes blessures de Salimoni, attestèrent la funeste vérité de cet événement terrible. Cette scène de nuit fut la rapidité de l'éclair, & les deux jeunes gens se trouvèrent surpris, attaqués & séparés en un clin d'œil.

On peut facilement dépeindre le désespoir de Fatmé, lorsque le lendemain, aux premiers rayons du soleil, elle reconnut qu'elle étoit dans une petite saïque Barbaresque, & que le langage & le costume de ses ravisseurs l'éclairèrent sur le sort qui l'attendoit.

Pour jeter quelque lumière sur l'enlèvement de Fatmé, il faut savoir que les Marchands Turcs, qui font le commerce des esclaves, toujours avides de gain, s'approchent ainsi des rivages de la mer à la faveur de la nuit; ils connoissent les parages les plus fréquentés, ils y viennent, s'y tiennent dans le

silence le plus profond ; & si malheureusement quelque bateau passe auprès d'eux, ils l'abordent dans l'instant, & leur proie est enlevée sans qu'on ait le tems de s'en défendre. Iman (c'est le nom de celui-ci) étoit arrivé le soir auprès de l'entrée du port de Gênes ; quelques tendres couplets que Salmoni accompagnoit d'une mandoline , avoit fait présumer à Iman qu'une femme en étoit l'objet. L'enlèvement d'une beauté flatte infiniment plus l'avarice de ces Pirates ; Iman n'avoit donc pas balancé, & l'événement que l'on vient de lire avoit suivi de près sa résolution.

Les égards de ces Marchands pour leurs captives, croissent en raison de leur beauté. Je l'ai déjà dit, Fatmé étoit agréable , mais n'étoit point assez belle pour être admise un jour au nombre des superbes Odaliques, qui fixent & mendent les regards des Sultans. Iman ne conçut donc pas d'abord une haute

A 5

opinion de la richesse de sa prise ; il se hâta de joindre le port de Fez : mais cependant quelques talens qu'il découvrit à son esclave pendant la traversée, lui donnèrent l'espoir de s'en défaire avec avantage, & l'engagèrent à la traiter avec plus de douceur qu'il n'avoit fait dans le commencement.

Iman débarqua à Fez peu de jours avant le départ de l'Ambassadeur, qui va chaque année porter au Grand-Seigneur le tribut que ce Royaume lui paie. Ismaël Amdit, qui se trouvoit alors chargé de cet honneur, avoit celle de ses femmes qui lui étoit la plus chère, qu'une maladie de langueur sembloit entraîner lentement vers la tombe ; tout ce qui pouvoit la distraire étoit précieux à son époux. Iman profita habilement de la circonstance ; il fut avec adresse vanter à Ismaël les talens de Fatmé ; lui fit entrevoir l'amusement qu'elle procureroit à l'objet de

son amour, & peut-être par-là le retour de sa santé. Ismaël, enchanté, saisit l'occasion avec transport, & l'avare Iman fut tourner à son profit la crédulité de l'Ambassadeur, en lui vendant Fatmé un prix excessif. L'amante d'Ismaël n'en mourut pas moins pendant le voyage de Fez à Constantinople, & Fatmé suivit son patron désolé, jusqu'en cette ville.

Tout ce qui pouvoit rappeler à Ismaël le souvenir de son amante devint insupportable à sa douleur; il se défit donc de Fatmé, le grand-Visir l'acheta, la fit entrer au sérail du Sultan, & la fit mettre au nombre des esclaves à talens, dont l'emploi est d'exécuter les fêtes intérieures. Elle acquit par degré l'amitié de la Sultane Aski, & obtint, comme je l'ai déjà dit, l'honneur sublime d'être dépositaire de mon enfance,

Dix ans d'absence avoient, non pas amorti dans son cœur le souvenir de

Salmoni, mais adouci lentement l'amertume d'une séparation cruelle. On fait quel est le pouvoir de la religion chrétienne sur un cœur vertueux, & celui de Fatmé étoit pur.

La résignation aux adversités qu'il plaît à Dieu de nous envoyer, l'abandon total de notre sort aux mains de la providence, la soumission aveugle à l'exécution de ses décrets, l'exemple plus frappant encore des souffrances du souverain Législateur, devant lesquelles les nôtres ne valent pas même la peine d'être comptées : voilà les forces que l'on puise dans le sein d'une religion, dont l'institution est aussi divine que sa morale est sublime. C'étoit cette religion qu, secrètement professée dans le sérail par Fatmé, avoit répandu son baume consolant sur les plaies de son cœur ; sa blessure ne saignoit plus, mais la cicatrice étoit vive, un instant la rouvroit : un instant décida du sort de la fille

d'un des premiers Souverains du monde.

On imagine aisément l'affreux désespoir dans lequel la perte de Fatmé avoit plongé Salmoni, la désolation des deux familles , & les conjectures vagues que chacun avoit fait sur cet événement. L'aurore qui suivoit cette nuit désastreuse, fit appercevoir une escadre Française qui, pendant l'obscurité, avoit mouillé à l'entrée du port de Gênes. La réputation de galanterie que cette Nation s'est acquise, & qui se grossit encore aux yeux de la jalousie Italienne, parut un trait de lumière à l'infortuné Salmoni ; il ne douta point que ces vaisseaux ne recélassent son amante , & que les François ne fussent les auteurs de son malheur : il ne pouvoit cependant pas se flatter que le Gouvernement Génois fit la moindre démarche favorable à son amour : la terreur du nom de Louis XIV, répandue dans toute l'Europe, & qui s'étoit profondément imprimée sur

le front de cette Ville, que son titre de superbe n'avoit point sauvée de la plus sanglante humiliation, n'auroit pas permis alors au Sénat de Gênes la plus légère réclamation. Telle est malheureusement la marche ordinaire de la foiblesse humaine ; la juste punition d'une faute commise laisse après elle une crainte qui semble éteindre dans le cœur de l'homme les droits qu'il peut avoir à la justice ; & l'on diroit que parce qu'il n'eut pas la force de se garantir d'un tort, il perd à jamais la force d'avoir raison : c'est cependant une contradiction singulière, car sa confiance dans ses droits devrait augmenter en raison de sa punition.

Salmoni, sans espoir du côté de sa patrie, prit une résolution conforme à la violence de son amour ; ce fut d'aller attendre à Toulon cette escadre qui devoit y rentrer bientôt, d'examiner avec soin tout ce qui en débarqueroit, & de

se convaincre ainsi d'une chose que ses soupçons avoient presque converti dans son esprit en réalité. Malgré les larmes de sa famille qui cherchoit à le retenir, malgré les blessures profondes & dangereuses qui n'étoient point encore guéries, il partit, arriva dans ce port avant le retour de l'escadre, & eut bientôt après la douleur de se voir déçu dans son espoir. Quelque vigilance qu'il mît dans ses recherches, il ne put rien apprendre de son amante; sa douleur s'en augmenta, ses blessures en empirèrent, & en peu de jours il se vit aux portes du tombeau.

Lorsque l'amour a pris sur nous un empire violent, ce seroit mal connoître cette passion que d'imaginer que le tems en fasse triompher; au contraire, l'espoir ne l'abandonne jamais, l'absence l'irrite, les difficultés l'enflamment, les obstacles l'embrasent; on ne voit plus ce que l'on aime; le cœur est déchiré,

mais l'imagination remplace la vue ; chaque jour elle prête un nouveau charme à l'objet de notre amour ; elle ne lui fait cette faveur qu'aux dépens de la raison ; plus le tems s'avance , moins cette raison se fait entendre , & l'on est étonné qu'à la fin les caractères de la fureur ont remplacé le sentiment le plus doux qu'ait fait naître la nature.

Salmoni dut à sa jeunesse & à la force de son tempérament , son retour à la vie ; il se persuada sans peine que son attention n'avoit pu s'étendre à tout , que ses recherches n'avoient point eu le degré d'extenſion qu'elles méritoient ; que peut-être même on l'avoit reconnu , que l'on avoit pénétré le motif de sa curiosité , & que l'on avoit mis autant de précaution à lui dérober son amante , qu'il avoit mis de chaleur à la chercher. Il partit en conséquence de Toulon , se rendit à Paris , parcourut ensuite ſucceſſivement l'Angleterre , la Hollande ,

l'Allemagne ; & fatigué plus que rebuté de ses recherches inutiles qui duroient depuis huit ans , il se rendit enfin à Marseille dans le dessein de repasser en Italie.

Le vent contraire le retint quelques jours dans cette ville : un soir qu'il se promenoit auprès du Bagno , un Forçat de la Chiourme lui demanda la charité. Salmoni lui fit quelques questions , apprit de lui qu'il étoit de Tunis , qu'il étoit captif depuis deux ans , & qu'il attendoit un moment favorable qui lui rendît sa liberté. Salmoni lui donna quelque monnoie , & lorsqu'il étoit prêt à se séparer de lui , le Forçat lui dit en souriant : vous êtes Italien , Monsieur , & je reconnois à votre accent que vous , êtes Génois ; si j'étois connu de vous vous ne seriez pas si généreux à mon égard. Pourquoi , lui dit Salmoni ? C'est que j'ai fait bien du mal à votre patrie. — Comment ? — J'ai aidé dans ma

vie à enlever plus de vingt jeunes filles de votre pays. A ces mots Salmoni, tout ému, lui raconta ce qui lui étoit arrivé, le tems, les circonstances, lui dépeignit Fatmé... Le Forçat l'interrompit ; personne ne peut mieux que moi, dit-il, vous peindre cette aventure, j'y étois ; je servoais alors un Marchand de Fez, nommé Iman, & je suis un de ceux qui ai poignardé le jeune homme qui étoit dans la barque. Ah ! malheureux, s'écria Salmoni, c'est moi que tu as assassiné. Le Forçat, plus mort que vif, maudissoit son indiscrétion ; mais quel fut son étonnement lorsqu'il vit Salmoni lui sauter au col, & le nommer son sauveur, son ami, son bienfaiteur !

Après ses premiers transports, il s'informa comment on pourroit trouver cet Iman, quel pays il habitoit ? Il fit enfin toutes les questions que l'on peut supposer venir à l'esprit d'un homme fortement amoureux. L'adroit Forçat lui

dit : si j'étois libre je vous conduirois chez Iman , & certainement nous parviendrions à découvrir tout ce qui vous touche ; mais il faudroit pour cela payer ma rançon , & vous ne seriez peut-être pas d'avis de faire un pareil sacrifice. S'il ne tient qu'à cela , lui répondit Salmoni , tu seras bientôt libre.

En effet , il se rendit aussi-tôt chez le Commissaire de la Chiourme , traita facilement du rachat du Forçat ; & ne pouvant résister plus long-tems à son impatience , il fréta dès le lendemain une tartane Marseilloise pour son compte ; & le vent , qui le contrarioit pour son passage en Italie , étant favorable pour les côtes d'Afrique , il appareilla tout de suite , & il eut en peu de tems perdu de vue les montagnes de Provence.

Si l'on n'étoit pas profondément convaincu de la toute-puissance du Créateur , on seroit tenté de croire qu'il y a dans la nature deux principes qui se combattent

sans cesse ; un principe de volonté & un principe de contradiction : les destins de ma vie sembloient attachés à ces deux résultats. Salmoni découvrira-t-il ou non le sort de Fatmé ? Si c'étoit la négative , certainement je ne serois jamais sortie du palais de mon père ; & l'on diroit en vérité qu'il y avoit un agent secret & puissant qui faisoit l'impossible pour que cela fût ainsi ; mais un autre ascendant plus irrésistible l'a emporté , & a rendu vains tous les efforts de l'autre.

Déjà Salmoni se repaissoit de toutes les agréables chimères qui peuvent occuper la tête d'un amant , qui brûle de revoir une maîtresse dont il est séparé depuis long-tems ; déjà l'on avoit aperçu les côtes d'Afrique , & l'on pouvoit se flatter que si le vent tenoit encore deux fois vingt-quatre heures dans la partie où il régnoit , l'on aborderoit heureusement au port de Fez : il s'étoit

couché rempli des idées les plus flatteuses. Il se réveilla long-tems après le lever du soleil : il se lève. Il voit sur le visage du capitaine de sa tartane, & du petit nombre de matelots qui composoient l'équipage, un certain embarras ; il les interrogea ; ils restent quelque tems sans lui répondre : enfin le capitaine rompt le silence. Monsieur, lui dit-il, vous allez être aussi surpris que nous le sommes nous-mêmes ; votre Forçat a disparu ; nous l'avons vainement cherché dans la tartane ; nous ne pouvons concevoir ce qu'il est devenu ; le tems a été calme toute la nuit, il n'est point à présumer qu'un coup de mer l'ait emporté ; d'ailleurs la moitié de l'équipage a veillé ; le bâtiment est petit ; un homme qui tombe à la mer fait du bruit, & certainement on l'aurait entendu ; il faut que le diable ait emporté ce chien de Musulman.

La foudre seroit tombée aux pieds :

de Salmoni qu'il n'eût pas été plus frappé ; il voyoit dans un instant toutes ses espérances évanouies : il alloit se trouver dans un pays dont il ignoroit la langue , n'ayant pour indice que le nom de cet Iman, qu'il avoit encore heureusement retenu ; sans recommandation , sans connoissance , & d'ailleurs au milieu d'une Nation qui hait les Chrétiens , sans foi , sans probité , à qui le droit des gens est inconnu , & qui pouvoit se faire un jeu de le réduire lui-même en esclavage. Dans le premier moment il fut tenté de faire revirer de bord , & de reprendre la route de France ; mais enfin la force de son amour l'emportant sur la prudence , il s'abandonna à sa destinée , & continua de faire voile vers le port de Fez.

Il est certain que la disparition du Forçat étoit une chose incompréhensible : ils en étoient tous dans un étonnement inconcevable. Salmoni questionna tour-

à-tour tous les matelots , il n'en put tirer aucune réponse satisfaisante , ni même le moindre mot sur lequel on pût asseoir la plus légère conjecture ; & , dans le fond , personne n'en savoit pas plus que celui qui les interrogeoit. Pendant ce tems-là le vent ayant fraîchi , l'on découvrit bientôt le port de Fez , & peu d'heures après la tartane mouilla sous les murs de la ville.

Salmoni mit pied à terre , & se présenta aux portes. Un Drogman, ou Intetprète, qui est toujours à ce port pour interroger les étrangers , lui demanda qui il étoit ? Il s'annonça comme François. Le bombardement d'Alger , qui s'étoit effectué peu de tems auparavant , avoit rendu ce nom-là redoutable à ces barbares ; on l'introduisit donc sans difficulté , & on lui donna un garde pour le conduire chez le Consul de sa nation. Après les complimens d'usage , Salmoni prit le Consul en particulier , lui

découvrit quelle étoit sa patrie ; lui raconta ses longs malheurs, ses inutiles recherches, l'objet de son voyage, la perte récente qu'il venoit de faire de l'homme qui, seul, auroit pu l'aider, & enfin le nom du Marchand d'esclaves qu'il n'avoit pas oublié. Le Consul se montra sensible aux peines de cet infortuné jeune homme ; il lui demanda s'il avoit de l'argent. Salmoni lui répondit que oui. Tant mieux, lui dit le Consul ; il y a peu de choses dont on ne vienne à bout dans ce pays-ci avec cela, & je ne désespère pas que vous ne parveniez à retrouver ce que vous cherchez.

Ils sortirent ensemble, & le Consul le mena chez le Cadi. Voici, lui dit-il, un Italien que le Roi, mon maître, prend sous sa protection ; il va t'expliquer ce qu'il desire, & je te prie de le satisfaire. Salmoni, instruit par le Consul, eut soin, avant de parler, de mettre une bourse de cent sequins entre
les

les mains du Cadi; & l'ayant adroitement ainsi disposé à l'écouter, il l'instruisit de ses desirs. Le Cadi, quand il eut fini, donna ordre à un Chiaoux d'aller chercher Iman; le Chiaoux revint bientôt après, & rapporta que le Marchand Iman étoit en course depuis deux mois, & que l'on n'attendoit son retour que dans cinq ou six semaines. Tu vois, Chrétien, dit alors le Cadi, que ce n'est pas ma faute; il faut que tu attendes l'arrivée d'Iman: quant à moi je n'ai nulle connoissance de ce que tu demandes.

Tous ces délais mettoient Salmoni au désespoir; il fallut bien cependant qu'il s'armât de patience. Le Consul; sensible à ses chagrins, mit tout en usage pour lui rendre sa maison agréable, & pour le distraire en quelque sorte des chagrins qu'il éprouvoit.

Salmoni étoit d'une figure charmante, d'une taille élevée, d'un abord séduisant; il avoit la physionomie douce, tout

son ensemble annonçoit un caractère tranquille, mais ces apparences trompeuses cachaient une ame de feu, susceptible des plus grands excès, & d'une constance rare dans ses desseins. Lorsque j'ai été dans l'âge de raison, je l'ai connu, j'ai par conséquent été à même de le juger; & quoi qu'il ne fût plus alors de la première jeunesse, son physique étoit encore assez bien pour que l'on pût aisément deviner ce qu'il avoit été: il pouvoit avoir vingt-cinq ou vingt-six ans lorsqu'il étoit à Fez, & il devoit être très-bien alors.

Une femme Napolitaine, qui étois dans la maison du Consul ce que l'on nomme en France femme de charge, ne put se défendre de la vue de Salmoni. Cette femme avoit été esclave long-tems; son patron en mourant l'avoit affranchie, & n'ayant aucune ressource dans sa patrie, elle s'étoit fixée chez le Consul de France, où elle occupoit l'emploi

que je viens de dire : elle pouvoit avoïr alors près de quarante ans, mais elle étoit bien encore ; & malgré la différence de religion & le danger où elle s'exposoit, elle avoit depuis long-tems un Fure pour amant ; mais la présence de Salomon la rendit tout-à-coup infidelle : ce fut un moment d'erreur qu'elle paya cruellement cher peu de tems après.

On est clair-voyant quand on aime. Elle s'appercut bientôt que Salomon étoit dévoré par une passion profonde : cette découverte contraria son amour, mais ne l'éteignit pas. On se flatte aisément ; elle compta sur le pouvoir de ses charmes, & ne désespéra pas de le subjuguër si elle parvenoit à gagner sa confiance ; d'ailleurs elle n'étoit point assez délicate pour n'en vouloir qu'au cœur de son amant, & le plaisir la maîtrisoit plus que les douces jouissances de l'ame ne l'entraînoient.

Elle mit donc d'abord en usage ces légères attentions, ces prévenances fines,

qui intéressent toujours une âme sensible, & qui sont sur-tout le piège le plus adroit que l'on puisse tendre à un homme malheureux. Lorsque le cœur est profondément affecté, il a besoin de se répandre. Salmoni entretenoit chaque jour le Consul de la violence de la passion; mais il semble que les confidences d'un sexe à l'autre ont un charme de plus, & que le cœur s'en trouve plus soulagé. Salmoni, trop amoureux, ne devina point le motif de la bienveillance de la Napolitaine; il s'abandonna sans réserve à la douce consolation de parler de ses peines à une femme aimable qui paroïssoit l'écouter avec attendrissement, & qui, d'ailleurs, par son idiôme & sa patrie, avoit avec lui des rapports plus distincts dans un pays où tout ce qui l'entouroit lui étoit étranger.

C'étoit beaucoup pour la Napolitaine; mais ce n'étoit rien pour le but qu'elle se propoisoit: elle voyoit chaque jour augmenter la confiance de Salmoni; elle

pouvoit même compter sur son amitié, mais cela ne lui suffisoit pas, & tous ses soins n'étoient payés que par les politesses qu'un galant-homme ne peut refuser aux attentions d'une femme. Elle sentit bien que tant qu'il resteroit dans le cœur de Salmoni quelque espoir de retrouver Fatmé, elle ne réussiroit jamais à se l'attacher : elle se décida donc à lui porter un coup mortel pour déraciner une passion qui, tant qu'elle subsisteroit, s'opposeroit toujours à ses desirs. Quand son parti fut pris, elle remit à leur première entrevue à frapper le grand coup.

Le Consul avoit un jardin superbe. Les chaleurs excessives qui règnent sur la côte d'Afrique, rendent l'ombrage précieux. Des cabinets de verdure rafraîchis encore par des jets d'eau de mille formes agréables, rendoient ce lieu délicieux. Les barbares qui habitent ces contrées ne communiquent avec les

Européens que pour les affaires : le
Conseil n'avoir presque point de société
dans ce pays-là ; cette ville étoit donc
pour lui une espèce de désert, qu'il avoit
du moins cherché à embellir autant qu'il
avolt pu. Ces berceaux avoient un charme
pour Salomon ; leur solitude convenoit
à la situation de son âme ; il y passoit
presque les journées entières : la Napolitaine
l'y cherchoit souvent, & ce fut là
le théâtre qu'elle choisit pour une confi-
dence qu'il étoit loin de prévoir.

« *Toujours triste, toujours sombre !*
« *lui dit-elle en l'abordant ; comment,*
« *huit ans d'absence n'ont pu calmer*
« *votre cœur ! Les femmes qui vous ont*
« *vu doivent savoir bien mauvais gré à*
« *cette Patne, de l'amour qu'elle vous a*
« *inspiré. Etoit-elle la seule dans le*
« *monde qui fût digne de vous fixer ?*
« *Mais savez-vous bien qu'en consumant*
« *ainsi votre jeunesse dans une cons-*
« *tance en pure perte, c'est précisément la*
« *passet dans une honteuse indifférence ?*

« les extrêmes se touchent. Gardez-vous
 « bien, lui répondit Salmoni, aimable
 « comme vous êtes, de parler ainsi de-
 « vant des gens qui ne vous connoïtroient
 « point; on s'imagineroit que vous n'avez
 « jamais aimé, & cela n'est pas possible
 « avec une aussi jolie figure. — Le con-
 « pliment est joli. Convoulez cependant
 « que vous seriez étrangement dupe; si,
 « par hasard, votre maîtresse étoit infi-
 « delle; ou, ce qui est très-possible, si
 « elle étoit morte; de courir après un être
 « imaginaire. — Non, j'ai un presen-
 « timent que je la retrouverai. — Je le
 « soutiens; au reste il y a bien des
 « noms qui se ressemblent. — Com-
 « ment cela? l'aurez-vous connue?
 « — Je l'ignore à peu près; j'ai
 « bien connu une Emilie. N'est-ce pas
 « Emilie qu'elle s'appelloit? — Je vous
 « l'ai nommée cent fois. O dieux!
 « vous l'aurez connue; & vous ne me
 « l'avez pas encore dit! — Dieu m'en

» garde , la nouvelle n'est pas assez
» flatteuse ; d'ailleurs je me trompe ; la
» vôtre est de Rome , ce me semble ,
» & celle dont je parle est de Gênes ; ce
» n'est pas la même. — Achevez , au
» nom de Dieu , mon Emilie étoit de
» Gênes : combien de fois vous l'ai-je
» dit ! — Vrai ? — Eh ! voudrois-je vous
» tromper ? — Ah ! s'il est ainsi , je me
» fais bien mauvais gré de mon indis-
» crétion ; car , enfin , je sens que je vais
» vous déchirer le cœur , & je ne suis
» pas femme à vous offrir des consolations ; oh ! non jamais : & votre cœur
» fût-il libre , je crois que je ne l'accep-
» terois pas. — Tirez-moi de la perplexité où vous me jetez. Que savez-vous
» d'Emilie ? — Eh bien ! me promettez-
» vous d'être raisonnable ; mais , que
» dis-je ? sans doute vous le ferez. On
» perd une maîtresse aujourd'hui , eh
» bien ! on en trouve dix demain : ce
» n'est pas de moi dont je veux parler , au

» moins; je ne suis plus d'âge à inspirer
» des passions. »

Pendant tout ce discours, Salmoni étoit
au supplice : « Achevez, lui dit-il, ou
» vous m'allez voir mourir l'id'inquié-
» tude & d'impatience à vos pieds.
» — Vous le voulez ? eh bien ! sachez
» que j'ai parfaitement connu votre mai-
» tresse ; que j'étois esclave chez Ismaël
» Abdil , lorsque cet Iman que vous
» attendez, la lui vendit cinq cens se-
» quins ; qu'Ismaël en devint éperdue-
» ment amoureux ; qu'elle répondit à
» la flamme , & qu'enfin elle mourut
» en accompagnant Ismaël à Constanti-
» nople. »

A ces mots Salmoni tomba évanoui
à ses pieds ; le coup étoit porté , &
c'étoit tout ce que la perfide Napolitaine
vouloit : elle jugeoit de Salmoni par elle-
& elle espéroit régner bientôt dans un
cœur dont elle avoit banni sa rivale
d'une manière aussi cruelle. N'ayant pu

B 5

réussit à le tirer de son évanouissement ; elle appelle au secours ; on vint à ses cris, & l'on emporta l'amant infortuné. Le Consul lui prodigua les plus tendres secours ; il voulut savoir la cause de cet accident. La Napolitaine lui raconta d'un air ingénu l'affreuse confidence qu'elle lui avoit faite, & lui fit entendre que c'étoit véritablement un service qu'elle lui avoit rendu, en le délivrant d'une passion que la mort de sa maîtresse rendoit infructueuse.

Le Consul trouva le récit assez vraisemblable ; il savoit que la Napolitaine avoit effectivement été chez Ismaël Abdil ; que celui-ci en mourant lui avoit donné la liberté, & si Iman, à son retour, convenoit qu'il eût vendu Emilie à ce Maître, l'on ne pouvoit plus douter de la vérité de ce rapport.

Dès qu'il fut qu'Iman étoit de retour, il se transporta chez lui sans en rien dire à Salmoni, qui, depuis sa conversation

avec la Napolitaine, étoit dans un état de foiblesse qui faisoit craindre pour ses jours. Le Consul étoit trop bien instruit de toutes les circonstances de l'enlèvement d'Emilie, pour être embarrassé en questionnant linari; il le mit aisément sur la voie, & ce Marchand lui déclara, sans hésiter, qu'il se rappelloit très-bien cette aventure, quoiqu'il y eût près de neuf ans qu'elle fût passée; qu'il avoit vendu cette jeune personne à Ismaël Abdil, qui étoit alors sur le point de partir pour porter à Constantinople le tribut que l'on paie au Grand-Seigneur; mais que depuis ce tems il n'avoit pas entendu parler de cette esclave.

Si le fripon de Marchand eût ajouté qu'Ismaël n'avoit acheté cette esclave que sous l'espoir de distraire son épouse, qui périssoit d'une maladie de langueur, cet aveu eût jeté bien du jour sur le mensonge de la Napolitaine; mais il se

garda bien d'en parler, ç'eût été dévoiler les petites finesses de son commerce.

Le Consul ne douta point, d'après cela, de la mort d'Emilie; il prépara par degrés Salmoni à recevoir cette dernière certitude de son malheur; & l'amitié, plus attentive que l'amour, mit à cet aveu toutes les précautions dont l'aveugle passion de la Napolitaine n'avoit pas été susceptible.

Insensiblement les soins multipliés du Consul, & les prévenances intéressées de la Napolitaine, apportèrent une espèce d'adoucissement aux profondes blessures de l'infortuné Génois. Cette femme, en conçut un heureux augure, & ne désespéra pas de recueillir bientôt le fruit de sa détestable ruse; mais l'instant approchoit où le ciel alloit la punir de son crime, & se venger d'une conduite qui l'offensoit depuis long-tems.

Le Turc, qui vivoit avec la Napolitaine

avant l'arrivée de Salmoni, s'étoit aisément apperçu du refroidissement de sa maîtresse ; il l'avoit entourée d'espions, & il avoit bientôt appris quel étoit l'objet de son infidélité. Tout le monde fait le ravage affreux que fait la jalousie dans le cœur de cette Nation. Trop fiers pour descendre aux reproches, les Turcs n'ont point l'art d'accabler de mépris le cœur qui les trompe ; c'est du sang qu'il leur faut ; & ce n'est que la mort d'une perfide qui puisse laver la honte dont elle couvre leur front. Celui-ci fut par ses espions que Salmoni ne répondoit point à la passion de son infidelle, & cette découverte le sauva de sa vengeance ; il la dirigea donc toute entière sur la Napolitaine, & ses cruels effets ne tardèrent pas à éclater.

Salmoni, foible, exténué par la douleur, goûtoit une douceur que l'amour seul peut expliquer, à revoir souvent le funeste cabinet de verdure où il avoit,

pour ainsi dire, reçu l'arrêt de sa mort. Ce cabinet étoit loin de la maison du Consul, la Napolitaine l'y accompagnoit souvent. Un soir, que l'obscurité de la nuit, qui s'approchoit, les forçoit d'en sortir, Salmoni se sent arrêter par un bras nerveux. Est-ce toi, Chrétien, lui dit une voix mâle ? Oui, répondit-il. Eh bien ! continua-t-on, sois témoin de la vengeance d'un amant irrité. Cette femme perfide qui t'accompagne, m'a aimé ; elle t'aime maintenant ; il n'a pas tenu à elle qu'elle ne m'ait fait la dernière offense ; mais ton indifférence te sauve la vie. Je ne suis point un assassin, mais je me venge. A ces mots il enfonça son poignard dans le sein de la Napolitaine. O dieux ! ... je me meurs, s'écria-t-elle. Viens, Chrétien, laisse-là cette misérable ; tu es foible, je vais te conduire. Salmoni, saisi de l'horreur d'une pareille scène, se laissa guider sans proférer une seule parole, jusqu'à la

maison du Consul; par le Turc, qui se retira après l'avoir remis entre les mains des domestiques.

Dès que Salmoni pût parler, & que le Consul fut instruit, on courut avec des flambeaux à l'endroit où cette scène tragique venoit de se passer. Quand le Consul apprit qu'un Turc en étoit l'auteur, il ne se flatta point d'obtenir vengeance de cette violation faite au respect dû à son asyle : la Régence de Fez, entièrement soumise à la Porte Ottomane; n'auroit sûrement pas sacrifié un sujet du Grand-Seigneur pour réparer cette injure. Il fut donc décidé que l'on passeroit la chose sous silence, & que le Consul n'en écrirait point à sa Cour pour en porter plainte; cet attentat n'ayant pas été commis dans aucune vue d'insulte envers la Puissance qu'il représentoit.

On transporta la malheureuse Napolitaine dans une chambre; elle étoit sans connoissance. Le Chirurgien, que l'on

avoir appelé, déclara qu'elle respiroit encore, mais que la blessure étoit mortelle, & qu'il étoit impossible qu'elle en revînt. A l'aide de quelques cordiaux on la rappella à la lumière. Le Consul se chargea de lui annoncer qu'elle avoit vécu, & qu'elle ne devoit plus songer qu'à son dernier moment.

La nuit étoit déjà fort avancée lorsqu'elle reprit connoissance ; le Consul avoit exigé de Salmoni qu'il fût se reposer : la foiblesse de sa santé, & l'émotion que cette scène lui avoit causée, l'avoient fait céder aux sollicitations de son hôte, & il s'étoit retiré. Il sommeilloit lorsque le Consul entra dans sa chambre à quatre heures du matin, & lui dit avec empressement. Mon ami, levez-vous ; la malade, à ce que je crois, n'a que peu d'heures à vivre ; elle vous demande ; elle a, dit-elle, un secret important à vous révéler. Venez, ne tardez pas ; il seroit douloureux que son

trépas nous prévint; & si j'en puis juger par quelques mots entrecoupés, ce secret intéresse votre amour.

Salmoni suivit le Consul dans l'appartement de la malade. Est-il là, dit-elle, d'une voix éteinte? & lorsqu'elle en fut assurée, elle fit signe au Consul de faire retirer tout le monde. Alors, rassemblant le peu de force qui lui restoit, je me meurs, dit-elle; je vais paroître devant le Juge éternel; puisse au moins le pardon sincère que je vous demande à tous deux, m'obtenir le mien aux pieds de son trône. Me pardonnera-t-il? oui, je l'espère; sa miséricorde est grande; & puisqu'il m'a accordé quelques heures de vie, c'est que sa bonté vouloit jouir de mon repentir; j'ai mérité mon sort, & je n'en murmure point. Pardonnez-moi tous deux, je vous ai cruellement offensés; vous, en entretenant dans votre maison un commerce illégitime avec ce Turc, qui vient si justement de me punir

de mon infidélité ; vous , en concevant pour vous une passion funeste , dont la mort est la récompense. J'ai été barbare à votre égard ; j'ai mérité qu'on le fût au mien. Puisse l'aveu de mon crime réparer les douleurs que je vous ai causées ! J'ai voulu régner seule sur votre cœur ; je vous en ai cruellement imposé : sachez que votre Emille respire ; qu'on la nomme Parme Ah dieu ! s'écria Salmoni Ne m'interrompez pas , continua-t-elle ; je sens que je m'affoiblis , & votre bonheur dépend de ce qui me reste à vous dire. Alors elle leur apprit ce que l'on a vu ci-devant des aventures de Parme ; puis continuant d'une voix entrecoupée Me pardonnez-vous ? Dites que vous me pardonnez Au nom de l'attachement que j'ai marqué pour vous , au nom de cet amour hélas ! il fut extrême. Que ne fût-il inspiré par la vertu , jamais femme ne vous eût plus tendre-

ment aimé ! Mais pardonnez-moi
 que je n'emporte pas votre malédiction
 devant mon juge Ah ! ap-
 prochez - vous , mes yeux se ferment ;
 je Oui , femme malheureuse , nous
 vous pardonnons : puisse le Dieu que
 nous servons tous trois , vous pardonnet
 de même . . . Elle sembla se ranimer un
 moment ; le sourire de l'espoir se peignit
 sur ses lèvres à travers les horreurs de la
 mort : elle leur serra faiblement la main ;
 elle pencha la tête . . . elle n'étoit plus . "
 Ils s'arrachèrent à ce spectacle , &
 passèrent dans un autre appattement .
 " Voilà donc où nous conduit le désordre
 " des passions , dit le Consul : mon cher
 " Salmothi , quel exemple ! Je ne suis
 " plus d'un âge à craindre leurs orages ;
 " mais vous , vous êtes jeune encore ,
 " & j'ai cru m'appercevoir de toute la
 " violence de votre caractère . Pardonnez
 " à mon amitié si j'arrête un moment
 " vos yeux sur les funestes effets des

» ravages du cœur : je ne vous reverrai
» peut-être jamais ; mais je vous aime
» tendrement , & je voudrois vous savoir
» heureux : on ne peut l'être que lorsqu'on
» est parvenu à se maîtriser soi-même. Voyez le sort de cette malheureuse,
» pour s'être laissé aveuglément
» aller à la fougue de son tempérament ! Si nos passions ne rendoient
» que nous malheureux , nous serions
» simplement à plaindre ; mais elles
» s'étendent sur tout ce qui nous entoure , & c'est ce qui nous rend criminels.
» Vous-même , où en seriez-vous , si elle fût morte sous les coups
» de son amant ? votre vie étoit à jamais empoisonnée. Tenez , mon cher ,
» l'homme qui se laisse déchirer par ses
» passions doit faire souvent cette réflexion ; c'est qu'elles font d'abord
» son supplice , & infailliblement des
» coupables de ceux qui les servent ; des
» informés de ceux qui en sont victimes ,

» & qu'elles le rendent encore l'objet de
» mépris des fripons qui en profitent,
» & de la pitié des honnêtes gens qui le
» fuient.

» Mais je pressens votre impatience,
» mon ami ; partez pour Constanti-
» nople, allez où l'amour vous appelle ;
» mais songez que les dangers vous y at-
» tendent peut-être. Au nom de Dieu,
» agissez avec prudence ; & puisse un
» amour, auquel le ciel paroît depuis si
» long tems contraire, être à la fin cou-
» ronné. »

Le lecteur sera surpris peut-être de voir que je m'étende si longuement sur des circonstances qui doivent lui paroître jusqu'à présent si étrangères à ma vie ; mais nous touchons à l'instant où il va connoître combien elles y sont enchaînées ; & si je n'avois pas fixé son attention sur les aventures de Salmoni & de Fatmé, il lui auroit été impossible de

deviner le motif des premières infortunes que j'ai éprouvées.

On se doute bien que Salmoni mit à son départ toute la célérité que pût lui permettre, & sa foiblesse, & la reconnaissance qu'il devoit au Consul. Au bout de deux jours tout fut prêt pour son embarquement; ils se séparèrent les larmes aux yeux, & le tems se trouvant favorable, le vaisseau mit à la voile & cingla vers l'Archipel.

Pendant le séjour de Salmoni à Fez, la Napolitaine l'avoit mis, par ses leçons, dans le cas d'entendre & de parler passablement la langue Turque: le Consul lui avoit conseillé de prendre le costume de cette Nation, pour se rendre moins suspect, & avoir plus de facilité à réussir dans son entreprise. Il lui avoit même fait le cadeau de plusieurs habits riches en ce genre. Salmoni, de son côté, étoit à son aise; il

avoir à sa suite deux esclaves fidèles, qu'il tenoit encore de l'amitié du Consul; ainsi son train, sa générosité, sa bonne mine, lui donnoient aisément l'air d'un jeune Turc de distinction qui voyage pour son plaisir.

En arrivant à Constantinople il fut loger auprès de la mosquée d'Ibrahim; il s'annonça comme un jeune Marchand de la province de Romélie; il s'affervit aux usages journaliers de la Nation; & personne ne soupçonna que ce fût un Chrétien déguisé.

Il y avoit alors deux mois que j'étois née; une légère incommodité, dont la Sultane ma mère se trouvoit atteinte, avoit engagé la rendresse d'Achmet d'exiger d'elle que j'habitais le quartier du vieux sérail, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement rétablie. Jusques-là je n'avois point quitté son appartement; mais les cris de l'enfance la réveilloient pendant la nuit, & son repos troublé s'opposoit

à son rétablissement. Fatmé me suivit dans mon nouvel asyle : l'honneur qu'elle avoit d'être chargée de mon enfance , la mettoit , pour-ainsi-dire , au rang de Sultane ; & son crédit immense la rendoit presque souveraine sur tout ce qui l'entouroit.

L'extrême sévérité du sérail , pour ôter toute communication au-dehors , ne s'étend que sur les femmes destinées aux plaisirs du Sultan. Les esclaves qui ne sont point réservées à cet honneur , sont moins observées ; & quoiqu'elles soient toutefois obligées d'user de précautions extrêmes en pareil cas , elles ne courent pas les mêmes dangers si on découvre en elles quelque infraction à la règle , pourvu cependant que leur correspondance les regarde seules , & n'ait aucun rapport avec les Odaliques qu'elles servent.

Salmoni étoit instruit de cela , ainsi ce n'étoit pas l'embarras de faire parvenir la

la nouvelle de son arrivée à Fatmé qui l'inquiétoit le plus, c'étoit les moyens de l'arracher au sérail ; car alors c'est un crime qu'une mort prompte fût toujours, & dont la punition s'étend également sur celui qui le tente, & sur celle qui s'y prête. D'ailleurs son ame n'étoit pas tranquille : depuis près de dix ans d'absence, Fatmé seroit-elle fidelle ? se souviendroît-elle de lui ? quelque autre amant ne l'auroit-il pas remplacé dans son cœur ? auroit-elle enfin, si jeune encore, échappé à la séduction, à l'exemple, & conservé dans son ame la foi de ses pères, & la pureté de sa religion ? Toutes ces craintes l'agitoient, & les sentimens d'une jalousie prématurée venoient empoisonner la satisfaction de se savoir si près de son amante. Enfin il se décida à sortir au plutôt de son incertitude, & s'il retrouvoit Fatmé digne encore de sa tendresse, à périr

plutôt que de la laisser plus long-tems dans cette somptueuse prison.

Le surlendemain de son arrivée il fut se promener au Bafard, suivant l'usage des Marchands ; il entra dans la boutique d'un Jouaillier de Balfora , plus par curiosité que par envie d'acheter , & pour lier une connoissance qui pût l'instruire plus particulièrement des usages du sérail & de Constantinople. Il y avoit à peine une heure qu'il y étoit , lorsqu'un enfant de douze ans , superbement vêtu , entra dans la boutique. A son abord tout le monde se leva avec respect ; & , sur la demande de l'enfant , on étala sous ses yeux les marchandises les plus précieuses : l'enfant en examina plusieurs. qu'il touchait d'une baguette d'ivoire qu'il tenoit à la main ; & du moment qu'il les avoit désignées , le Marchand les mettoit avec respect dans un petit coffre , couvert

de brocard, que l'enfant avoit apporté avec lui.

Salmoni s'approcha d'une des personnes qui étoient présentes, & lui dit à l'oreille : Je suis étranger ; dis-moi, je te prie, quel est cet enfant que l'on sert avec tant de vénération ? On voit bien, lui répondit-elle, sans que tu le dise, que tu es étranger, car autrement tu ne ferois pas une semblable question. L'enfant que tu vois est un des Ecoglans du sérail, ou, pour mieux dire, un des Pages de la Hauteſſe. Celui-ci est un de ceux qui sont attachés au service de l'esclave Fatmé, que le Sultan a nommé Gouvernante de la jeune Princesse qui vient de naître dernièrement de la Sultane Aski ; & les bijoux qu'il choisit sont sans doute pour Fatmé ou pour la jeune Princesse. Salmoni, tout ému, ne voulut pas perdre une aussi belle occasion que le ciel sembloit lui envoyer ; il attendit que le jeune Ecoglan fût sorti de la boutique, &

l'ayant suivi de loin, lorsqu'il le vit hors du Bafard, il s'approcha de lui avec respect, & lui dit : « Bel enfant !
» puisse notre divin Prophète ouvrir sans
» cesse sur toi un œil de complaisance,
» & répandre sur tes destins une larme
» de bénédiction. Je suis un Marchand
» de Romélie, & j'arrive de l'Inde : j'ai
» vu à Ormus un parent de l'étoile du
» sérail, de la sublime Fatmé, qui m'a
» remis pour elle un magnifique présent
» de pierreries ; apprends - moi comme
» je dois m'y prendre pour lui faire tenir
» ce présent : en attendant, fais-moi le
» plaisir d'accepter cette légère marque
» de mon attachement. »

A ces mots il détacha de sa ceinture une agraffe d'émeraudes, & la présenta à l'Icoglan. L'enfant la prit & lui dit : ce que tu demandes n'est pas bien difficile, je le dirai à Fatmé ; apprends - moi ton nom, afin qu'elle sache à qui elle a cette obligation. — Il n'est pas nécessaire, lui

répondit Salmoni, je n'ai pas le présent sur moi, il est à mon caravanserai; mais présente-lui ces tablettes, elle jugera par-là quel est le généreux parent qui s'est souvenu d'elle; & demain, si elle veut envoyer quelqu'esclave dans cette place où nous sommes, je lui remettrai les pierres. — J'y viendrai moi-même, répartit l'Icoglan, & je t'apporterai la réponse. A ces mots il le quitta.

Le pauvre Salmoni, jusqu'au retour de l'Icoglan, fut dans une agitation insupportable; il ne ferma pas l'œil de toute la nuit. En effet, c'étoit-là le moment de la crise, & la réponse de Fatmé alloit être pour lui un arrêt de vie ou de mort. Ceux qui ont vivement aimé jugeront sans peine de sa situation; il retrouvoit une amante dont il étoit séparé depuis dix ans, qu'il avoit cherchée dans toute l'Europe : il la retrouvoit, mais peut-être alloit-il la perdre.

pour jamais ; & plus il la savoit comblée d'honneurs & de richesses , moins il présumoit qu'elle voulût quitter toutes ces douceurs , pour un homme qui , depuis long-tems , peut-être , étoit effacé de son cœur. L'instant d'après il se rappelloit les vertus de son Émilie , les sermens qu'il en avoit reçus , la solidité de ses principes , la profonde impression que laisse toujours dans le cœur les premiers sentimens inspirés par l'amour , ainsi il passoit tour-à-tour de l'espoir à la terreur : & cette journée fut peut-être aussi cruelle pour lui , que celle qui , jadis , l'avoit séparé de son amante.

Pendant ce tems-là Fatmé n'étoit pas plus tranquille ; l'Icoglan s'étoit parfaitement acquitté de sa commission. Aussi-tôt qu'elle eut jetté les yeux sur les tablettes , elle les reconnut ; c'étoit un cadeau que jadis elle avoit fait à son amant : elle fut cependant

allez maîtresse d'elle-même pour cacher
 son trouble ; la longue habitude du sérail
 lui avoit appris l'art de composer son
 visage , en sorte que ni les femmes , ni
 les Eunuques , ni le jeune Icoglan , qui
 l'entouroient , n'eurent le moindre soup-
 çon du trouble de son ame : elle écrivit
 quelques mots en Italien sur les tablet-
 tes ; elles les remit à l'Icoglan , en lui
 disant : Puisque vous avez promis à ce
 Marchand de Romélie de le revoir de-
 main , remettez-lui ces tablettes , il
 pourra vous confier les diamans qu'il
 m'apporte ; mon reçu est écrit sur une de
 leurs feuilles. Le jeune Page reçut l'or-
 dre , & promit de l'exécuter fidèlement.

Cependant la vue de ces tablettes
 avoit tout-à-coup réveillé dans le cœur
 de Fatmé une flamme qui n'étoit qu'as-
 soupie , & dès ce moment le desir de
 revoir son amant , & de sortir du sérail ,
 s'étoit emparé d'elle avec une violence

capable de lui faire affronter tous les dangers d'un pareil projet.

Salmoni se trouva au rendez-vous long-tems avant l'Icoglan; enfin celui-ci s'offrit à son impatience : tiens , lui dit-il , voilà le reçu de tes pierreries , tu peux me les remettre ; Fatmé t'en donne l'ordre. Salmoni lui présenta un écrin cacheté ; & brûlant du desir de voir ce que contenoient les tablettes , il quitta le Page après l'avoir encore généreusement récompensé.

Dès qu'il fut libre il ouvrit les tablettes , & lut ses mots : « Si vous êtes véritablement celui que ces tablettes m'annoncent , votre présence me rendra la vie ; il n'est rien que je ne fasse pour me la procurer : mon cœur n'a point changé. Ne vous exposez point ; laissez-moi le soin de tout : je vous attirai quand il en sera-tems. »

Il seroit difficile d'imaginer sa joie ,

ses transports, à la lecture de ce billet, & tel est le cœur humain; cet instant de bonheur effaça tout-à-coup dix années de peines, de traverses, de fatigues, de douleurs : il avoit à tout hasard inséré dans l'écrin une longue lettre qui instruisoit Fatmé de tout ce qui lui étoit arrivé, & de l'endroit où il logeoit à Constantinople. Il se fut alors bon gré d'avoir pris cette précaution; il se flatta que le tableau de ses malheurs engageroit sa maîtresse à se hâter, & qu'elle ne voudroit pas prolonger ses souffrances par de trop longs retardemens.

Il passa huit jours avec assez de tranquillité, sans entendre parler de rien; mais quand il vit que quinze jours, un mois, deux mois enfin s'étoient écoulés sans qu'il reçût des nouvelles de Fatmé; ce fut alors qu'il se crut perdu sans ressource : l'infidélité de l'objet de ses vœux fut le moindre de ses soupçons; il crut que l'Icoglan les avoit trahis; que peut-être

C 5

Fatmé avoit été victime de son indifférence ; qu'elle ne vivoit plus ; qu'enfin il en étoit séparé pour jamais : il fut tenté vingt fois de terminer une vie aussi cruellement agitée ; mais l'espoir, qui ne s'éteint dans l'homme qu'à son dernier soupir, lui retenoit la main lorsqu'il étoit sur le point de s'arracher du jour. Ce qui ajoutoit encore à son inquiétude, c'est qu'il avoit cru s'appercevoir souvent qu'il étoit suivi par un homme ; il avoit une idée confuse que la figure de cet homme ne lui étoit point inconnue ; mais toutes les fois qu'il avoit voulu l'aborder ou même s'en approcher, il l'avoit évité & s'étoit dérobé à sa vue. Cette conduite ne pouvoit que l'inquiéter. Si cet homme n'avoit pas quelque motif pour le suivre, sans être découvert, prendroit-il tant de soin de se cacher ? n'auroit-il pas au contraire cherché à lui parler, & à renouveler connoissance avec lui ? Ce pouvoit être

quelqu'espion du sérail, pour tacher de découvrir si ce n'étoit point lui qui avoit été assez réméraire pour avoir une correspondance avec une esclave du Grand-Seigneur. Il avoit fait l'impossible pour revoir le jeune Icoglan, mais c'étoit en vain; cet enfant n'avoit plus reparu; & peut-être aussi avoit-il été puni pour s'être chargé de la commission. Enfin cent chimères, plus effrayantes les unes que les autres, s'offroient à chaque instant à son imagination.

Il étoit sur le point de succomber à cet état terrible, lorsqu'étant sur la porte du caravanserai, une femme, entièrement couverte d'un voile, le froisse d'un coup de coude, laisse tomber à ses pieds un billet, & passe sans s'arrêter. Il le ramasse avec empressement; il voit ces mots, *pour Salmoni*: il l'ouvre avec transport & lit: « Si vous n'êtes pas mort d'im-
» patience, tenez-vous prêt pour le 25
» de la lune de Giafar: faites préparer

» un bâtiment qui mouille sous les murs
» du sérail, que la mer borde; munif-
» sez-vous d'une échelle de quarante
» pieds, & d'un grand crochet pour
» arrêter ce qui s'offrira à votre vue :
» trouvez - vous à minuit au pied du
» mur, en face de l'endroit où vous ap-
» percevrez deux arbres de tech, qui
» s'élèvent en obélisque au-dessus des
» autres. Demain à la même place on
» prendra votre réponse. »

Il avoit pensé mourir d'inquiétude; il pensa perdre la tête en lisant ce billet : il le relut dix fois, pleura, rit, sauta, fit enfin toutes les extravagances dont un homme éperdument amoureux, & qui passe subitement du désespoir à une joie immodérée, est capable. Lorsqu'il se fut un peu calmé, il songea à disposer tout ce qui étoit nécessaire pour son projet : il n'avoit point de tems à perdre; il n'avoit plus que sept jours de - là au jour indiqué.

Le lendemain il eut soin de se tenir à sa porte : la femme de la veille repassa ; il tenoit son billet ; cette femme ayant alongé la main pardeffous son voile , prit le billet & s'éloigna sans lui dire un mot.

Fatmé trembloit que son amant n'eût été rebuté par son long silence ; elle avoit été , comme lui , en proie à la plus vive impatience. Les Médecins du sérail avoient jugé que l'air de la campagne étoit nécessaire à la santé d'Aski ; en conséquence elle avoit passé près de deux mois dans une maison de plaisance du Sultan , située sur les bords de la mer Morte ; elle n'avoit pas voulu se séparer de moi , & Fatmé avoit été obligée de la suivre ; mais heureusement que l'amour d'Achmet , qui ne pouvoit supporter si long-tems l'absence d'Aski , l'avoit rappelée ; & dès le lendemain de son retour , Fatmé , qui ne vouloit s'en fier à personne des intérêts de sa tendresse , étoit sortie du sérail ; & c'étoit elle-même

qui, sous ce voile, s'étoit montrée aux yeux de Salmoni.

L'amant ne perdit pas un seul moment, il fut au bourg de Péra pour fréter un bâtiment léger; il s'adressa de préférence à des François; il savoit que cette Nation est naturellement plus entreprenante qu'aucune autre; que l'on peut se reposer sur la sincérité de leur parole, lorsqu'ils l'ont engagée; que s'ils sont d'ailleurs plus intrépides pour un coup de main, ils sont encore plus adroits pour le faire réussir, & qu'ils joignent à l'audace du courage, le sang-froid nécessaire dans les dangers. Il se lia avec un jeune Capitaine Dieppois qui commandoit un petit bâtiment de Bayonne, qui n'étoit monté que de quatre matelots déterminés, & de la fidélité desquels il étoit sûr. La ressemblance de leurs caractères les eut bientôt attachés l'un à l'autre : Salmoni consolida encore leur amitié par un superbe présent, &

par la promesse de la plus magnifique récompense lorsqu'ils seroient rendus à Gênes. Il ne lui fit point mystère qu'il s'agissoit de l'enlèvement d'une maîtresse ; & le Dieppois , qui possédoit ce caractère de franchise naturelle aux gens de son pays , fut plus sensible encore à cette marque de confiance qu'aux promesses flatteuses de son nouvel ami ; il se chargea , pour rendre la chose encore moins suspecte , de faire construire l'échelle & le crocher ; & tout fut exécuté avec tant de diligence , que le sixième jour au soir le petit bâtiment mouilla à la place indiquée.

Fatmé , de son côté , n'avoit pas été moins active. Les femmes du sérail avoient , pour leur amusement , suspendu une escarpolette aux deux grands arbres dont il est question dans son biller. Fatmé pensa d'en profiter. Comme elle étoit route-puissante, elle avoit sans peine obtenu du *Bostangis Bachi* que cette

escarpolette fût suspendue beaucoup plus haut qu'auparavant, afin, disoit-elle, que l'on pût jouir dans cet endroit, loin des regards curieux, du superbe coup-d'œil de Constantinople qui s'élève dans le lointain en amphithéâtre. Mais, dans la vérité, ce n'étoit qu'un prétexte; elle avoit imaginé que cette escarpolette, dépassant l'élévation des murs du jardin, lui serviroit dans son projet. On montoit sur le fauteuil de la balançoire au moyen d'une échelle que l'on pouvoit décrocher soi-même lorsque l'on y étoit assis; alors, par l'élan que l'on donnoit à l'escarpolette, on pouvoit, sans peine, dépasser la muraille : le crochet qu'elle avoit commandé à Salmoni, devoit alors servir à accrocher un des bras de l'escarpolette, & ainsi la tenir assujettie, jusqu'à ce qu'à l'aide de l'échelle, qu'il devoit également se procurer, elle fût descendue en dehors : & ce moyen la flattoit d'autant plus,

qu'il ne laissoit aucune trace de sa fuite.

Enfin la veille du jour de son départ arriva , & jusqu'à ce moment l'idée de m'enlever ne s'étoit pas encore présentée à son esprit. Sur le soir elle alla avec quelques autres femmes s'amuser à l'escarpolette ; elle remarqua le petit bâtiment Dieppois , & ne douta pas que ce ne fût celui qui lui étoit destiné.

Elle revint donc au sérail. Elle étoit depuis long-tems dans l'usage de congédier à neuf heures du soir les esclaves qui la servoient ; alors elle s'enfermoit avec moi dans son appartement ; il étoit au rez-de-chaussée ; les fenêtres donnoient sur les jardins : & comme il formoit le bout d'un pavillon , les salles qui le précédoient , & où veilloient les Eunuques , n'avoient aucune vue sur ce jardin : circonstances qui diminuoient le danger de son projet.

J'avois six mois alors , & Farmé s'étoit tendrement attachée à moi. Lorsqu'elle réfléchissoit qu'elle alloit s'en séparer , elle ne pouvoit se défendre d'un attendrissement qui mêloit une amertume profonde au plaisir qu'elle se promettoit. Les innocentes caresses de l'enfance ont un charme qui séduit ; Farmé me chérissoit comme sa fille , & la certitude de ne jamais me revoir déchiroit son ame , naturellement tendre.

J'ai dit qu'elle avoit conservé un amour sincère pour sa religion : dans le sein du culte Mahométan , elle s'étoit défendue des pièges de l'erreur , & elle remplissoit en secret , mais avec exactitude , tous les devoirs de sa croyance. Elle avoit un de ces bijoux de piété , qu'on nomme en France chapelets , & rosaires en Italie , qu'elle avoit eu l'art de dérober à tous les yeux. Lorsqu'elle étoit seule , elle récitoit avec

dévotion les prières qui y sont attachées.

Ce soir-là, du moment qu'elle fut libre, elle se mit, suivant son usage, à genoux devant mon berceau; & m'embrassant avec un torrent de larmes : Malheureux & cher enfant, dit-elle, c'est donc demain que je vais te quitter pour toujours ! il sera, donc dans le monde une personne qui t'aura tendrement chérie, dont tu ne conserveras pas même les traits dans ton souvenir ! On ne prononcera jamais ton nom devant moi sans que mes yeux se remplissent de larmes, & tu n'entendras jamais le mien qu'avec indifférence ! O Dieu que j'adore ! versez sur elle vos bénédictions ; & si elle est malheureusement née dans une foi que vous réprouvez, mettez du moins assez de vertus dans son cœur, pour qu'elle puisse, au jour terrible de votre jugement, trouver grace devant votre miséricorde !

Fatmé continuant sa prière , y joignit celles que lui indiquoient son rosaire ; & , appuyée sur son berceau , mêla la ferveur de la dévotion aux larmes de la tendresse. Pendant ce temps-là mes petites mains se jouoient avec ce bijou ; & , par un mouvement innocent de l'enfance , mes lèvres se portèrent sur le crucifix qui étoit attaché à l'une de ses extrémités. Ce mouvement fut un rayon de lumière pour Fatmé : comment , dit-elle , le sort de cet enfant est entre mes mains ; je puis dérober son âme à l'idolâtrie & la conduire au sein de la vérité ; & , lâche Chrétienne , je n'oserois l'entreprendre ? ce seroit un crime , & j'attirerois sur moi , par cette négligence , le long & juste châtiment de cette faute ! O grand Dieu ! vous venez de forcer l'innocence même à vous adorer ; & moi qui dois , à l'aide de ma raison , connoître toute l'étendue de vos droits , je refuserois d'être

l'instrument de vos augustes desseins ? Je mériterois que votre malédiction me suivir par-tout , & que cette mer , sur laquelle je vais m'exposer , m'ensevelît sous ses flots ? Non , je vous obéirai , ô mon Dieu ! je conduirai cet enfant dans le sein de votre Eglise ; je lui ferai connaître votre lumière , & je ne serai point la coupable parricide d'une âme que votre justice n'a pas remis sans raison entre les mains d'une Chrétienne ! De quoi la privé-je au reste ? de vaines & frivoles grandeurs qui se dissipent comme un nuage ; des tendresses du sang qui ne sont que l'ombre imparfaite de votre bonté paternelle ; du séjour des voluptés , qui ne font qu'empoisonner la vie sous le masque de la félicité ; qui sait ? de l'éclat des revers peut-être qui déchirent l'âme sans aucun fruit , quand elles n'ont aucun rapport à vous : ces légères considérations doivent-elles m'arrêter ? Mes propres dangers parlent encore plus foiblement

à mon cœur. Votre grâce, ô mon Dieu! me servira d'égide; & lorsqu'aux pieds de votre miséricorde ses pères, un jour à venir, me demanderont compte du dépôt qu'ils m'ont confié, je leur montrerai le Dieu de l'univers qui la couvrit de sa gloire immortelle, & je leur dirai : osez maintenant m'accuser.

Ces réflexions occupèrent Fatmé toute la nuit, & l'affermirent dans le dessein de me rendre compagne de sa fuite. Tant qu'elle n'avoit songé qu'à se sauver seule, le soin de sa fortune ne l'avoit point occupé; mais au moment qu'elle se fut décidée à m'enlever, cette résolution lui imposa d'autres devoirs; il n'étoit pas possible que ma naissance restât à jamais ensevelie dans le mystère, & elle devoit au moins me mettre à l'abri de l'indigence, & me préparer un sort qui pût me mettre dans le cas de me passer des secours étrangers, toujours avilissans pour une femme de mon rang. Elle

rassembla donc , pendant le jour qui lui restoit , tous ses bijoux , & tous ceux que la magnificence Musulmane m'avoit prodigués en naissant : elle pouvoit se flatter d'en réaliser pour plus d'un million à son arrivée en Europe , & de me mettre ainsi à l'abri de l'infortune.

Je n'examinerai point si le zèle de Fatmé l'emporta trop loin , ou s'il étoit véritablement dans les bornes de la plus sévère équité ; j'admirerai simplement l'étonnant courage que l'on puise dans la religion Chrétienne. Les plus affreux supplices auroient suivi la découverte d'un semblable projet ; Fatmé ne les ignoroit pas , & c'est une femme foible qui , sans conseil , sans secours , sans confident , sans protecteur , a le courage de les braver , les médite avec tranquillité , & s'y détermine avec joie ! Cela surpasse les forces de la nature. Au reste elle ne m'a point trompé ; cette religion m'a pleinement dédommagé des pertes

que j'ai faites , & s'est fait entendre à mon ame avec assez d'autorité , pour me faire chérir celle dont la main m'avoit attaché à tout ce que l'homme regarde comme la félicité de la vie.

Fatmé n'eut garde d'oublier le fetfa dont les Sultans couvrent leurs enfans à leur naissance , & qui est à jamais le titre authentique & sacré de leur haute origine. C'est une grande pièce de satin jaune , sur laquelle sont brodés , en lames d'or , le nom du Sultan , celui de la mère , & celui de l'enfant ; le jour & l'heure où il est né , différens passages de l'Alcoran , des prières à Mahomet , &c. Tous les Musulmans sont obligés de se prosterner à l'aspect de ce fetfa , & de défendre jusqu'à la mort celui ou celle qui le possède ; & l'on verra par la suite qu'il m'arracha au plus grand danger que j'aie peut-être couru dans ma vie.

Enfin , le soir tant désiré arriva ;
Fatmé ,

Fatmé, suivant son usage, congédia ses esclaves de bonne heure ; quand elle fut seule elle m'enveloppa avec soin pour me garantir de la fraîcheur du serein. Craignant que le mouvement ou l'interruption du sommeil ne m'arrachât quelques cris, elle eut soin de me faire prendre une légère dose d'opium , dont l'usage est familier aux Orientaux : je m'endormis profondément. Lorsqu'elle entendit les Minarets annoncer la dixième heure , elle ouvrit doucement une des fenêtres qui donnoient sur le jardin ; elle avoit eu soin d'éteindre les lumières , pour détourner la plus légère attention du dehors , qui pouvoit se fixer sur son appartement. Cependant une espèce d'effroi , que l'on ne peut vaincre dans ces momens où l'on est , pour - ainsi - dire , entre la vie & la mort , l'approche du danger qui se grossit à mesure que vous en approchez , l'inquiétude naturelle , l'émotion involontaire , l'obscurité de la

nuit , qui est tout à la fois si tutélaire & si fantastique , le silence , ce fils de la terreur , qui promet le repos des Argus & qui peut favoriser leur active attention ; tout enfin portoit le trouble dans son ame : elle fût sur le point de s'évanouir ; elle avala quelques gouttes d'un élixir précieux ; & , rassemblant enfin tout son courage , sentant l'heure qui s'approchoit , elle me tira de mon berceau ; & se jettant à genoux & m'élevant vers le ciel : ô Dieu ! -dit-elle , c'est ton ouvrage , couvre-la de ton bras puissant , & me donne la force d'achever ! Et toi , malheureux enfant , ne me reproche jamais ce que je fais pour toi , & si la Providence veut que tu succombe dans les dangers où je vais t'exposer , emporte du moins dans la tombe ce caractère auguste & rémunérateur , qui purifie notre ame ! A ces mots me jettant légèrement une goutte d'eau sur le front : Marie-Cécile , dit-elle , je te baptise au

nom de la Trinité céleste. Alors faisant un dernier effort, elle franchit le seuil de la fenêtre, & s'élança rapidement dans le jardin.

La distance étoit longue de son appartement au lieu du rendez-vous; elle reprit un instant haleine sous des berceaux de myrtes & d'orangers, qui précédoient les arbres où l'escarpolette étoit suspendue. Le tems étoit pur, la nuit superbe, la lune commençoit à paroître sur l'horison, & répandoit une clarté foible, mais imposante, qui prêtoit plus de pompe à la nature, toujours si majestueuse dans le calme du repos. Fatmé prêta l'oreille pendant quelques instans, & la profondeur du silence ne lui laissa pas douter que sa fuite ne fût ensevelie dans le secret le plus obscur. Enfin, un peu rassurée, elle s'approcha des deux grands arbres, seuls & silencieux témoins de son audacieuse entreprise.

D 2

Lorsqu'elle fut aux pieds de l'échelle , qui servoit à monter jusqu'au siège de l'escarpolette , son embarras fut extrême ; une circonstance qu'elle n'avoit pas prévue pensa déconcerter tout-à-coup sa résolution. Cette échelle étoit à pic ; l'escarpolette , naturellement vacillante , rendoit également l'échelle mobile , & l'usage des deux mains devenoit absolument nécessaire , pour y monter. Elle me portoit entre ses bras ; & comment alors parvenir au haut de l'échelle ? Quelques minutes qui s'écoulèrent dans cette perplexité , furent , m'a-t-elle dit depuis , l'instant le plus cruel de sa vie , & elle ne concevoit pas comment elle avoit survécu aux cruelles angoisses dont elle fut alors la proie ; mais enfin c'est dans les grandes extrémités , où l'active imagination vient à notre secours. Elle détacha tout-à-coup une écharpe qui lui ceignoit le corps ; elle me la passa dessous & dessus les

bras , & l'assujettissant avec force , elle me mit sur son dos ; & ramenant par-dessus ses épaules les deux bouts de l'écharpe , & les croisant sur sa poitrine , elle leur fit faire le tour de mes jambes qui reposoient sur ses reins , & vint les nouer devant elle avec force. Alors ayant les deux mains libres , elle parvint au sommet de l'échelle , non sans peine , parce qu'étant verticale & vacillante , le poids qu'elle portoit sur les épaules l'entraînoit souvent en arrière , & pensa la renverser plusieurs fois.

Lorsqu'elle fut sur le petit plancher de l'escarpolette , elle ne s'amusa pas à me détacher ; mais dégageant simplement l'échelle par un léger élan de la balançoire , elle la ramena doucement du côté de la muraille , dans la crainte que le bruit qu'elle feroit en tombant ne jettât l'alarme , & ne fît accourir les Janissaires , qui veillent souvent en dehors

D ;

des murs du sérail. Alors, se reposant un instant pour calmer l'agitation que ce dernier contre-tems venoit de lui causer, elle jetta les yeux vers le sérail, dont elle découvroit, dans cette situation, l'immense étendue. Le calme profond qui y régnoit, ne lui laissa pas douter de l'ignorance où l'on étoit sur son départ. Elle apperçut dans le lointain les fenêtres d'Aski qui étoient encore illuminées. Dans ce moment les bontés dont cette Sultane l'avoit honorée, & l'énormité du vol qu'elle lui faisoit, s'offrirent à son esprit dans toute leur étendue. Ce souvenir amer pensa anéantir son courage ; ses yeux se remplirent de larmes, & elle fut sur le point de ne point consommer son ouvrage. Mais enfin, l'amour & la religion l'emportèrent dans son cœur, & donnant alors un puissant élan à la balançoire, elle fut soudain apperçue de ceux qui l'attendoient en dehors ; & dès le second

élan. l'officieux crochet saisit l'un des bras de l'escarpolette ; & tout-à-coup, fortement fixé par le bout opposé, à des crampons de fer qui étoient enclavés dans l'extérieur de la muraille, on approcha l'échelle que le Capitaine de la tartane avoit fait faire, & dans l'instant Fatmé fut descendue sur le rivage.

Un homme couvert d'un manteau gris, qui lui descendoit jusqu'aux pieds, & d'un énorme chapeau qui déroboit entièrement sa figure, la reçut entre ses bras. Fatmé délivrée de tant de dangers, & qui croyoit avoir à faire à Salmoni, dans les premiers transports de sa joie, se jeta à son col & le serra tendrement dans ses bras. L'homme lui dit à voix basse & en Italien : ne perdons pas de tems, nous nous livrerons plus tard à toute notre tendresse ; fuyons, on pourroit nous surprendre ; nous n'avons qu'un pas à faire pour joindre la barque :

D 4

vous appercevez d'ici les matelots qui nous attendent.

Fatmé se dispoſoit à le ſuivre, & déjà ſ'appuyoit ſur ſon bras pour avancer plus vîte, lorſqu'un homme, accourant à toutes jambes, les eut joint dans un inſtant. O perfide ! dit-il : & ſoudain levant un poignard qu'il tenoit à ſa main, il l'enfonça juſqu'à la garde dans le ſein de l'homme qui ſuivoit Fatmé. Dans ſa précipitation, ſon poignard m'eſſeura le col ; la douleur me réveilla ; je pouſſai un cri léger ; l'aſſaſſin alors ſe mit à fuir de toutes ſes forces : & Fatmé, ſans connoiſſance, tomba près de ſon conducteur, qui, baigné dans ſon ſang, venoit d'expirer ſur le champ.

Le Capitaine Dieppois & ſes matelots, preſque témoins de cette ſcène ſanglante, accoururent ; la lune éclairoit alors aſſez pour que l'on pût diſtinguer les objets. Le Capitaine ayant ſoulevé le chapeau de l'homme aſſaſſiné, & ne

reconnoissant point en lui son ami, le laissa étendu sur le rivage, & nous fit rapidement emporter, Fatmé & moi, dans son vaisseau. Dès que nous y fûmes, ayant apperçu de loin quelques flambeaux qui sembloient s'approcher, & craignant que l'aspect d'un homme mort fit naître quelque soupçon, il fit couper d'un coup de hache le foible cable qui retenoit le vaisseau; & les voiles étant orientées d'avance, un vent léger, qui s'éleva de la terre à l'approche de l'aube du jour, nous eut, en peu d'heures, fait perdre de vue les tours de Constantinople.

Le premier soin du Capitaine fut de panser la légère blessure que j'avois reçu au col, & son attention se porta bientôt toute entière sur Fatmé.

A force de soins il la rappella enfin à la vie. Où suis-je, dit-elle? Et mon enfant, où est-il? On me mit entre ses bras, & cette vue parut la ranimer un

D 5

peu. Je n'ai pas tout perdu, dit-elle. O malheureux Salmoni ! doit-ce être là la récompense de ton amour ? Calmez-vous, Madame, lui répondit le Capitaine, nous sommes actuellement assez loin de Constantinople pour n'avoir rien à redouter ; & je défie au meilleur voilier de nous rejoindre, quand même l'on auroit dépêché quelque vaisseau à notre poursuite. Mais je vais ajouter quelque chose qui, je crois, vous flattera plus encore ; tranquillisez-vous, je vous en conjure ; & si la mort de Salmoni fait couler vos larmes, je puis vous répondre qu'il est plein de vie, & que vous n'avez rien à craindre pour ses jours. Ah ! ne cherchez point, reprit-elle, à flatter ma douleur ! je l'ai vu tomber expirant à mes pieds, & le coup a été porté d'une main trop sûre, pour espérer !... Il y a là-dessous, lui dit le Capitaine, un mystère inconcevable ; mais la vérité

est, que l'homme qui a été percé à vos côtés n'est point Salmoni. — O dieu ! Salmoni vivroit ! Et quel est donc cet homme ? — Je l'ignore ; mais au reste, il est très-heureux que nous ayons devancé l'heure du rendez-vous, car si nous eussions attendu jusqu'à minuit, suivant l'ordre que nous avions reçu, vous étiez perdue. — Que dites-vous ? à minuit ! & le billet de Salmoni porte à onze heures ; le voici encore. Elle le présenta au Capitaine, ils l'examinèrent ensemble avec soin, & ils s'aperçurent d'une chose qui, jusques-là, avoit échappé à l'attention de Farmé : c'est que le mot *minuit* avoit été effacé, & qu'une main étrangère y avoit substitué l'expression de *onze heures du soir*.

Cette obscurité acheva de porter le trouble dans l'ame de Fatmé, elle apprenoit, il est vrai, que son amant respiroit ; mais elle se le représentoit arrivant à minuit sur le rivage, son étonnement, son

affreux désespoir ; qui fait encore ? exposé à de plus grands dangers , peut-être , soupçonné , reconnu , arrêté , livré au dernier supplice , pour avoir favorisé sa fuite , que mon enlèvement rendoit bien plus criminelle. Hélas ! il étoit arrêté dans les décrets célestes qu'elle mourroit sans connoître la trame de cet événement terrible ; & c'étoit à moi qu'il étoit réservé d'en découvrir , près de trente ans après , & la source & la cause !

Notre traversée se fit heureusement jusqu'à Gênes , & nous débarquâmes dans ce port , dix jours après notre départ de Constantinople. Le premier soin de Fatmé fut de s'informer de son père : elle apprit qu'il vivoit encore , malgré les chagrins dont il étoit la proie depuis la perte d'une fille qu'il aimoit tendrement. Ne pouvant résister à son impatience , elle prit sur le champ une voiture pour se rendre à la campagne , où il s'étoit totalement retiré depuis cette

séparation cruelle. Lorsqu'elle arriva , craignant que la joie ne lui causât une révolution dangereuse à son âge , elle se fit simplement annoncer comme une femme étrangère , qui lui apportoit des nouvelles de sa fille ; mais la nature , rarement dupe de ces précautions , se fit entendre fortement au cœur du vieillard , & volant au-devant de la prétendue étrangère : Ah ! ma fille , ma chère fille ! s'écria-t-il , en la serrant dans ses bras : hélas ! dans un moment si doux , que de larmes , de transports , de tendres épanchemens , de mots entrecoupés , de questions qui se croisent , de vives larmes ! C'est véritablement alors que l'on peut juger de la bonté du cœur , par l'excès de son désordre ; c'est alors que tous ses replis se déroulent , & celui qui supporte de sang-froid ces crises de la nature , ou qui jouit d'un œil sec du spectacle de ses illusions , s'il ne mérite pas tout-à-fait que l'on doute de sa vertu ;

est au moins dans le cas qu'on l'accuse d'une stoïcité barbare.

Ma présence répandit cependant une espèce d'amertume sur la joie du vieillard. Comment, dit-il à sa fille, aurois-tu donc oublié ce que tu dois à l'amour de Salmoni , au respect de ton père, à la sainteté de ta religion , en formant des nœuds offensans pour tous trois ? Sa fille, afin de chasser des soupçons injurieux pour elle , lui raconta dans l'instant tout ce qui lui étoit arrivé , ce qu'elle savoit des destins de Salmoni , sa fuite du sérail , l'accident tragique qui l'avoit suivie , enfin , ma haute naissance , & ce zèle de la Religion Chrétienne qui l'avoit décidée à m'enlever.

Le père , rassuré par cette explication , loua dans sa fille cet effort de courage. Ils convinrent cependant entre eux que l'on cacheroit au public pendant quelque tems encore , ces dernières circonstances , pour s'assurer si la Porte Ottomane ne feroit

point auprès des différentes Cours de l'Europe, des démarches pour me retrouver ; & dans la crainte que des intérêts politiques ne l'emportassent sur celui de mon salut futur, on ne vint m'arracher des bras de celle à qui j'avois coûté tant de dangers.

La famille d'Emilie, que désormais je n'appellerai plus que de ce nom, & celle de Salmoni, accoururent bientôt ; les transports de joie se renouvelèrent, & les larmes recommencèrent à couler. L'incertitude où l'on étoit du sort de Salmoni, troubloit le plaisir qu'occasionnoit le retour d'Emilie : c'étoit elle surtout dont le cœur étoit vivement déchiré. Que penser de cet homme qui l'avoit reçue dans ses bras à la descente de l'échelle, & qui se trouvoit n'être pas Salmoni ? Seroit-ce cet amant malheureux qui, dans sa fureur, auroit poignardé cet homme ? Alors elle passoit pour infidèle dans le cœur de celui qu'elle

aimoit, & cette idée étoit désespérante : elle auroit plus facilement soutenu la certitude de l'inconstance de Salmoni ; mais adorer quelqu'un , avoir tout sacrifié pour le lui prouver, être innocente enfin envers lui , ne plus jouir de son estime ; c'est peut-être de tous les supplices , le plus insupportable pour un cœur sensible & vertueux. On gémit de l'inconstance ou de la froideur d'un amant ; mais enfin l'on s'en console , parce que le don de plaire toujours n'est pas en notre pouvoir ; mais l'estime se commande , & si ce bien nous échappe , c'est notre faute.

On chargea différens Capitaines qui alloient à Constantinople, de s'informer sourdement du sort de Salmoni ; mais leurs soins furent inutiles , & la triste Emilie attendit enfin de la volonté de Dieu, la découverte d'un mystère que lui seul pouvoit dévoiler. Toute sa tendresse se tourna donc vers moi , & se concentra,

pour-ainfi-dire , en moi seule : elle avoit récompensé magnifiquement le capitaine Dieppois, & , quitte de ce devoir, elle ne s'étoit plus occupée que de mon éducation.

Son premier soin fut de me faire suppléer les Cérémonies du Baptême, qu'elle m'avoit administré en sortant du sérail: Comme elle étoit convenue avec son père du mystère nécessaire à garder dans ces premiers momens, elle fut trouver le Curé de Sainte-Eulalie de Gênes ; & après s'être elle-même réconciliée avec l'Eglise, elle fit part de mes destins à ce Pasteur. Il approuva le ménagement que la circonstance exigeoit alors; mais en même-tems il lui remontra la nécessité de me baptiser sous le nom de mes parens , pour attester par la suite d'une manière irrévocable , mon auguste naissance, & pour que ce titre pût me servir dans le cas où l'on auroit voulu me la contester.

Ils convinrent donc entre eux que l'on laisseroit croire dans le public que j'étois la fille d'un Seigneur Turc , dont les parens étoient morts , & qu'Emilie , qui avoit été ma gouvernante , m'avoit apportée en Italie , plutôt que de me laisser dans un *hameau* en Turquie , entre les mains des esclaves , dont j'aurois été , dans un âge si tendre , & le jouet & la victime. Le Pasteur ne mit dans la confiance que le parrain & la marraine , qu'il eut soin de choisir , par égard pour mon rang , dans le premier ordre des citoyens Génois : l'un fut un Sénateur de la Maison Doria , l'autre une Princesse de l'illustre Sang de Pamphili , sur la piété & la discrétion desquels il pouvoit compter.

Cette cérémonie se célébra avec toute la pompe & la majesté dignes de ce Sacrement auguste , en présence d'un concours immense de spectateurs qu'attira cette circonstance extraordinaire. Les

canons du château, des remparts & du port de Gênes, l'annoncèrent pendant toute la journée, par des salves fréquentes; la République en disputa l'honneur de la dépense aux parrains. Dès que la nuit parut, toute la ville fut illuminée : enfin, à neuf heures du soir, le Doge & toute sa Cour, les Ministres étrangers, le Sénat en corps, les différens Ordres de l'Etat, & le peuple entier, se transportèrent à l'Eglise, qui étoit éclairée jusqu'à la voûte par une quantité innombrable de bougies. L'instant d'après le parrain & la marraine, environnés de toute leur famille, qui, par leur cortège, & nombreux & brillant, avoient voulu ajouter encore à l'éclat de ce jour, arrivèrent à l'Eglise. Etant sortis de leur chaise-à-porteur à peu de distance du parvis, ils s'avancèrent au bruit de la mousqueterie, vers les marches du Temple. Emilie habillée à la Turquie, & couverte de tout le luxe

Asiatique , me portoit entre ses bras , & marchoit au milieu d'eux : le Pasteur , précédé de son Clergé , revêtu de tous les ornemens du Sacerdoce , vint les recevoir en-dehors du péristyle. A son imposante présence , il se fit un silence profond ; il me prit entre ses bras , monta les marches du parvis , & se retournant vers le peuple : Chrétiens , dit-il , priez le Dieu que nous adorons , le Dieu créateur de la terre & des mers , le seul Dieu de l'univers , d'ouvrir son sein miséricordieux à cet enfant , qu'il daigne appeler à sa lumière par des voies si étonnantes , & qu'à jamais son cœur soit enflammé par les vertus dont l'eau salutaire du Baptême va dans un moment inonder son ame. Il rentra dans l'Eglise , & un orchestre nombreux exécuta un *Oratorio* , dont les paroles peignoient Moïse sauvé des eaux. Les cérémonies du Baptême s'exécutèrent pendant ce tems - là ; je reçus , ou plutôt on me

confirma le nom de Marie-Cécile, qu'Emilie m'avoit donné : une salve générale de toute l'artillerie termina cette fête religieuse, & le Doge & le Sénat de Gênes, en élevant leurs mains sur mon front, me jurèrent une protection éternelle.

Emilie, après avoir rempli envers moi ces premiers devoirs, réalisa tous les bijoux qu'elle avoit emportés de Constantinople ; elle plaça sur ma tête une grande partie des sommes qu'ils produisirent ; elle en réserva une autre partie au cas que les circonstances m'obligeassent à voyager ; & enfin elle s'assura un modique revenu du reste, pour se mettre à l'abri de mon ingratitude ; si, dans un âge plus avancé, j'étois capable de l'abandonner.

Elle se livra ensuite toute entière à mon éducation. Je commençois à balbutier quelques mots : mes premières années se passèrent dans son sein ; j'avois

pour elle l'amour que l'on ressent pour une mère ; je lui en donnois le nom si tendre , & elle me prodiguoit celui si doux de fille. Je lui dois cette justice , que cette tendresse ne fut point aveugle ; elle fut la modifier par une sévérité sage , qui fit naître en moi le germe de toutes les vertus. La raison dictoit & accompagnoit ses moindres leçons : elle s'attacha toujours à combattre & à déraciner une sorte de fierté qui m'étoit naturelle ; elle me fit faire la distinction de celle qui tient à la majesté du caractère d'une femme , & qui devient vertu , d'avec celle qui ne prend sa source que dans un orgueil mal entendu & méprisable , & qui alors est un vice. L'impérieuse voix du sang faisoit naître en moi cette fierté : graces à Emilie , je n'en ai conservé que ce qui m'a été nécessaire pour mériter le respect des humains ; mais il est à présumer que si j'eusse été élevée dans le palais de mes aïeux , entourée d'esclaves

& de flatteurs , cette fierté eût été une tache à ma vie , au lieu qu'elle n'a servi qu'à lui donner un nouveau lustre.

Emilie , qui lisoit dans l'avenir , & qui prévoyoit bien que je ne pourrois pas rester toujours cachée ; que la curiosité , la politique , ou d'autres passions viendroient me chercher dans ma retraite , & me forcer de paroître sur le théâtre du monde , s'attacha à me faire apprendre les différentes langues de l'Europe , & à l'âge de sept ans je parlois déjà passablement bien le François , l'Allemand & l'Italien. Emilie souvent me parloit Turc , & je ne fais si l'on en doit accuser la nature ou les dispositions de mon organisation , mais j'appris cette langue avec une facilité singulière. Il seroit possible , je crois , que les observateurs jusqu'ici ne se fussent pas assez attachés à saisir dans l'homme ces nuances de sang & de nation , & à chercher

à deviner, par les inclinations de l'ame & de l'esprit, le rang & la patrie où l'on a pris naissance : cette chaîne seroit difficile à saisir, parce que les passions qui sont de tous les lieux, l'enveloppent, mais ne seroit peut-être pas imperceptible dans l'enfance, où l'on est plus près de la nature ; ces nuances sont plus fortes : elles trahissoient mon secret, mon ame par sa fierté, mon esprit par ses conceptions.

Une douceur que l'on nommeroit austère, si l'on osoit le dire, accompagnoit sans cesse les préceptes d'Emilie ; je me roidissois quelquefois contre les devoirs qu'elle m'imposoit : elle s'étoit alors appliquée à découvrir les choses qui pouvoient me faire impression ; & malheureusement les personnes qui élèvent les enfans, ne sont pas toujours assez délicates sur le choix des moyens qu'elles emploient. A cet âge les moindres choses font un ravage prodigieux dans le cerveau,

& laissent des traces qui durent toute la vie. Ces traces, dans un âge plus avancé, ne sont plus, il est vrai, que des phanômes que la raison combat. Mais la raison en est-elle toujours victorieuse? Et si cela arrive, cette victoire est ordinairement douloureuse; & des instituteurs mal-adroits ont souvent ainsi préparé de longs supplices à leurs élèves.

Un grand homme; très-vieux, maigre, décharné, & couvert d'une barbe blanche, énormément longue & touffue, dont le père d'Emilie prenoit soin par charité, s'étoit par hasard rencontré sur mon passage; son aspect m'avoit effrayé. Un jour que je résistois aux volontés d'Emilie, elle me menaça inconsidérément de la présence du vieillard; la crainte me fit obéir: ce moyen fut employé plusieurs fois avec succès; & pour y donner même plus d'autorité, elle joignit la réalité à la menace. Le grand homme paroïsoit

devant moi sans proférer une parole ; il se contentoit de me regarder un moment avec des yeux qu'alors je me figurais terribles ; & lorsque ma terreur étoit parvenue au point qu'elle la croyoit suffisante pour dompter mon caractère, l'espèce de spectre se retiroit.

On ne sauroit croire l'impression cruelle que cette correction bizarre a laissée dans mon esprit ; j'en ai conservé une terreur involontaire à l'aspect imprévu d'un vieillard ; & l'on m'a presque ainsi forcé de haïr le plus beau spectacle de la nature : oui , je le répète encore , le plus beau spectacle de la nature ; la majestueuse beauté de la vieillesse , quand elle est rehaussée par l'éclat des vertus ! Quelle source de réflexions , quelle leçon profonde que la vue d'un vieillard ! Que l'esprit à son aspect ose mesurer la vie , que fera-t-elle alors ? un point intermédiaire entre l'enfance & le cercueil. Et ce point , qu'est-il

lui-même? les passions aux prises avec la vertu. Si la vertu n'a pas triomphé, ce point disparoit : la tombe & le berceau se touchent; c'est comme si l'on n'avoit pas vécu.

Je n'ai rapporté cette anecdote de mon enfance, que pour donner une idée des ménagemens que l'on doit apporter dans les impressions que l'on veut donner dans un âge si tendre. La pusillanimité, l'insensibilité, la crédulité, les imbécilles répugnances, les antipathies involontaires, & peut-être encore une foule de maladies physiques, dont l'origine échappe à l'œil comme la guérison se dérobe à l'art, n'ont point d'autre cause. J'ose le dire, l'humanité ne veille point assez sur l'enfance; & dans son instruction, comme dans la manière de l'instruire, l'orgueil du maître se met trop souvent à la place de la sensibilité.

Cette faute, qui échappa à la sagacité de Faïmé, est peut-être le seul reproche

que j'aie à lui faire. J'approchois de ma dixième année ; j'annonçois déjà cette beauté, ce rare, mais frivole avantage, qui fait le bonheur de tant de femmes, & qui, ce me semble, fait une diminution du mien. Moins belle, j'aurois également fixé le cœur d'un galant-homme ; il n'eût aimé que moi. Environnée de tout l'éclat des attraits, j'eus beaucoup d'adorateurs ; ils n'aimoient qu'eux. J'ai appris à connoître que cette beauté, dont les femmes sont si jalouses, n'est qu'un voile épais, qui leur cache toujours le cœur de leurs amans.

Emilie songea alors de me faire entrer dans un Couvent, pour me préparer au dernier mystère qui nous consacre totalement à la religion Chrétienne : elle choisit les Dames Bénédictines, où jadis elle avoit été elle-même élevée, & dont, à juste titre, l'on vante par-tout & la pureté des mœurs, & la solidité des principes. Elle ne voulut point me

quitter, & me suivre dans cette retraite. Elle crut devoir à l'Abbesse la confiance de mon auguste naissance. Malgré le secret recommandé, Madame l'Abbesse ne put se défendre d'en faire part à quelques amies de cœur, celles-ci à d'autres; & progressivement depuis le Directeur jusqu'à la dernière courrière, toute la Communauté fut dans un jour qu'elle avoit dans son sein la fille d'un Empereur Turc. Je laisse à juger de l'étonnante sensation que cela fit dans cet asyle. La fille d'un Turc, disoit l'une; comment peut-on être la fille d'un Turc & avoir de si beaux yeux? N'est-il pas vrai, me disoit une autre, que dans votre pays, mon bel ange, on mange les hommes? Tantôt c'étoit des exclamations sur ma bouche, sur ma taille, qui étoient faites comme en Europe. Tantôt des réflexions si l'on pouvoit décemment me garder, parce que je n'étois pas née d'un légitime mariage. Ici, la

Mère Sainte-Agnès se mettoit en courroux de ce que l'Archevêque de mon pays permettoit à mon père une vie aussi licencieuse. Là, la Mère Sainte-Modeste, qui, après cinquante ans de clôture, ne concevoit pas comment en Turquie on étoit assez barbare pour enfermer les femmes. Je restois stupéfaite à tous ces beaux discours, tandis que la Mère de l'Humilité repassoit dans sa mémoire combien la Maison, depuis son institution, avoit nourri de filles de Souverains.

Cette indiscrétion, qu'Emilie n'avoit pas prévue, déranger un peu le plan qu'elle avoit formé de ne m'instruire de mon origine que lorsque j'aurois atteint l'âge de la raison ; & de même elle bouleversa toutes mes idées, en m'apprenant que je n'étois pas sa fille. Je l'avouetai, cette découverte m'attrista ; dans l'adolescence on ne connoît de besoin que celui d'une innocente tendresse ;

on n'écoute que les douces habitudes du cœur ; on se contente du bonheur que l'on a ; l'on n'a pas encore le droit malheureux de s'en forger d'imaginaires. Emilie , qui s'aperçut aisément de la situation de mon ame , me rassura par les plus vives caresses. Qu'importe , me dit-elle , que je sois votre mère ou non , si j'en ai pour vous les tendres sentimens , & si vous n'en connoissez jamais d'autre ! La crainte de nous voir quelque jour séparées , a fait naître cette tristesse , ma chère enfant ; tristesse si flatteuse pour moi ! Tranquillisez-vous ; non la mort seule peut nous ravir l'une à l'autre : vous êtes raisonnable , vous êtes instruite. Ne vous ai-je pas fait voir , dans l'histoire de ce peuple Romain , que vous aimez tant , que ces vainqueurs du monde étoient dans l'usage d'adopter des enfans d'une famille étrangère , & qu'ils leur transportoient tout l'amour qu'ils auroient eu pour les leurs. Eh

bien ! j'ai fait comme eux ; vous êtes mon enfant d'adoption. Vous plaignez-vous de mon attachement ? Supposez-vous qu'une mère fût susceptible d'en avoir un plus étendu ? en ce cas vous vous tromperiez. Chassez donc cette tristesse , ou bien j'imaginerai que ma Cécile ne m'aime plus , & qu'elle desire de me quitter pour aller trouver une autre mère que moi.

Par combien de naïves & d'innocentes caresses je tâchai d'effacer en elle ce soupçon , qu'elle ne me laissoit adroitement entrevoir , que pour imposer silence à une foule de questions qu'elle étoit bien-aise d'éluder encore ! Elle vouloit, avec raison, que mon éducation fût terminée avant de tirer le voile qui me cachoit à moi-même ; elle savoit trop combien l'orgueil des grandeurs étouffe souvent les plus saines dispositions.

Pendant trois ans de séjour dans cette retraite , j'appris , & par l'exemple & par

l'instruction, toute la solidité des vertus chrétiennes : j'acquis au reste les talens agréables & nécessaires dans le monde ; mon esprit se polir par le commerce de mes compagnes ; je connus l'art de me faire aimer, & la nécessité d'être aimable. Il régnoit une liberté décente parmi les Pensionnaires ; on leur permettoit tous les plaisirs qui peuvent se concilier avec la pureté des mœurs. Tantôt elles se réunissoient pour des jeux innocens ; tantôt elles se divisoient en différentes sociétés, soit pour converser, soit pour quelques légers goûters. Toujours quelque Religieuse étoit présente & prenoit part à leurs amusemens, dont elle étoit la sauve-garde, & souvent même l'agrément. Je ne m'y trouvois jamais sans Emilie, & elle se pretoit, avec une complaisance infinie, à me procurer ces délassemens qui, souvent, devoient être fort insipides pour une ame dévorée par une passion profonde ;

car, malgré treize ans d'absence & de silence, Salmoni l'occupoit encore toute entière.

Je ne puis m'empêcher de raconter une aventure assez plaisante, qui nous arriva dans une de ces parties, dont la naïve gaieté faisoit seule tous les frais. Je cède à ce desir, moins pour l'amusement du lecteur, que pour mettre le public en garde contre les traits de la calomnie, toujours avidement recueillis, sur-tout lorsque cela regarde les personnes qui, par leur état & par leurs mœurs, semblent y donner moins de prise. Quelles coulentes n'auroit-on pas données à l'historiette dont je fus témoin, si elle eût percé dans le monde ! & cependant la chose eut le principe le plus innocent.

Entre les habitudes que j'avois formées, j'étois plus particulièrement liée avec une jeune Pensionnaire de Gênes, fille de qualité, & destinée à posséder

une fortune considérable; elle occupoit un appartement situé dans l'extrémité d'une des aîles du Couvent; la fenêtre d'un cabinet donnoit sur la rue, mais étoit extrêmement élevée; & ne laissoit point à soupçonner que l'on pût avoir par-là nulle communication extérieure.

C'étoit dans son appartement, où, loin de tous les yeux, & à l'abri de tout scandale, notre petite société se réunissoit : elle, trois ou quatre autres camarades & moi, Emilie, & quelques Religieuses aimables; voilà ce qui composoit cet agréable comité. On se permettoit quelquefois de dépasser l'heure ordinaire de la retraite, sur-tout lorsqu'il s'agissoit de quelque collation, M^{me} l'Abbesse en donnoit la permission. Cette dame estimable, douée de la plus haute piété, n'y joignoit point ce rigorisme outré, qui tient plus à l'hypocrisie qu'à la véritable dévotion; elle savoit que la jeunesse sur-tout, a besoin de délassement



pour lui faire chérir ses devoirs. Tel jour ou telle heure ne les rendoit point plus criminels à ses yeux, & pourvu que la décence y présidât, ils avoient sans peine son agrément ; mais cependant trop sensée pour ne pas respecter les préjugés reçus, elle exigeoit que le plus grand mystère couvrît ces innocentes parties, & que l'on n'exigeât sur-tout aucun service des domestiques du Couvent, qui pût leur faire soupçonner ce qui se passoit.

Ma compagne avoit un frère dont elle étoit tendrement aimée, qui venoit souvent la voir au parloir. Elle lui avoit fait part de nos petites assemblées, & de l'embarras que nous éprouvions pour nous procurer quelques rafraîchissemens lorsque l'heure de la retraite étoit sonnée. Ce frère, pour obvier à cet inconvénient, avoit donné ordre à un Traiteur voisin de la Maison, & qu'il paya chèrement, de fournir à sa sœur ce qu'elle pouvoit.

desirer dans ces occasions ; & pour que le Traiteur fût instruit des jours où son ministère étoit utile , il étoit convenu avec sa sœur , qu'elle mettroit un certain signal sur la fenêtre du cabinet dont j'ai déjà parlé ; le Traiteur avoit ordre d'y jeter l'œil chaque jour , & lorsqu'il appercevrait le signal , de s'y conformer. Alors ; à l'heure indiquée , qui étoit ordinairement ou neuf ou dix heures du soir , on descendoit par la fenêtre du cabinet un panier à l'aide d'une corde , le Traiteur le remplissoit de différentes bagatelles convenables pour un goûter ; on remontoit le panier , & la petite troupe joyeuse célébroit ainsi , sans scandale & sans indiscretion , ses petites fêtes nocturnes.

Nul accident jusqu'alors n'en avoit troublé la sécurité. Le carnaval approchoit , & nous nous flattions de le passer agréablement. Le soir convenu , Madame l'Abbesse prévenue , nous étions toutes

rassemblées dans l'appartement de ma compagne. La plus douce joie régnoit parmi nous, & nous nous promettions bien de ne nous séparer que lorsque le sommeil l'ordonneroit. Un feu agréable, un couvert d'une propreté enchanteresse, des liqueurs précieuses, qui pétilloient dans le crystal, les jolis bons mots, les saillies fines qui commençoient à circuler, tout enfin nous promettoit une soirée délicieuse. L'heure de la descente du panier sonne, on court à la fenêtre, on l'ouvre en riant, on dégringole le pourvoyeur d'osier, en lui souhaitant un bienheureux retour. Lorsqu'on le présume chargé, on le remonte de concert, il paroît plus lourd qu'à l'ordinaire, on bénit d'avance l'officieux Traiteur qui s'est surpassé, grâces au carnaval; enfin l'anse si désirée paroît, chacun la saisit, chacun veut partager l'honneur de le porter en triomphe auprès de la cheminée, on le découvre en tumulte;

quel est le premier objet qui frappe nos regards ? Oh ciel ! un enfant beau comme le jour , & dont les traits laissoient aisément deviner qu'il étoit né dans la journée. Jamais la tête de Méduse ne fit un effet plus terrible ; nous restâmes toutes pétrifiées, les Religieuses sur-tout, qui sentirent bien mieux que nous le danger d'une telle aventure & les suites qu'elle pouvoit avoir ; dont le ridicule étoit un des résultats le moins à craindre.

Notre long étonnement se dissipa peu-à-peu , la parole nous revint par degrés : Oh ! Dieu , que faire ? que devenir ? furent les premiers mots qui sortirent de toutes les bouches : l'une se désespéroit , l'autre pleuroit ; celles-ci vouloient s'enfuir ; quelques autres plus sages , rioient de l'aventure. Pendant ce temps-là, ma compagne, qui se déconcertoit difficilement, avoit dégagé l'enfant du panier , l'avoit placé sur un

sopha, &, sans qu'on s'en apperçût dans le trouble qui régnoit, étoit retournée à la fenêtre, avoit redescendu le panier, & reparu tout-à-coup avec la provision. Cette vue ranîma le courage, la joie reparut sur tous les fronts, & quelques doigts de liqueur achevèrent de rendre la vigueur à tous les esprits : on ouvrit vingt avis, tous plus insensés les uns que les autres ; on parla beaucoup sans s'entendre : c'est l'usage.

Enfin, Emilie, qui jusques-là avoit gardé le silence, ouvrit la bouche, & tout le monde se tut pour l'écouter : mais nous perdons la tête, dit-elle ; d'où vient notre effroi ? il seroit pardonnable, si nous avions quelque chose à nous reprocher, mais ici rien n'est plus innocent que cet événement ; c'est même donner à ces demoiselles un exemple dangereux. Oui, Mesdemoiselles, continua Emilie, cette aventure frivole doit

vous servir de leçon, & vous apprendre que, dans toutes les circonstances de la vie qui s'opposent à nos vœux, ou dont les apparences même sont contre nous, on doit présenter un front serein à l'orage, sur-tout lorsque notre vertu ne nous reproche rien, & que nous n'avons point prêté aux soupçons par une conduite imprudente. Tous les revers ne doivent point altérer le calme de notre âme; sur-tout si nous voulons conserver la présence d'esprit nécessaire pour y remédier. Savez-vous le parti le plus raisonnable à prendre dans ce moment-ci? c'est d'aller trouver Madame l'Abbesse; nous connoissons la droiture de son âme, nous sommes sûres de son estime: il faut lui raconter simplement ce qui nous arrive, nous en rapporter à ses lumières pour le réparer, & ne pas être retenues par la honte d'un aveu dont le déguisement seroit inutile, & nous exposeroit par un mystère mal-à-propos, des

soupçons d'autant plus douloureux, que nous serions plus innocentes.

Emilie , dans ce moment , prit une bougie , & fut tout doucement à l'appartement de l'Abbesse ; elle la pria , sans l'instruire davantage , de se rendre auprès de nous. Elles arrivèrent ensemble l'instant d'après ; Emilie alors lui porta la parole , lui raconta comme la chose étoit arrivée , & les craintes dont nous avions été la proie. L'Abbesse tourna sagement nos alarmes en plaisanteries ; mais , prenant un ton plus sérieux , elle nous fit remarquer combien tout ce qui sent l'intrigue , est sujet à des évènements fâcheux ; qu'elle porte toujours avec elle un caractère de fausseté , qui tôt ou tard nous conduit à quelque catastrophe , & que nous avions reçu la juste punition de notre imprudence , en dépassant les bornes de la liberté qu'elle nous avoit donnée. C'est ainsi que l'on peut voir des plus légers évènements de

la vie, des leçons qui s'enracinent fortement dans l'esprit de la jeunesse.

Elle supprima à l'avenir nos parties nocturnes, & dès le lendemain fit fermer la fenêtre du cabinet; l'enfant fut remis entre des mains sûres, on le plaça avantageusement. On fut par la suite que l'on étoit venu dans l'intention de l'exposer à la porte de l'Eglise, suivant l'usage assez barbare qui subsistoit alors, & qu'à la vue du panier, on s'étoit flatté de procurer un avenir plus doux à cette malheureuse petite créature. Notre société se cotisa, & la somme qui provint de cette charité, a dû procurer un sort honnête à cet enfant, dont je n'ai plus entendu parler. Si cette aventure eût percé dans le public, elle eût fourni matière aux imputations les plus malignes. C'est ainsi que la calomnie se cache souvent sous le manteau de la vérité pour distiller ses poisons, & je n'ai rapporté cette plaisanterie, que pour faire sentir

combien l'on doit être en garde contre les bruits qui intéressent la réputation , de quelque vraisemblance qu'ils puissent être colorés.

J'avois atteint ma treizième année ; le pere d'Emilie étoit mort pendant notre séjour aux Bénédictines ; rien ne l'attachoit plus à Gênes ; un laps de temps aussi long , ne lui laissoit plus l'espoir d'y revoir jamais Salmoni : elle imagina que les voyages étoient nécessaires pour terminer mon éducation. Elle ne doutoit pas , qu'en me montrant dans les différentes Cours de l'Europe , je ne trouvasse un parti convenable , & pour la naissance & le rang , à ma fortune présente. Elle desiroit même de former de bonne heure pour moi les nœuds de l'hymen ; & c'étoit en cela ma félicité qu'elle envisageoit ; elle avoit trop éprouvé , par elle-même , combien les tourmens d'une longue passion empoisonnent la vie , pour que son amitié ne cherchât

à me garantir d'un semblable malheur. Elle avoit étudié mon caractère; elle avoit découvert que je serois susceptible d'attachement; elle vouloit couronner son ouvrage, en faisant tourner au profit de mon bonheur cette disposition de mon tempérament.

Elle crut donc devoir ouvrir la nouvelle carrière où j'allois entrer, par la confiance de mon sort, & par le récit des évènements que l'on a lus au commencement de cette histoire. Cet aveu rouvrit toutes les plaies de son cœur, elle ne put l'achever sans répandre un torrent de larmes; mais elle me parla avec tant de feu, avec une ame si pénétrée, avec un enthousiasme si saint, des avantages de la religion Chrétienne; elle me peignit avec des couleurs si vives les dangers certains que j'aurois couru en professant celle de mes pères; elle me fit sentir avec tant d'énergie le néant de tout ce que j'avois quitté, & l'immensité

des biens éternels que j'avois acquis : la
je savois les conserver, que ma recon-
noissance pour elle fut extrême, que
mon attachement en augmenta, & que
je ne vis plus en elle qu'une mère tendre
que la Providence, pour ainsi dite,
m'avoit choisi de sa main. De ce mo-
ment je lui vouai dans mon ame un
respect éternel, & je puis dire le lui
avoir conservé jusqu'au tombeau.

Elle m'annonça ensuite l'intention où
elle étoit de me faire voyager. Il n'est
plus tems de vous cacher, me dit-elle ;
il faut vous montrer dans l'Europe avec
tout l'éclat de votre sang : le silence que
la Porte Ottomane garde depuis treize
ans sur votre disparition, ne laisse plus
de crainte sur les recherches qu'elle
pourroit faire ; d'ailleurs, la Religion que
je vous ai fait embrasser, vous promet
un asyle sacré chez tous les Princes Chré-
tiens ; votre sexe ne vous permet point
d'aspirer au sceptre des Musulmans, &

la raison d'État, toujours plus forte que le sang, ne permettra point que votre père, tout fier qu'il est, expose ses sujets à une guerre dont le succès est toujours douteux, s'il éprouvoit un refus dans la réclamation qu'il pourroit faire de vous auprès de quelque Puissance Catholique. Ainsi donc vous pouvez sans risque, montrer aux yeux des Nations la fille d'Achmet III, qui a eu le courage de préférer la lumière de la vérité à l'éclat trompeur des grandeurs humaines : les dangers ne sont que pour moi. La vengeance de votre père peut me surprendre par-tout ; & s'il se livroit à son ressentiment, il seroit difficile que je pus y échapper. S'il est ainsi, lui répondis-je, qu'ai-je besoin de me pater de l'orgueil de mon nom ! Ah ! laissez-moi dans mon obscurité, si elle peut être la sauve-garde de la personne que j'aime le mieux dans le monde ! Mais dangers seroient certains, me répondit-elle, que je ne

consentirois pas encore à ce que vous me demandez. On fait que je ne suis point mariée, ainsi vous ne pouvez passer pour ma fille; cette opinion feroit votre honte & la mienne. Le public n'envisage pas toujours les choses avec un œil de justice; on vous verroit jouir d'une fortune honnête que j'ai su vous ménager, on chercheroit à scruter comment vous l'avez acquise; vous êtes belle, & l'on feroit toujours la conjecture la moins favorable à votre gloire, & la fille d'Achmet n'est point faite pour être outragée par le nom d'aventurière. Je connois la fierté de votre ame, vous en péririez de chagrin, au lieu que ce titre explique tout. Il vous offre tout à la fois à l'intérêt & au respect du monde; un jour vous sentirez mieux encore qu'aujourd'hui, combien ce respect est nécessaire à l'existence d'une femme; c'est donc un parti pris, ainsi n'en parlons plus.

Le

Le même jour je reçus les hommages de toute la Communauté; & ce fut un grand fardeau de moins pour les Religieuses, qui, depuis trois ans, savoient ce secret, & qui, grace à la défense qu'on leur avoit faite de m'en instruire, brûloient d'envie de m'en parler.

Nous sortîmes peu de tems après du Couvent des Bénédictines; Emilie me mena chez mon Parrain & ma Marraine; ils approuvèrent le parti qu'elle avoit pris de me faire connoître pour ce que j'étois. Le bruit s'en répandit bientôt. Le Doge, le Sénat, tous les différens ordres de la République vinrent me voir. J'étois jeune, toutes ces cérémonies m'ennuyèrent un peu; & je connus, pour la première fois, le poids des grandeurs.

Peu de tems après, Emilie ayant mis ordre à toutes ses affaires, & réalisé la petite fortune que son père en mourant lui avoit laissée, nous quittâmes Gênes pour nous rendre à Rome. Ma condu

trice étoit bien-aïse d'aller montrer dans le sein de la Religion , la conquête qu'elle avoit faite ; c'étoit un triomphe pour elle : & cet amour-propre avoit un principe si pur , que l'on peut aisément lui pardonner la gloire qu'elle s'en promettoit.

En arrivant à Rome je ne pus , je l'avoue , me défendre d'un mouvement de fierté. Voilà donc , me disois-je , cette Ville superbe , dont le sein a nourri ces Maîtres orgueilleux du monde ! Voilà donc cette terre qu'ont foulé les aïeux de ce Constantin , qui fonda cette Ville où règnent aujourd'hui les miens ! Votre gloire , superbes Romains , n'a pu tenir contre l'ascendant de ma race ; & mon sang aujourd'hui , s'asseoit avec orgueil sur ce trône , que mille ans de victoires n'ont point garanti du bras vainqueur de mes ancêtres.

Emilie , accoutumée à lire dans mon ame , devina le sentiment qui m'agitoit.

Ne faites point, me dit-elle, l'honneur à vos ancêtres d'une décadence qui n'eut d'autres principes que les vices & la mollesse des successeurs de Constantin. Quand vos aïeux se sont assis sur les débris dispersés de l'aigle de César, ils n'ont pas vengé le monde, ils n'ont fait qu'étendre la chaîne de son oppression ; ils ont tissé de fils d'acier le voile de l'ignorance ; ils ont voulu qu'il fût non-seulement impénétrable à la vérité, mais encore que son poids fût énorme, afin qu'aucune main ne pût le soulever. Cröyez-moi, ma chère Cécile, lorsque l'ame fait un retour sur elle-même, qu'elle considère sa majesté, qu'elle se voit enfin le point de communication entre Dieu & l'homme, elle ne tire pas beaucoup d'orgueil d'animer un corps qui voit couler dans ses veines le sang des Bajazet, des Soliman, des Mahomet, &c. Vous comptez, à ce que je vois, lui dis-je, la gloire pour peu de

F 2

chose ! Je compte la vertu , me répondit-elle , & rien de plus. Toute gloire qui n'a pas pour base le respect de la divinité , & pour objet l'amour de l'humanité , est au moins une erreur de l'imagination , si elle n'est pas un crime des sens.

Le bruit de mon arrivée se répandit bientôt , & tous les yeux de Rome se fixèrent sur moi. Dès que je sortois , le peuple s'empressoit sur mes pas ; je devins la matière de tous les entretiens , l'admiration d'un sexe , & l'objet de la jalousie d'un autre.

Emilie sollicita pour moi une audience du Souverain Pontife , & l'obtint aisément. Clément **XI** occupoit alors la Chaire de Saint-Pierre. Chargé d'ans & de vertus , ce Vicaire de Jesus-Christ avoit cet air imposant des anciens Patriarches ; il étoit d'une taille élevée , dont les formes n'étoient point altérées par la caducité ; la contemplation avoit

sillonné des rides profonds sur son front élevé ; la paix de son ame se peignoit dans ses yeux , dont l'âge & la méditation avoient rallenti les mouvemens ; la longue abstinence avoit décoloré ses joues , & la maigreur de son corps annonçoit le pénible courage des privations multipliées. Son antiquité vénérable offroit tout à la fois la majesté & la loi du Dieu dont il étoit le ministre : sa majesté , par le respect qu'il inspiroit ; sa loi , par l'aspect d'un physique exténué par les macérations.

La circonstance étoit assez extraordinaire , pour qu'il desirât de donner de l'éclat à cette audience ; tout le sacré Collège , la Prélature de Rome , les Ministres étrangers , les grands Officiers de la Cour , s'y trouvèrent. Le Pape me reçut dans une salle du Vatican , superbement décorée ; il étoit assis sur un trône de velours rouge , brodé d'or , & enrichi de pierres précieuses. Sa Sainteté

étoit revêtue de ses habits Pontificaux. La timidité naturelle à mon âge , & le coup - d'œil imposant d'un spectacle si nouveau , me firent baisser les yeux en entrant dans la salle où j'étois attendue. Emilie me suivoit. Lorsque je fus à-peu-près au pied des gradins qui montoient au trône , Clément XI se leva pour me faire honneur : le mouvement qu'il fit m'obligea de lever les yeux sur lui. On n'a point oublié l'impression profonde que le vieillard de Gênes avoit laissé dans mon imagination ; je ne pus me défendre d'un mouvement de terreur à l'aspect antique du Souverain Pontife. Je poussai un cri , & je m'évanouis. Emilie , qui avoit prévu & craint cet évènement , me soutint dans ses bras ; on me prodigua les secours les plus empressés ; on attribua cet accident à ma grande jeunesse , que l'air auguste de cette cérémonie avoit intimidée. A l'aide de quelques eaux spiritueuses je revins promptement ;

& la raison l'emportant enfin sur ma répugnance , je me fis l'effort de soutenir la vue du Saint-Père : j'en reçus le compliment le plus flatteur , & en même-tems le p'us convenable à la majesté du rang qu'il occupoit. Je lui répondis avec une noble modestie ; mais lorsque l'on m'avertit qu'il étoit tems de m'approcher pour lui baiser les pieds , je l'avoue , toute la fierté du sang se fit entendre en moi , & je ne voulus jamais y consentir. » Vous n'exigerez point , lui dis-je en m'adressant à lui-même , que la fille de tant d'Empereurs se prosterne devant vous ; je ne dois cet hommage qu'au Dieu que vous servez comme moi , & que j'ai le bonheur de connoître. Je vous révère comme son Ministre , mais je n'adore que lui : vous n'êtes point dans son temple , & je ne vois ici que l'éclat de votre Cour ; sachez qu'il n'en est aucune sur la terre où je ne marche l'égale des Souverains qu'on y respecte. »

Le Pape garda le silence pendant quelques instans ; & sans laisser appercevoir la moindre altération sur son visage , il me répondit en ces termes :
« Conservez à Dieu des sentimens qui vous font honneur ; l'étiquette des Cours est l'ouvrage de l'homme : exiger qu'on s'y soumette , ou refuser de s'y conformer , ont peut-être le même orgueil pour principe. Le respect que l'on doit à Dieu est un droit que le sceptre confie aux Souverains , & qu'ils doivent maintenir. Celui qui les concerne , tient de trop près à la vanité du monde , pour ne pas pardonner les atteintes qu'on lui porte. »

L'audience finit , & le Pape me fit servir au Palais de Monte-Cavallo , où je me rendis , un festin magnifique , dont ses nièces me firent les honneurs , & où nous fûmes servies par les Officiers de Sa Sainteté. L'après-midi toutes les Dames de Rome se rendirent chez les

Princesses, & toutes me furent successivement présentées. Nous fûmes ensuite, le soir, dans les carrosses de la Cour, à la Basilique de Saint-Pierre, où le Souverain Pontife officia, & nous donna la Bénédiction.

En sortant de cette Eglise, la première & la plus superbe du Monde Chrétien, nous trouvâmes, pour-ainsi-dire, que le jour avoit remplacé la nuit. Ce temple immense, que l'on illumine dans un clin-d'œil à l'aide de l'huile d'aspic, étoit couvert d'une quantité innombrable de lampions, depuis sa base jusqu'à l'extrémité de son dôme, qui est d'une élévation prodigieuse. Ce spectacle est de la plus riche beauté, & l'on peut difficilement s'en faire une idée. C'est un énorme faisceau de lumière qui s'élève avec majesté sous le cintre des cieux, & qui va blanchir la nue qui se promène lentement sur son front. C'est le Palais du Dieu de l'univers, couvert de toute la

pompe que la foiblesse humaine peut lui prêter. C'est enfin l'image de cette colonne de feu, dont le Dieu d'Israël s'enveloppa jadis pour conduire lui-même le peuple de ses Elus.

On s' imagine aisément que ma présence à Rome fit sensation ; tous les Ambassadeurs en instruisirent leurs Cours, & l'on fut en peu de tems dans toute l'Europe , qu'une fille d'Achmet III, avoit embrassé la Religion Catholique, & que le Saint-Père l'avoit reconnue & reçue en cette qualité. Cette circonstance fermoit la bouche à tous ceux qui, ennemis du merveilleux, auroient voulu semer quelques doutes sur la réalité de mon origine.

Tout le monde s'empressa à me donner des fêtes à l'exemple de la Cour : les Ministres étrangers ne furent pas les derniers. L'Ambassadeur de Malthe, comme Ministre d'un Ordre plus particulièrement protecteur de la Religion, exigea

que j'habitasse son palais, & m'assura au nom du Grand-Maître & des Chevaliers, d'une protection à toute épreuve contre les recherches dangereuses d'une Puissance dont ils ont tant de fois soutenu les efforts.

J'acceptai toutes les offres, & je fus occuper un appartement superbe qu'il m'avoit fait préparer chez lui. Hélas ! cette condescendance devint le terme du repos de ma vie : c'est-là que mon indifférence alloit trouver un écueil ; c'est-là que j'allois goûter pour la première fois ce sentiment qui fait le charme de nos jours, & qui cependant en est trop souvent le poison.

C'est-là que je vis le Chevalier de ***. Vingt ans, une figure charmante, une illustre naissance, un caractère enchanteur, un cœur brûlant, une ame sensible ; tel il étoit, tel je le vis, tel il fut toujours. Quelle est donc cette pente irrésistible qui entraîne deux objets l'un ;

vers l'autre ? Est-ce que l'on naît avec cette sympathie qui n'a besoin que de la simple rencontre pour éclore ? Est-il dans notre organisation un fluide de rapports qui se combine & se marie plus particulièrement avec tel objet qu'avec tel autre, & cette émanation est-elle réciproque ? Je le croirois volontiers : cette découverte n'est probablement encore qu'à son berceau ; & sur ce, le jour de la vérité n'est peut-être pas éloigné.

Quoi qu'il en soit, j'aimai le Chevalier de *** dès l'instant que je le vis, & ma vue fit sur lui une impression aussi profonde. Cadet d'une grande Maison, il alloit à Malthe prononcer ses derniers vœux, & chercher parmi des étrangers une fortune convenable à sa naissance, & que les loix, contraires à la nature, lui refusoient au sein d'une famille dont il étoit chéri.

Il avoit une noble franchise, que j'ai toujours chérie dans le nombre des

vertus qui faisoient l'ornement de son ame ; cette franchise lui fit bientôt rompre le silence. Je le voyois depuis peu de jours. Un soir il s'approcha de moi : « Vous voir & vous aimer , me dit-il , sont la même chose ; je sens que ma témérité peut vous déplaire ; la distance du sang qui nous sépare , peut vous faire détester mon audace : mais je suis franc ; je vous aime , & j'ose vous le dire. Est-ce un crime , du moment que je ne prétends à rien ? Si votre indignation ne suit pas cet aveu , je n'en aurai pas plus d'espoir , je fais le respect que je vous dois ; mais au moins j'aurai reçu toute la récompense que j'attends. Je mourrai désespéré , si je vous ai offensé ; mais je mourrai content , si vous me plaignez ; & si je puis croire que dans un rang égal au vôtre , je ne vous eusse pas été indifférent , je serai encore le plus heureux des amans ».

Mon cœur étoit prévenu ; que

répondre ? Une larme s'échappa malgré moi de mes yeux. » J'attendois , lui dis-je , & j'ai craint cet aveu ; mais je suis aussi franche que vous : je vous aime , je ne puis vous le cacher ; ce sentiment est doux à mon cœur ; mais je sens qu'il fera le tourment de ma vie , comme je sens que vous ferez le seul qui me l'inspirerez. Que d'entraves mes devoirs m'imposeront , & que je ne briserai jamais , parce que je veux vous conserver une amante digne de vous ! Quels obstacles une famille puissante ne vous opposera-t-elle pas , & que je ne vous aiderai jamais à franchir , parce qu'ils offenseront mon orgueil , & que vous devez plus à vos parens qu'à moi ? Voilà pourtant ce que nous avons à craindre : il seroit plus sage de repousser votre amour , de vous voiler mon ame ; mais ces vains déguisemens sont indignes de moi. Je vois tous nos dangers , je vois le supplice que nous nous préparons ;

mais je ne suis point fausse , & je vous ouvre un cœur où vous réglez en maître , mais où la vertu s'assoiera toujours à côté des sentimens que vous lui inspirez. »

Je l'exhortai ensuite à suivre les vues de sa famille , à se rendre à Malthe , à prononcer ses vœux. » Mille préjugés , continuai-je , peuvent s'armer dans l'esprit des vôtres contre moi ; voudriez-vous m'exposer à l'affront d'être dédaignée par des gens qui , tout illustres qu'ils peuvent être , ne sont jamais que mes inférieurs ? Oui, je vous l'avoue, si j'avois un trône , j'en descendrois pour vous élever jusqu'à moi ; je supporterois avec vous l'adversité sans m'en plaindre : mais mon amour n'est point à l'épreuve du mépris , & j'aimerois mieux , je ne vous le cache pas , perdre à jamais l'espoir de vous voir , que Ah ! ne m'accablez pas , dit-il en m'interrompant , par le tableau anticipé des malheurs que nous n'éprouverons peut-être jamais ; laissez-

moi du moins tenter l'impossible pour les prévenir; mais si par hasard les choses tournoient comme vous paroissez le craindre, je vous jure sur l'honneur qui m'est sacré, que, jaloux de votre gloire, je vous en avertirois avec la même franchise, & que je serois le premier à vous conseiller de fuir un homme dont l'aveugle famille n'auroit pas senti le respect qui vous est dû. »

Après cet entretien, nous passâmes six semaines sans trouble; chaque jour ajoutoit à mon estime pour le Chevalier; je découvrois à chaque instant les grandes qualités de son cœur, & je m'enivrois, pour-ainsi-dire, du plaisir de l'aimer; mais l'intérêt de l'amitié vint faire un instant diversion aux sentimens de l'amour; & j'avois trop de part à l'évènement que l'on va lire, pour ne pas me montrer sensible à la joie de mon Emilie.

Un matin, elle & moi, nous étions

sorties dans la seule intention de nous promener. Les premiers jours de Printems rendoient les matinées charmantes, & nous avions dessein d'en profiter. Après différentes courses, nous passâmes devant l'Eglise de Sainte-Marie Majeure : je proposai à ma compagne d'y entendre la Messe; nous entrons. En mettant le pied sur le seuil de la porte, je fais un faux-pas qui me fait chanceler. Un cavalier de bonne mine & richement vêtu, se trouve auprès de moi, me présente son bras, & me conduit jusqu'à la première chaise. Emilie, que ce léger accident avoit occupée, n'avoit songé qu'à moi. Lorsque ce cavalier me vit assise, & fut assuré que je n'étois point blessée, il me fit un compliment honnête, accompagné d'une révérence profonde, & alloit se retirer. Le son de la voix de cet homme, tirant Emilie de sa préoccupation, elle lève les yeux sur lui, l'envisage un

instant.... O! dieux , s'écria-t-elle , c'est lui ; & soudain elle tombe évanouie à ses pieds.

Cet accident imprévu nous fit tourner tous nos soins vers elle. Les femmes en Italie ne sortent que couvertes d'une mante : voulant procurer un peu d'air à Emilie ; je dégageai celle qui la couvroit. Le cavalier n'eut pas plutôt apperçu son visage Que vois-je ? C'est Farmé , s'écria-t-il Oh ! monstre. Je le vis alors sur le point de s'enfuir : « S'il est vrai que vous ayez à vous plaindre de cette femme , lui dis-je , vous lui devez au moins les secours que l'humanité doit inspirer à tout galant-homme. » Ces mots l'arrêtèrent. A l'aide de quelques personnes qui se trouvèrent aux environs , nous la transportâmes chez un Chirurgien voisin de l'Eglise. Quelques pièces d'or que je distribuai en entrant , nous valurent l'empressement de toute la maison : on nous introduisit dans une

chambre propre , & l'on plaça Emilie sur un lit. Je n'étois pas sans inquiétude sur la cause de cet événement , & cependant je croyois l'entrevoir. L'évanouissement d'Emilie résista long-tems aux remèdes. Elle s'étoit fait en tombant , une légère blessure à la tête , on la pansa ; mais sa léthargie duroit depuis une heure , sans qu'il fût possible de l'en tirer. Le Chirurgien sortit pour aller se procurer un élixir dont il espéroit plus de succès ; nous restâmes seuls dans la chambre , le cavalier , la malade & moi. Dès que le premier se vit libre : » Femme ingrate , dit-il , puisse cet accident être la seule punition de ton infidélité ; & vous , qui êtes sa fille , j'en juge par votre âge , puissiez-vous n'imiter jamais son indigne exemple. « Les apparences sont souvent trompeuses , lui répondis je , & ce n'est pas la première fois que l'on vit l'injustice accuser l'innocence. » O dieux ! vous l'excusez , s'écria-t-il ! vous êtes donc

aussi méprisable qu'elle ? « A ces mots le feu de l'indignation vint rougir mon front : « Téméraire , m'écriai-je , n'oublie pas le respect que l'on doit à mon sexe , sur-tout en adressant la parole à la fille d'Achmet III. »

Ces dernières paroles produisirent l'effet de la foudre sur cet homme ; il resta pétrifié. Se peut-il ? Quoi ! vous n'êtes pas sa fille ? c'est vous qu'elle emporta du sérail ? & vous êtes la fille du Sultan ? Il ne prononça ce discours qu'en balbutiant , & en jettant sur Emilie des regards où le trouble , l'incertitude , l'amour & le repentir se peignoient tour-à-tour. Homme injuste ! lui dis-je , tu ne peux me tromper , tu es Salmoni. Vois la malheureuse victime de ton amour , qui , depuis quatorze ans , gémit de ton oubli. Couronne ton ouvrage en la maudissant , lorsqu'elle meurt du plaisir de te voir. Ah ! s'il est ainsi , je suis un monstre , me dit-il. O ma chère Emilie ! vivez ,

s'il est possible , pour punir le perfide qui osa vous soupçonner ! Les sons de cette voix , si flatteurs pour elle , arrivèrent jusqu'à son ame ; elle revint par degrés à la lumière ; ses yeux en s'ouvrant cherchèrent son amant. O mon cher Salmoni ! je vous revois , dit-elle ; je mourrai contente !

Dans cet instant le Chirurgien rentra ; il lui fit avaler quelques gouttes d'une liqueur qu'il apportoit ; & ayant su de nous qu'une surprise vive avoit causé cet accident ; il jugea à propos de lui ouvrir la veine. Il ne lui resta bientôt plus qu'une extrême foiblesse ; le Chirurgien nous annonça qu'elle étoit sans aucun danger , & que quelques heures de repos la rétabliraient entièrement. Pendant ce tems-là , j'avois envoyé prévenir l'Ambassadeur de Malthe de l'accident qui venoit d'arriver à Emilie , sans en détailler la cause. L'Ambassadeur vint l'instant d'après nous chercher dans sa voiture : le

respects qu'il me rendit en entrant, achevèrent de convaincre Salmoni de la vérité de ce que je lui avois dit. Le prenant par la main , & adressant la parole à l'Ambassadeur : » Souffrez , lui dis-je , que je vous présente un Gentilhomme Gênois. Vous savez , Seigneur , toutes mes aventures ; mais je suis sûre qu'il pourra y ajouter des circonstances qui nous sont inconnues à tous , & qui ne vous paroîtront pas sans intérêt. — » Tout ce qui peut intéresser une grande Princesse comme vous , me répondit l'Ambassadeur , a droit d'être écouté , Madame , avec avidité ». Il accueillit ensuite Salmoni avec bonté ; & la malade étant en état de supporter le mouvement de la voiture , nous y montâmes tous les quatre.

Salmoni avoit les yeux mouillés de larmes. Emilie enfin donna un libre cours aux siennes ; jusqu'alors elles avoient oppressé son cœur , sans pouvoir s'ouvrir un passage : mes tendres caresses , la vue

de Salmoni, les soins de l'Ambassadeur, les sollicitèrent; elle en répandit un torrent, & cet épanchement lui sauva peut-être la vie, qui, malgré l'avis du Chirurgien, n'étoit pas, je crois, à l'abri de tout danger.

Arrivés au palais, nous nous renfermâmes tous les quatre; le Chevalier de*** fut le seul excepté de la défense qui fermoit notre porte à tout le monde. L'Ambassadeur & lui étoient parfaitement instruits de toutes les circonstances qui avoient précédé, accompagné & suivi notre départ du sérail. La longue lettre que Salmoni avoit mise dans l'écrin qu'il avoit fait passer à Emilie par le jeune Icoglan, & qu'elle avoit précieusement gardée, nous avoit également appris tout ce qui lui étoit arrivé pendant ses dix ans de recherches, jusqu'au tems où il étoit enfin parvenu à Constantinople. Il commença donc son récit au moment de notre fuite du palais d'Achmet, &

nous lui prêtâmes la plus grande attention.

Avant de commencer, dit Salmoni, souffrez, ma chère Emilie, que je vous demande quel étoit cet homme qui vous reçut en dehors des murs du sérail, & dont ma jalousie se vengea si cruellement? Je ne le fais pas plus que vous, répondit Emilie. Je le pris pour vous en me trouvant dans ses bras : jugez de mon effroi, lorsqu'un homme accourant tout-à-coup, le poignarda sous mes yeux ! Affreuse obscurité, s'écria Salmoni, que je n'ai pu percer encore, & qui m'a rendu si injuste envers la plus respectable des femmes ! Mais comment, ayant fixé sur le billet que je remis à l'esclave devant la porte du Caravan-ferai, le rendez-vous à minuit, avez-vous pu le devancer d'une heure ; car à peine étoit-il onze heures lorsque vous descendîtes sur le rivage ? Vous avez raison de dire, mon cher Salmoni, reprit

reprit Emilie , qu'il y a là-dedans une obscurité inexplicable : cette esclave qui reçut le billet de vos mains , n'a pu me tromper , cette esclave étoit moi. Je ne pus résister au desir de vous voir , je résistai à celui de vous parler ; la moindre indiscretion pouvoit nous perdre ; c'est moi qui vous portai mon propre billet ; c'est moi qui le lendemain reçus votre réponse. La nuit tomboit quand je rentrai au sérail , je le parcourus à la lueur du crépuscule : il me sembla qu'en effet l'heure de minuit y étoit indiquée. Je ne pus être seule le soir pour le relire tranquillement : un rhume léger qu'avoit Cécile , me forçoit d'avoir auprès de moi deux esclaves pour la veiller. Le lendemain je crus pouvoir profiter d'un instant pour le parcourir. Lorsque j'allois l'ouvrir , on m'annonça le Sultan qui venoit voir sa fille. Dans le trouble que me causa son arrivée subite , je n'eus que le tems de jeter le billet dans un

grand vase de porphyre, destiné à contenir des parfums, & qui étoit placé dans un coin de mon appartement. Le Sultan voulut porter sa fille chez la Sultane Aski, je fus forcée de l'y suivre; nous y passâmes la journée. Le soir à mon retour, me trouvant seule, mon premier soin fut de chercher le billet. Je le retrouvai dans le vase où je l'avois jetté; je vis alors que le mot d'onze heures avoit été mis en interligne, & celui de dessous fortement effacé. J'y pris peu garde; je crus que la veille n'ayant fait que le parcourir, cela m'étoit facilement échappé: d'ailleurs sur quoi former des soupçons? Je l'avois reçu de vos mains, je l'avois caché toute la nuit dans mon sein; le matin je le mis loin de tous les yeux, dans ce vase; le soir je l'y retrouve; rien ne pouvoit donc jeter la plus légère incertitude dans mon esprit; & si j'arrivai à onze heures au rendez-vous, c'est que j'étois fermement

persuadée que c'étoit exécuter à la lettre vos volontés.

Je n'y conçois rien , reprit Salmoni , & la suite de mon histoire vous apprendra que je suis plus malheureux que coupable. Mon impatience m'avoit amené de bonne-heure au rivage : le petit vaisseau François n'étoit mouillé qu'à vingt toises. Le Capitaine qui avoit fait faire le crochet & l'échelle, dont nous étions convenus, les avoit à son bord ; je lui avois donné l'ordre de les mettre à terre lorsqu'il entendroit sonner onze heures & demie, pour éviter toute surprise de la part des Janissaires, qui auroient pu les appercevoir, si on les eût débarqués plutôt. Je savois qu'ordinairement depuis cette heure jusqu'à l'aube du jour, ils veillent avec moins d'exactitude. Il étoit donc à peine dix heures quand je me rendis le long des murs jusqu'à l'endroit convenu ; je me cachai entre quelques

rochers que l'eau de la mer venoit mouiller , dans cette situation rien ne pouvoit se passer sans que je l'apperçusse , & j'étois placé de manière que je ne pouvois être découvert. J'appercevois sur le vaisseau l'échelle & le crochet qui , par leur longueur , débordoient la poupe ; & je voyois si parfaitement les deux grands arbres indiqués , qu'il m'étoit facile de distinguer les deux bras de l'escarpolette qui y étoit suspendue.

Il me fut aisé de deviner alors quel moyen vous comptiez mettre en œuvre pour vous sauver , & à quel emploi devoit servir le crochet que vous m'aviez demandé. Malgré l'espèce d'inquiétude dont on ne peut se défendre en pareil cas , je n'ai peut-être jamais passé dans ma vie d'instans plus doux que ceux-là : dans une heure j'allois tenir dans mes bras l'objet de tant d'amour , de tant de soins , de tant de fatigues ; je croyois déjà vous voir , je vous parlois. Trop

heureux songe ! Quel affreux réveil devoit le suivre !

A dix heures trois quarts il passa près de moi une parrouille de Janissaires ; je compris à leurs propos qu'ils venoient de saisir du vin dans la maison d'un Turc , & qu'en bons Musulmans ils avoient mieux aimé le boire que de laisser à d'autres l'occasion du péché. Ils emportoient , à ce que j'entendis , le superflu de leur prise à leurs camarades , & j'augurai de - là , avec plaisir , que je serois débarrassé de leur présence pour le reste de la nuit.

A peine étoient-ils éloignés , que , tournant les yeux du côté d'où les Janissaires étoient venus , j'appèrçus un homme qui se glissoit le long de la muraille , & qui me parut porter sur l'épaule quelque chose de long & pesant. Lorsqu'il fut en face des deux arbres , il s'arrêta , & dressa le long du mur ce fardeau qu'il portoit , & que je

reconnus être une échelle & un crochet à-peu-près semblables à ceux que vous m'aviez commandés.

Jamais l'apparition du spectre de Clémence ne fit une telle impression sur son parricide fils ; mes cheveux se dressèrent sur mon front ; une sueur froide inonda tous mes membres ; l'inférieure jalousie lança tous ses serpens contre mon cœur : cet état fut affreux ; il ne se trouva point d'intervalle entre le calme le plus profond, & la fureur la plus atroce. L'instant d'avant je ne voyois que des fleurs répandues sur ma vie ; tout-à-coup c'étoit une mer de sang qui s'étendoit sous mes yeux, & dans laquelle je brûlois de me plonger. Aucune nuance n'avoit préparé cet horrible revers, & je touchois encore aux jardins enchantés d'Armide, que déjà j'étois brisé sur les rochers affreux du Stryx.

Me lever, m'armer de mon poignard, m'élancer pour frapper le perfide,

tout cela fut aussi rapide que l'éclair. Tout-à-coup un sentiment m'arrêta : Dieu ! me dis-je, j'aime, & j'aime avec fureur ; & peut-être je vais causer le malheur de deux cœurs, qui, comme moi, ne vivent que dans leur amour ! Que vais-je faire ? la même idée ne peut-elle pas être venue à deux personnes ? Ce malheureux attend peut-être son amante, & je serois assez barbare ! A peine achevois-je, que j'aperçus le mouvement de l'escarpolette : l'œil d'un amant ne s'abuse pas ; je vous reconnus dans l'instant ; vous descendîtes, je vous vis alors l'embrasser, & votre mort fut jurée. Ce récit vous fait frémir, je le vois ; mais pardon : vous savez ce que peut la jalousie. Vous ne dûtes qu'à mon trouble, qu'à l'effroi nouveau que me causa le cri de cet enfant, qu'au désordre de ma tête enfin, des jours que ma fureur avoit déjà pros crits,

Mon odieux rival succombant sous mes coups , je m'éloignai sans savoir ce que je faisois : mes forces épuisées par la rage & la douleur, je tombai à deux cens pas de-là ; je vous vis emporter par les Matelots, & le croiriez-vous ! ô replis indéfinissables du cœur humain ! je goûtai une sorte de douceur, de vous voir échapper à tous dangers ; ce ne fut qu'une lueur : le souvenir de mon offense, l'aspect imprévu de cet enfant, qui me la peignoit sous les plus noires couleurs, & sur-tout votre horrible dissimulation qui m'avoit donné un espoir, tandis qu'un autre..... O ma chère Emilie ! quel instant pour l'infortuné Salmoni ! Oui, sa bouche criminelle osa conjurer sur votre tête, les orages, la foudre, la tempête ; j'appellai au secours de ma vengeance les horreurs du naufrage ; je désirai de le voir, d'en être témoin, & de mourir de plaisir en voyant cette tête

charmante brisée contre les rochers du rivage.

Ce nouvel accès de fureur ayant ranimé mes forces, je me levai dans ce moment; le mépris vint régner dans mon sein; il me fit éprouver une espèce de calme; je crus vous avoir oubliée pour jamais; je m'éloignai avec tranquillité. Affreuse tranquillité ! qui ressemble au silence qui veille auprès des tombeaux ! Cette tranquillité fut un supplice nouveau. Je me vis seul dans l'univers; il me sembla que la terre fuyoit loin de moi; qu'avec elle elle emportoit ma vie, & qu'il ne restoit plus de moi qu'une matière agissante, sans douleur comme sans plaisir. La mort vint s'offrir à mes yeux comme une jouissance douce & paisible, comme une consolatrice universelle, dont les faveurs alloient me dédommager de celles que l'amour m'avoit refusées. Je voulois l'embrasser La Religion,

G ,

plus puissante, souffla sur ses attraits, & je vis alors ma bienfaisance dans toute sa difformité. O Religion divine ! l'homme a beau te fuir, c'est par l'adversité que tu le rappelles ; & la triste victime des passions est peut-être l'objet le plus près de ton amour.

Un Religieux François, que le Capitaine Dieppois m'avoit fait connoître, fut le ministre dont elle se servit. Au bout de quatre ou cinq jours je fus le trouver ; je déposai ma douleur dans son sein. Pendant plusieurs semaines je ne le quittai point : il ne me guérit pas, mais il m'apprit l'art de supporter.

Cependant la fuite de Fatmé s'étoit répandue dans Constantinople, & chacun en parloit diversement. On fait combien les nouvelles du sérail percent difficilement au-dehors. Les uns disoient que cette Esclave s'étoit enfuie avec un enfant qu'elle avoit eu d'un Chrétien, qui s'étoit introduit jusques chez elle,

habillé en femme. D'autres prétendoient qu'elle s'étoit échappée seule, mais avec des trésors immenses. Ceux-ci assuroient que ce bruit n'étoit qu'une politique adroite de la Porte, pour cacher l'intrigue d'une Sultane avec le Bostangi Bachi, qui venoit d'être étranglé. Ceux-là mieux instruits sans doute, se disoient à l'oreille, que la Princesse, fille de la Sultane Aski, avoit été enlevée par cette Esclave, pour l'instruire dans sa Religion. Comment, au milieu de tous ces bruits, démêler la vérité? Je n'y voyois qu'une maîtresse infidelle.

Il y avoit près de trois semaines que ce funeste événement étoit passé. Je me disposois à partir de Constantinople, à fuir un lieu dont le séjour m'étoit devenu insupportable, & à m'éloigner pour jamais de ma patrie, où j'avois connu cette femme perfide qui empoisonnoit ma vie. J'avois pris le parti de m'enfoncer dans l'Inde; il me restoit

environ deux mille sequins, je voulois les employer au commerce ; & , par un nouveau genre de vie , & le spectacle d'objets qui m'étoient inconnus , effacer , s'il étoit possible , le souvenir amer de mes longues infortunes. J'attendois en conséquence une caravane qui se disposoit à partir pour l'Egypte , d'où je comptois gagner le Mont Taurus , & me rendre au Mogol par la Perse.

Tout étoit prêt pour mon départ , & l'époque de celui de la caravane étoit fixé à deux jours après. J'étois rentré de bonne-heure au Caravanserai. Je m'étois couché assez tranquille après le souper : le sommeil , qui depuis long-tems avoit fui ma paupière , s'étoit fortement emparé de moi. Au milieu de la nuit je me sens secoué avec force , j'ouvre les yeux , je vois à la clarré de quelques flambeaux , une foule de Janissaires , le sabre à la main , entourer mon lit ; & mes deux esclaves , qui couchoient dans

ma chambre, égorgés & baignés dans leur sang. Un silence profond enveloppoit cette scène d'horreur : on m'arracha de mon lit. Je voulus proférer quelques mots, on me déploya le fetsa du Sultan : adorer & se taire, est la réponse ordinaire en pareil cas. Je passois pour Musulman ; mon danger se fût accru si je me fusse dit Chrétien : je jouai donc, jusqu'au bout, le rôle que j'avois embrassé : je courbai la tête, & j'attendois la mort.

On n'en vouloit point à mes jours : quatre muets me lièrent les mains, me bandèrent les yeux, & dans cet état, presque nud, l'on m'entraîna. Lorsque nous fûmes dans la rue, autant que la distance put me le faire juger, on me plaça dans une litière, & l'on partit. Je ne puis dire précisément combien de tems nous fûmes en route ; tout ce que je fais, c'est qu'au bout d'une certaine marche, qui me parut longue à cause de l'état de gêne où j'étois, la

lirière s'arrêta , on me descendit ensuite dans un cachot. Lorsque j'y fus , on ôta le bandeau de mes yeux , je n'aperçus à la lumière des flambeaux , que des murailles humides , un peu de paille pour me coucher , de l'eau dans un vase , & un pain noir. Un instant après mes conducteurs partirent ; j'entendis fermer sur moi un nombre infini de portes , & je jugeai que le cachot où l'on m'avoit jetté étoit profond ; parce que le bruit qu'elles faisoient en s'éloignant , s'élevoit considérablement sur ma tête.

J'avois beau chercher quelque cause à un traitement si rigoureux , je ne pouvois l'attribuer qu'à l'enlèvement de Fatmé. Mais comment savoit-on que j'y eusse part ? personne n'avoit été témoin de sa fuite ; j'étois sûr que le Capitaine François ne m'avoit point trahi ; j'avois poignardé mon prétendu rival , il n'avoit donc pu parler ; je m'y perdois. Enfin l'esprit

entore rempli des saintes impressions que le Religieux m'avoit données , je me remis entièrement entre les mains de Dieu , & je confessai dans le fond de mon ame , qu'il étoit bien juste que je souffrisse un peu pour le sang innocent , peut-être , que j'avois versé.

Je restai environ trois mois dans cet affreux séjour , où l'on ne m'apportoît du pain & de l'eau que de deux en deux jours. Enfin l'on m'en tira de la même manière que l'on m'y avoit amené ; je crus que l'on me conduisoit au supplice , & je me disposai à mourir. On me remit également dans une litière , & au bout à-peu-près du même tems de marche , mes conducteurs me firent descendre. Je marchai à pied pendant quelques instans ; enfin on me débanda les yeux ; la clarté du jour m'offusqua , je pensai me trouver mal , & ce ne fut que par quelques cordiaux que l'on me fit pren-

dre , que je recouvrai mes forces , épuisées par les chagrins & la captivité.

Je m'aperçus alors que j'étois dans un appartement superbe ; mes gardes s'étoient retirés. Où suis-je , me disois-je ? Est-ce un enchantement ? J'étois il n'y a qu'un instant dans les entrailles de la terre , & maintenant me voilà dans le séjour des Dieux : quelle sera la fin de tout ceci ? A peine avois-je passé un quart-d'heure dans cette situation, que je vis entrer une garde nombreuse de Janissaires. Un homme jeune encore , d'une taille superbe , & d'une figure majestueuse , entra peu de tems après. Jugez de mon étonnement & de mon effroi , lorsque je reconnus dans cet homme le Sultan lui-même ! Je l'avois vu assez de fois dans les rues de Constantinople , pour ne pas me tromper à sa figure : c'est alors que je me crus véritablement à ma dernière heure , &

que j'imaginai qu'Achmet ne m'avoit fait paroître devant lui dans l'état où j'étois, que pour repaître ses yeux de mon supplice. Soit heureux pressentimens, soit que dans ces instans de crise, toutes les forces de l'ame se rassemblent, je ne tremblai point, & je ne m'occupai qu'à retarder ma mort, & même à m'y soustraire, s'il étoit possible. Une minute après l'on apporta l'échelle & le crochet qui avoient servi à votre fuite. Le Sulran m'adressant lui-même la parole, me demanda si je les connoissois ? je répondis que non. Et en effet, je pouvois le dire sans blesser la vérité, parce que je m'apperçus bien que ce n'étoient pas les mêmes que le Capitaine Dieppois avoit fait faire par mon ordre. Le pauvre petit Icoglan, auquel j'avois, dans le tems, remis les diamans, parut ensuite. Cet enfant étoit chargé de chaînes; son aspect me pénétra : c'est moi, me disois-je, qui suis cause du

malheur de cette innocente créature ; c'est moi , c'est ma folle passion qui ont accumulé les revers sur sa tête. Le Sultan , d'un air sévère , lui demanda s'il me connoissoit ? Cet enfant , exténué par de longues souffrances , pâle , tremblant , lui répondit en bégayant , qu'il ne m'avoit jamais vu. L'état affreux où j'étois , une barbe longue & épaisse , des yeux caves , le teint jaune , le corps à peine couvert de quelques méchants haillons , pouvoient aider à son erreur , & je ne fus point surpris qu'il me méconnût. Le Sultan le fit sortir , & ayant également fait éloigner tous ses gardes , je restai seul avec lui.

« Approche-toi , me dit-il , Chrétien , je ne veux pas qu'on nous entende. Moi Chrétien ! m'écriai-je. Oui , tu l'es , reprit-il ; mais cesse de trembler , ce secret n'est su que de moi : s'il étoit connu , je serois obligé de te sacrifier au préjugé de la Nation ; mais je le

possède seul , & Achmet est trop grand pour perdre un homme , parce qu'il reçut dans l'enfance d'autres impressions que les siennes. Je vois que tu as voulu enlever Fatmé ; tu l'aimois sans doute , l'amour rend tout excusable ; mais ta conduite , la vengeance que tu as prise de ton rival , me prouvent que tu n'étois pas complice de l'outrage qu'elle m'a fait : tu dois en remercier le ciel , tu n'eus pas échappé à ma vengeance. » Ce ton de bonté , cette grandeur majestueuse qui régnoient dans ce Prince , amenèrent la vérité sur ma bouche. Oui , je ne tromperai point l'auguste Achmet , lui dis-je ; oui j'aimois ; je comptois retrouver une amante , je n'ai trouvé qu'une perfide , & ma vie est à jamais empoisonnée.—Sais-tu , me dit le Sultan , quel est l'enfant qu'elle emporta avec elle ? Ah ! dis-je , c'est sans doute le sien ; c'est-là l'irréprochable témoin de sa trahison , & ce qui a

donné un degré de plus à ma fureur ,
puisque sans contredit , c'est le père de
cet enfant que la parjure Farmé accom-
pagnait , lorsque mon bras s'est plongé
dans son flanc. Ce sentiment achève ,
reprit Achmet , de me confirmer que tu
n'es pas coupable. Eloigne-toi de ces
climats ; tout le monde te croit Mu-
sulman ; seul je fais le contraire : je ne
te trahirai pas , mais ce secret pourroit
percer ; tu serois perdu , & la politique
ne me permettroit pas de te sauver. Fuis ,
mes bienfaits te suivront. Pauvre mal-
heureux ! dit ce grand Prince en s'at-
tendrissant , je t'ai bien fait souffrir ;
mais si tu en savois la raison , tu me
pardonnerois , j'en suis sûr : mets un
prix à tes souffrances , parle ; que puis-je
faire pour les réparer ; ce que tu me de-
manderas , ne retranchera rien aux bontés
que je te destine. — Les yeux remplis de
larmes , le cœur gros de soupirs , je me
jetterai à ses genoux. O grand Prince ! lui

dis - je , cet instant a tout effacé ; mais puisque vous m'ordonnez de vous demander une faveur , je ne veux rien pour moi , accordez seulement à ma prière les jours de cet enfant infortuné , de ce jeune & innocent Icoglan. Généreux jeune homme ! repartit Achmet , la demande est digne de toi , la faveur est digne de moi ; tu seras satisfait. Un Prince qui fit souffrir des innocens , s'il ne répare leurs maux est indigne du trône. — Et soudain rappelant ses gardes , & faisant entrer le Grand-Visir : Qu'on honore ce Turc , dit-il en me montrant ; qu'on lui prodigue mes dons , que ma protection le suive par tout ; & lorsqu'il voudra s'éloigner de ces climats , que mes trésors lui soient ouverts. — Ayant fait entrer ensuite le jeune Icoglan : Je te donne un père , un maître , un ami , lui dit-il ; je lui remets sur toi tout mon pouvoir : & toi , me dit-il , en se tournant vers moi , songe souvent que c'est un présent

d'Achmet ; un jour tu reverras peut-être l'objet de tes douleurs , tu seras bien plus heureux que moi. — Il sortit à ces mots , & sa garde le suivit.

Je restai vivement pénétré de ses bontés , de mon sort , de l'étonnant dénouement d'une aventure , dont les commencemens avoient été si funestes ; mais surtout je me perdois dans mes réflexions. Comment favoit-il que j'étois Chrétien ? Comment étoit-il le seul qui en eût eu connoissance ? Qu'entendoit-il en me disant que si je retrouvois Fatmé , je serois plus heureux que lui ? La connoissance que j'ai maintenant de vos illustres destins , me dit Salmoni , en m'adressant la parole , m'explique ce qui se passoit alors dans mon ame ; mais tout le reste n'en est pas moins obscur encore aujourd'hui pour moi.

Enfin , les caresses du jeune Icoglan me tirèrent de la profonde rêverie où j'étois plongé ; alors les doux sentimens

de l'amitié effacèrent pour un moment dans mon ame, le souvenir de tous mes maux. Je me précipitai dans ses bras; la vie que je lui sauois, les souffrances involontaires que je lui avois causées, les graces innocentes de la jeunesse qui répandoient encore un intérêt plus vif sur les douleurs qu'il avoit ressenties, tout le grava dans mon ame en traits ineffaçables, & il fait depuis quinze ans le charme de ma vie.

Je fondois en larmes pendant tout ce récit; je sentoís le supplice affreux que mon absence avoit dû causer à mon père; tout ce qui l'avoit connu m'étoit cher. Où est le jeune Icoglan, m'écriai-je? je veux le voir.

J'aurai l'honneur de vous le présenter, Madame, reprit Salmoni. Il est dans cette ville, & de tous les bienfaits que j'ai reçus de votre auguste père, il est le plus cher à mes yeux. Mais terminons en peu de mots, le récit de mes

aventures , qui , sans le rôle que vous y avez joué vous-même , Madame , vous paroîtroit sans doute fort ennuyeux. L'Aga des Janissaires vint nous prendre dans le fallon où nous étions ; il nous conduisit dans une maison voisine , & je fus alors de lui que c'étoit un des appartemens du Divan dont nous sortions : il n'y eut que sur le lieu où j'avois été prisonnier , qu'il refusa de satisfaire ma curiosité. Je passai quelques jours à me reposer dans cette maison, j'y retrouvai tous mes effets. Enfin après avoir été comblé de cadeaux précieux , en étoffes , en bijoux , en chevaux , &c. & avoir reçu des mains de l'Aga une somme assez considérable pour m'assurer une fortune honnête pendant ma vie , je quittai Constantinople , dont le souvenir de ma chère Fatmé me rendoit le séjour insupportable. Suivi de mon cher Icoglan , je parcourus une grande partie de la Turquie : c'étoit le tems où le célèbre , mais infortuné

infortuné Charles XII. Roi de Suède, étoit dans un coin de l'Univers tout le génie d'un grand homme, tout l'orgueil d'un Vainqueur, & toute la faiblesse d'un Conquérant qui se trouve seul avec ses projets. J'ai vu ce Prince à Bender; je l'examinai avec tout l'étonnement qu'inspire un homme extraordinaire, & toute la pitié que l'on doit aux égaremens de l'ambition : sa vue me fit naître le desir de voir son vainqueur. Après un voyage aussi long que pénible, j'arrivai à Moscow, & là, je vis le Législateur du Nord, le Fondateur de la Russie, le fameux Pierre - le - Grand : une taille bien prise, une haute stature, un superbe caractère de tête, dont les traits étoient agréables lorsque la gaieté l'animoit, dont l'ensemble étoit farouche dans les instans où l'ame étoit agitée : voilà d'abord ce qui frappa mes yeux. N'ayant aucune raison de cacher mes

aventures , le bruit s'en répandit bientôt , il parvint jusqu'aux oreilles du Czar. Il voulut me voir ; il me fut aisé de m'appercevoir que la connoissance que j'avois de Constantinople , l'intéressoit seule. Je répondis nettement à toutes les questions qu'il me fit à ce sujet. Il me questionna ensuite sur le caractère d'Achmet : je lui rapportai la conversation que j'avois eue tête-à-tête avec ce Prince , & c'étoit sans doute un trait qui le peignoit fortement. Il s'est conduit comme cela , me dit Pierre-le-Grand ? il a bien fait , j'en eusse fait autant ; j'en suis bien-aise , il mérite le nom de Grand qu'on lui donne. A-t-il toujours des Janissaires ? Qui , lui répondis-je. Il a tort , reprit le Czar. Ce grand Prince , après avoir reçu de moi tous les éclaircissemens qu'il desiroit , me congédia avec cet air de bonté qui lui gagnoit non-seulement tous les cœurs de son vaste Empire , mais encore qui

le fit chérir dans toute l'Europe pendant ses voyages.

Ma curiosité étant satisfaite, je quittai Moscou, & traversant toute l'Allemagne, j'arrivai en Hollande. Après quelques jours de repos, je m'embarquai pour l'Angleterre, où j'ai fait un séjour de plusieurs années. Dans le peu d'événemens qui m'y sont arrivés, il n'en est qu'un seul qui mérite quelque attention, parce qu'en vous retrouvant, ma chère Emilie, je vois qu'il ne nous est peut-être pas indifférent. Il y avoit cinq ou six ans que j'étois à Londres, lorsque me trouvant dans un café de Coventgarden avec quelques Anglois de mes amis, deux femmes, qui se croisèrent sur le trottoir, s'arrêtèrent à causer ensemble vis-à-vis la porte du café; elles s'entretenoient en Italien. Cet idiôme réveillant mon attention, je les fixai; & soit prévention ou ressemblance effective, je crus démêler

H. 2



• dans l'une de ces deux femmes les traits de ma chère Emilie. Cette découverte me fit pâlir, & je pensai me trouver mal. Mes amis s'empressèrent autour de moi ; je dis la cause de cet accident, & l'un d'entr'eux, sans que je l'en chargeasse, suivit cette femme, & s'assura de l'endroit où elle demeurait. Il revint bientôt après ; & croyant me rendre service, il dit tout haut, & le nom de la rue & le nom de la maison. Comme cet événement avoit attiré sur moi l'intérêt de tous ceux qui étoient dans le café, on me fit quelques questions ; & comme je n'avois aucune raison de cacher mes aventures, je les racontai succinctement à tous ceux qui m'entouroient, & je finis en disant, qu'ayant cru reconnoître dans cette femme celle qui m'avoit causé tant de peines, cet aspect imprévu avoit été cause de la révolution qui s'étoit faite en moi. Je sortis quelque tems après du café avec mes amis, & j'imaginai

que c'étoit-là où aboutiroit cette aventure ; car , en rapprochant mes idées , je me vis presque persuadé què je m'étois trompé sur le compte de cette femme ; elle m'avoit paru plus grande qu'Emilie , & j'avois cru remarquer , malgré mon trouble , que la couleur des cheveux n'étoit pas la même. Je n'y pensois presque plus , lorsque le lendemain Atkins , celui qui la veille l'avoit suivie , entra chez moi , & me proposa de me conduire chez elle. Assurez-vous de la vérité , me dit-il , cette incertitude a ses désagréments ; si vous vous êtes trompé vous en ferez plus tranquille ; si c'est elle en effet , vous vous expliquerez , & du moins vous saurez si vous avez de justes raisons de la haïr. Je cédaï à ce raisonnement ; je le suivis , & il me conduisit dans la maison qu'il avoit remarquée. En entrant nous y trouvâmes tout dans une confusion épouvantable : nous parvînmes enfin jusqu'à

H 3

la maîtresse de la maison ; nous lui demandâmes la permission d'entretenir une dame qui logeoit chez elle , & que nous présumions Italienne. Ah ! Messieurs , nous répondit cette femme , il est arrivé cette nuit un accident terrible à la malheureuse personne que vous demandez : ce matin , en entrant dans sa chambre , on l'a trouvée baignée dans son sang ; & ce qui paroît de plus incompréhensible , c'est que la tête a été séparée du tronc , & que l'on ne l'a point retrouvée. La maison étoit bien fermée ; on ne peut concevoir comment les assassins ont pénétré : on juge simplement qu'ils ont descendu par la fenêtre que l'on a trouvée ouverte , & quelques traces de sang empreintes sur le balcon , confirment cette idée. J'en suis inconsolable , continua cette Dame ; je l'avois amenée enfant d'Italie en Angleterre ; elle ne m'a jamais quittée. Je l'aimois comme ma fille. Comment

annoncer cet accident à sa famille, qui l'avoit confié à mon amitié. O Dieu ! quel évènement ! Que je suis malheureuse !

Il m'étoit aisé de voir par ce discours que cette Italienne n'étoit point Emilie ; mais , malgré cela , cette aventure ne laissoit pas de me causer quelque inquiétude ; je craignois que l'histoire de la veille , qui avoit eu tout un café pour témoin , ne jettât quelque soupçon sur moi. Après quelques instans de réflexion avec mon ami , nous nous rendîmes , Atkins & moi , chez le Lord Haut-Justicier. Je lui fis part de mes craintes ; je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé depuis la veille ; je lui nommai tous les amis qui depuis ne m'avoient point quitté jusqu'à cette heure ; j'envoyai chercher mon Hôte , qui déposa que depuis cette même heure , jusqu'à l'instant où j'étois sorti avec Atkins , je n'avois pas bougé de chez lui ; & Atkins , à son tour , déposa que ,

depuis l'instant où il étoit entré chez moi jusqu'à celui où nous nous étions rendu chez le Lord Haut-Justicier , il avoit été sans cesse avec moi. Le Lord-Maire se trouva présent à cette déposition. Le Lord Haut-Justicier m'écoula avec attention , & se retournant vers le Lord Maire : Qu'en pensez-vous ? lui dit-il. Vous savez les raisons , lui dit le Lord-Maire , qui m'empêchent de soupçonner ce jeune-homme. Ce peu de paroles me fit deviner qu'ils étoient déjà parfaitement instruits de ma conduite , & que le Lord-Maire avoit quelque indices sur les véritables assassins. Le Lord Haut-Justicier approuva la prudence de la démarche qui m'avoit conduit chez lui ; mais comme j'étois étranger , il me demanda caution. Atkins , qui étoit un particulier riche , & mon Hôte , qui étoit un gros Marchand d'étoffe de soie de Lincoln-Street , se portèrent caution dans l'instant : nous n'entendâ-

mes plus parler de cette affaire, & lorsque j'ai quitté Londres depuis, le Lord Haut-Justicier releva mes amis de la caution dont ils m'avoient honoré, sans difficulté.

Mais aujourd'hui que, plus instruit, je vois les raisons de vengeance que le Sultan avoit contre Emilie, je suis sûr que sa tête a été mise à prix, & que mon indiscretion seule a perdu cette malheureuse Italienne, dont la ressemblance m'avoit frappé. Mais du moins, dans cet événement funeste, je vois un motif de sécurité pour ma chère Emilie, le Sultan aura pu être trompé comme moi par la vue de cette tête, & l'illusion qu'elle aura pu lui faire, met sa vie aujourd'hui en sûreté.

Enfin je quittai Londres; j'ai passé quelque tems à Paris, & le desir de revoir ma Patrie, dont je suis éloigné depuis un si long espace de tems, me pressant vivement, je me suis embarqué.

H 5

à Antibes pour me rendre à Gènes : mais un coup de vent nous ayant fait dépasser ce port , ou plutôt le Ciel qui me réservoir tant de félicité après tant de traverses , nous a conduits dans le port de Civita-Vecchia. J'ai mis pied à terre ; je me suis rendu à Rome , d'où je comptois retourner dans ma patrie. Nous sommes arrivés avant-hier ; ce matin je suis parti , sans autre dessein que de faire un tour de promenade ; mon étoile m'a conduit dans l'église de Sainte-Marie Majeure ; c'étoit-là que le bonheur m'attendoit , & j'aurois bien mérité , par mes indignes soupçons , qu'il m'échappât pour jamais. »

Emilie tendit la main à Salmoni ; il s'y précipita avec la plus vive tendresse : nous ne pûmes refuser nos larmes à leur joie , & la réunion de ces amans infortunés est peut-être la scène qui m'aît le plus vivement affecté pendant le cours de ma vie. Il est vrai qu'alors

j'aimois pour la première fois ; que je ressentis vivement les premières impressions de la seule & unique passion qui a fait & le charme & le tourment de mes jours ; passion qui n'a jamais été couronnée , & que la mort de son objet n'a pu parvenir à éteindre. Le Chevalier D*** me dit tout bas : O ma belle Princesse ! si du moins l'avenir nous préparoit un moment heureux comme à ces amans ! Du moins , lui répondis-je , s'il nous prépare autant de traverses , je me sens capable du même courage.

Emilie ne put refuser à Salmoni le détail de tout ce qui lui étoit arrivé depuis sa sortie du sérail.

Il résulta de la connoissance de leurs aventures réciproques , qu'il étoit impossible de deviner quel étoit cet homme qui avoit reçu Emilie en descendant les murs , & comment le Sultan avoit pu être instruit de la part que Salmoni

y avoit, & qu'il étoit Chrétien. L'aventure de cette Italienne, sa fin tragique, ne laissèrent pas cependant de nous causer quelque inquiétude, & je m'aperçus aisément que, malgré tous les motifs de sécurité que Salmoni croyoit y trouver, Emilie n'étoit pas tout-à-fait tranquille : nous convînmes donc que, pour être moins exposées, nous ne sortirions que rarement pendant notre séjour à Rome, la maison de l'Ambassadeur étant pour nous un asyle sacré, que l'on n'auroit pas aisément osé violer. L'Ambassadeur eut la bonté d'exiger que Salmoni vînt habiter dans son palais : il obéit à ses ordres, & bientôt après nous vîmes arriver avec ses équipages le jeune Icoglan, qu'il me présenta ainsi qu'à l'Ambassadeur. Salmoni s'en étoit fait un ami, & usant généreusement de l'autorité que le Sultan mon père lui avoit donnée sur lui, il ne l'avoit exercée que pour lui procurer

sa liberté. Son long séjour en Angleterre & en France l'avoient mis dans le cas de lui donner une éducation brillante; il possédoit nombre de talens agréables, il joignoit une figure charmante au meilleur cœur; il avoit avec tout cela une tournure d'esprit bouffonne qui le rendoit précieux à la société : nous le primes tous en amitié dès que nous le vîmes, & je puis dire qu'il m'a conservé jusqu'au tombeau un attachement à toute épreuve. Je ne pus m'empêcher de dire au Chevalier D*** en voyant l'Icoglan : Fille de tant de Souverains, voilà donc tout ce qui me reste des sujets de mon père ! Ah ! me répondit le Chevalier, quand on a vos vertus, a-t-on besoin d'empire pour être heureuse ? Quand je n'aurois pas aimé le Chevalier, je crois que cette réponse eût décidé mon cœur.

Il étoit bien juste qu'après tant de traverses, Emilie & Salmoni songeassen

à s'unir : ils n'étoient plus jeunes l'un & l'autre ; c'étoit plutôt une longue amitié qu'ils alloient couronner , qu'un amour violent qui les entraînoit à l'autel. Ils me firent l'honneur tous deux de me demander mon agrément ; je le leur donnai en pleurant. Ma chère Émilie , lui dis-je , je vous regarde comme ma mère , je mourrois s'il falloit me séparer de vous ; mais je ne veux point m'opposer à votre bonheur ; je vous rends à vous-même , je vous rends à un amant. Émilie fondant en larmes se jeta à mes pieds : O ma Princesse ! me dit-elle , il n'y aura jamais que la mort ou votre ordre qui puissent me séparer de vous ; souffrez qu'en épousant Salmoni je vous donne un serviteur de plus , & que je double en lui mon existence pour vous servir jusqu'à ma dernière heure.

Nous confondîmes nos larmes ; je pris la main de Salmoni , que je

mis dans la sienne : O mes amis, leur dis-je, aimez-moi tous les deux, ne me quittez jamais ; j'étois née pour les Trônes du monde, & je n'ai que vous dans l'Univers ; vous êtes la seule famille d'une Princesse infortunée. Infortunée ! reprit Emilie, & je vous ai fait connoître le vrai Dieu ! C'étoit ainsi qu'Emilie ramenoit la paix dans mon cœur, lorsqu'elle s'appercevoit que l'idée des grandeurs, dont elle m'avoit privée, s'y peignoit avec trop d'amertume. Cela arrivoit souvent, je l'avoue ; j'étois dans un âge où l'on n'a pas encore appris à sentir le vuide des félicités du monde.

On me dira peut-être : Mais, s'il est ainsi, pourquoi ne retourniez-vous pas dans le sein de votre père ? Qui pouvoit vous retenir ? Nul n'en avoit le droit ; c'étoit innocemment que vous étiez sortie du sérail ; vous n'aviez rien à craindre. — Ah ! ceux qui raisonneroient

ainsi , auroient bien peu d'idée du pouvoir de la Religion ; c'est une chaîne que l'on ne brise pas comme l'on veut ; & puis , je dois le confesser hautement , je n'aurois point quitté le Dieu qu'adoroit le Chevalier D***.

Emilie & Salmoni me jurèrent un attachement éternel ; & leur serment étoit sincère , car tous les deux ont eu pour moi , jusqu'à leur mort , une fidélité inviolable. L'Ambassadeur voulut se charger de leurs nûces ; elles se firent sans éclat , & les amis de l'Ambassadeur , les Chevaliers de Malthe présens à Rome , & les personnes de sa suite , en furent les seuls témoins. Mais quoique les fêtes que nous dûmes à sa galanterie fussent à huis-clos , elles n'en furent pas moins agréables , ingénieuses & gaies , & nous nous amusâmes beaucoup plus que nous n'eussions fait si elles eussent été publiques. Comme c'étoit dans la belle saison , elles se firent à la Vigne Borghèse ,

que le Cardinal de ce nom avoit bien voulu prêter pour quelques jours à l'Ambassadeur. On fait que c'est ainsi que l'on nomme à Rome les maisons de plaisance des grands Seigneurs. Ce Prélat, ami de l'Ambassadeur, voulut être de la cérémonie, & fit l'honneur aux époux de leur donner la bénédiction nuptiale dans sa Chapelle. L'Ambassadeur & moi nous leur servîmes de parrains à l'autel. Nous passâmes ensuite plusieurs jours dans les plaisirs. Icoglan (1), dont l'esprit étoit ingénieux & plaisant, fut l'ordonnateur de toutes les fêtes : doué d'une mémoire prodigieuse, il avoit saisi les usages des différentes Nations qu'il avoit visitées

(1) Quoique ce nom soit, comme on l'a déjà dit, le titre de Page chez le Sultan ; comme ce sont ordinairement des enfans enlevés, & qui ignorent toute la vie & leur nom & leur famille, on a conservé à ce jeune homme le nom de son premier état.

avec Salmoni. Il nous donna successivement une fête Russe , une taverne Angloise , un bal François , & enfin le dernier jour , le simulacre d'un divertissement de l'intérieur du sérail. Il avoit assisté si souvent dans son enfance à ces sortes de spectacles , qu'il en avoit parfaitement retenu l'ordonnance, & Emilie nous assura qu'elle n'y trouvoit de différence que la liberté dont nous jouissions, & qui venoit y répandre un charme de plus. Hélas ! ce tems heureux fut court, & j'éprouvai bientôt après le premier chagrin de ma vie.

Nous étions de retour à Rome depuis quelques jours , & j'étois encore indécise sur le séjour que nous y ferions ; j'avois même un certain desir de m'y fixer : je regardois cette ville comme le seul asyle qui convînt à quelqu'un qui avoit quitté sa patrie pour une Religion , dont elle étoit la capitale. Je jouissois d'une fortune honnête pour la

vie privée à laquelle j'étois destinée , que la prudence de Madame Salmoni m'avoit assurée. Elle-même étoit à son aise par les bienfaits dont mon père avoit comblé son époux , & nous pouvions nous promettre des jours paisibles.

Un matin le Chevalier D*** me fit demander la permission de me voir. Il entre. Je lui trouvai l'air extrêmement abattu. Je crus d'abord qu'il avoit eu quelque affaire , qu'il étoit blessé : il me détrompa sur le champ. C'est à présent , me dit-il , qu'il faut nous armer de courage ; le ciel ne veut pas que je goûte la seule félicité dont j'eusse été jaloux : je viens vous dire adieu. Je pâlis à ce discours ; mais reprenant bientôt toute la fermeté de mon caractère : Expliquez-vous , lui dis-je. Tenez , lisez cette lettre , me dit-il. Je pris la lettre , je la lus. Voici ce qu'elle contient.

« Mon fils , mon très-cher fils , je

» fens que je vais te déchirer le cœur ,
» mais pardones à ton père , par-
» donnes à ce qu'il doit à l'orgueil de
» son sang & au soin de ta fortune ,
» le soin cruel qu'il va prendre , &
» le sacrifice qu'il va exiger de ton
» amour ; oui , de ton amour. Je ne
» l'ignore pas , je fais même combien
» celle qui fut te l'inspirer , en est digne
» par son nom & par sa vertu. Mais
» cela suffit-il ? Tu es né , mon fils , dans
» le sein des grandeurs ; mais la loi , plus
» forte que mon amitié , me force de
» laisser à ton frère , qui m'est aussi cher
» que toi , mon immense fortune , & ne
» me permet pas de te faire un sort
» digne de toi ni digne de moi : il me
» faut donc chercher ailleurs une for-
» tune que les loix te refusent , & l'Ordre
» de Malthe est le seul qui me l'offre
» pour toi. Que ferois-tu , mon fils ,
» époux d'une Princesse qu'une aisance
» bornée te forceroit de cacher ? Mon

» fils est-il fait pour vivre comme un
» particulier ? Est-elle faite elle-même
» pour s'unir à quelqu'un qui ne lui
» donneroit pas un rang convenable à sa
» naissance ? Libre, elle intéressera tou-
» jours toute la terre à son sort ; épouse ,
» elle seroit obligée de se conformer à
» celui de son mari. Mes chers enfans ,
» car j'ose lui donner ce nom comme
» à toi ; croyez qu'un père qui, dans ce
» moment vous porte le coup mortel ,
» lit mieux que vous autres dans l'avenir ,
» & que son excessive tendresse vous
» ferme dans ce moment un précipice
» où vous tomberiez sans lui. Je suis
» sûr que tu lui montreras ma lettre :
» dis - lui qu'en lui présentant mon
» hommage j'en appelle à sa raison ;
» que je supplie cette raison d'intercé-
» der auprès de toi pour un père dont
» le cœur ne veut que ton bonheur ;
» qu'elle engage mon fils à se rendre
» à Malthe , à prononcer ses vœux , à

» entrer, enfin, dans un Ordre où il
» peut espérer d'être Souverain un jour.
» Quelle commission!... O Dieu! j'en
» sens toute la barbarie; mais elle sen-
» tira de même combien je l'estime,
» puisque j'ose l'en charger. Adieu,
» mon fils; mes larmes ont baigné cette
» lettre; mais en l'écrivant j'ai senti que
» tu serois jaloux de mériter la bénédic-
» tion de ton père.

*Le Prince D***.*

Quelle est votre résolution, lui dis-je, quand j'eus cessé de lire? D'obéir, me répondit-il. Ah, m'écriai-je! je reconnois-là mon amant; je reconnois-là un homme qui étoit digne de fixer le cœur de la fille d'Achmet. Va, pars, va prononcer l'affreux serment qui doit t'arracher à moi pour jamais; & reçois le mien de n'être jamais à personne, puisque je ne puis être à toi! — Ah! rendez-moi du moins mon sacrifice moins pénible, en me cachant toute la

beauté de votre ame. O Dieu ! j'obéirai ; mais je sens que je n'y survivrai pas ! — Que dites-vous ? Votre père m'ôte un amant ; mais pourra-t-il m'ôter un ami ? Il approuvera ce sentiment. Et toi , serois-tu plus cruel que le devoir , en me ravissant par ta mort ce que l'amitié me permet de conserver ? Tu dois vivre ; on te soupçonneroit de lâcheté si tu n'avois pas la force de soutenir un revers : & voudrois-tu que l'on dît dans le monde qu'une fille du sang Ottoman pût aimer quelqu'un indigne de sa tendresse ?

L'Ambassadeur entra dans ce moment. Nous lui fîmes part de ce qui venoit de se passer , & de la résolution que nous avions prise. Il nous aimoit tendrement tous les deux : il approuva notre courage. Il s'étoit depuis long-tems apperçu de ce qui se passoit dans notre cœur , & j'ai toujours présumé , qu'ami du père du Chevalier D*** c'étoit lui

qui avoit instruit ce Seigneur de notre amour. Il en avoit également reçu une lettre par le même courrier , pour l'engager à joindre la voix de l'amitié à celle du devoir auprès de son fils. J'attendois tout , nous dit-il , & de votre courage, Chevalier , & des hautes vertus de la Princesse ; mais si vous m'en croyez , puisque cette cruelle séparation est devenue nécessaire , ne la différez pas plus long-tems ; lorsque l'on doit se quitter , les instans que l'on passe ensemble ajoutent encore à nos douleurs. Partez dès demain , Chevalier , une galère de la Religion vous attend à Civita-Vecchia. Allez , & puisque vous devez renoncer à l'espoir d'être à jamais unis ensemble , allez mériter par votre courage & vos belles actions , les sentimens de bienveillance dont une auguste Princesse daigna vous honorer.

Le départ du Chevalier fut donc unanimement arrêté pour le lendemain.

Jamais

Jamais je n'ai passé une journée plus cruelle, la contrainte que je me faisois pour soutenir le courage du Chevalier, étoit un tourment de plus. Enfin l'instant fatal arriva ; je consentis à lui accorder la permission de m'écrire. En le quittant je toupai une boucle de mes cheveux, & la passant dans un anneau de diamans que je portois ordinairement : Souviens-toi quelquefois, lui dis-je, d'une femme dont le malheur & la gloire sont de t'avoir cheri ; il se précipita sur ma main, qu'il inonda de ses larmes ; on l'entraîna dans sa voiture, il partit.

Ce fut alors que, libre dans ma douleur, je m'y livrai sans contrainte. Ma position étoit véritablement cruelle. Je perdois, au printemps de ma jeunesse, l'homme qui seul devoit régner dans mon cœur, & je sentoís en moi un mouvement de fierté, qui me réduisoit à ne jamais aimer personne dans ma vie, & qui même en me faisant admirer la

Cet aimable jeune homme avoit pris un si vif attachement pour le Chevalier, il me peignit ses derniers adieux avec tant de vérité, & en même-tems de délicatesse pour adoucir mes chagrins, que mon amitié pour lui en redoubla. Il a mérité depuis, par des services bien grands, la confiance dont je l'honorais déjà. Il me remit une lettre du Chevalier, dans laquelle étoit son portrait qu'il me prioit d'accepter. Cette vue si chère fit saigner les plaies d'un cœur qui, comme on doit le sentir, étoient encore bien fraîches.

Je restai pendant quelques mois dans cet état de mélancolie, effet ordinaire des grandes passions : je recevois souvent des lettres du Chevalier ; il m'apprenoit que l'instant de prononcer ses Vœux approchoit ; j'employois les journées à lui répondre, à l'exhorter au courage, à le confirmer dans son parti généreux. J'avois que je desirois ce moment

avec impatience; il me sembloit que mes maux en seroient adoucis, & que mes douleurs s'éteindroient avec l'espoir. C'est une pitoyable logique que celle des amans : ce moment tant désiré arriva enfin, & je me trouvai alors cent fois plus malheureuse qu'auparavant; mais n'intervertissons pas les événemens, & rendons compte auparavant de mon départ de Rome, que je ne prévoyois pas devoir être si prochain.

Depuis le départ du Chevalier j'étois devenu très-sédentaire; l'Ambassadeur, les Salmoni, Icoglan, faisoient ma seule société; je ne me gênois point avec eux; je parlois de mon amant, je pleurois à mon aise, & leur amitié ne s'en laissoit point. Un jour j'avois dîné seule au Palais, l'Ambassadeur avoit été dîner chez celui de France; le soir je fus assez étonnée de voir ce dernier arriver chez moi avec son convive de jour. Princesse, me dit celui-ci, l'Ambassa-

deur de France vient vous demander à souper ; je l'ai flatté que vous daigneriez lui accorder cet honneur. Je suis chez vous , lui répondis-je ; mais puisque vous me permettez d'y parler en maître , il est sûr de me faire plaisir. Oui , Monsieur , lui dis-je , en lui adressant la parole , je recevrai toujours avec reconnaissance la visite d'un homme de votre mérite , & du Ministre d'un grand Roi.

On parla d'abord de choses indifférentes jusqu'au départ de quelques Chevalier de Malthe , qui se trouvoient alors chez l'Ambassadeur ; de nouvelles politiques ; des fêtes que l'on venoit de célébrer à Versailles , à la majorité de Louis XV ; du ministère conservé à cette époque à M. le Régent. Enfin les Chevaliers sortirent , & nous nous trouvâmes seuls. L'Ambassadeur de Malthe entama la conversation. « Malgré toute la douleur que je ressentirois , Madame , me dit-il , de perdre l'honneur

» de vous consacrer mes services , je ne
» suis point surpris que les plus grands
» Prince de l'Europe s'empressent de
» vous offrir l'asyle de leurs Cours. Je
» devois bien m'attendre qu'une grande
» Princesse comme vous ne pourroit
» rester long-tems ignorée , & j'ai
» prévu déjà qu'il me faudroit un jour
» céder à d'autre l'ineestimable avan-
» tage de vous être utile. Oui , Madame ,
» dit alors l'Ambassadeur de France , je
» reçois aujourd'hui une lettre de M. le
» Régent , qui me charge de vous pro-
» poser de vous rendre à Paris , de vous
» offrir au nom du Roi , mon Maître ,
» sa protection , & la Cour pour re-
» traire ; on vous y rendra tous les hon-
» neurs qui vous sont dus : le Gouverne-
» ment se charge de tous les frais d'un
» voyage long & dispendieux. Enfin c'est
» une prière aussi honorable qu'avan-
» tageuse que l'on vous fait , & M. le
» Régent m'engage à ne rien négliger

» pour vous décider à vous rendre à son
» obligeante invitation.

Je lui répondis : « Quoique je sente,
» Monsieur, tout l'honneur que me
» fait une pareille proposition, il ne
» m'est pas possible d'y répondre tout
» de suite ; je vous demande vingt-
» quatre heures pour me décider. »

L'Ambassadeur me fit une inclination
profonde, & nous passâmes dans le
salon où le souper nous attendoit.

Lorsque le Ministre de France se fut
retiré, je demandai conseil à l'Ambas-
sadeur. « Il est clair, me dit-il, qu'il y
» a quelque raison de politique dans
» cette démarche de la Cour de France ;
» mais vu l'état présent de l'Europe,
» cette politique ne peut s'appuyer que sur
» le desir de se rendre de plus en plus
» agréable à la Porte Ottomane. Soyez
» sûr que votre illustre père n'ignore
» aucune de vos démarches, & que les
» intérêts de son Sceptre ne lui ayant

» pas permis, sans doute, d'employer
» ou la ruse ou la force pour vous
» ravoir, il verra avec plaisir les Puif-
» sances qui s'empresseront de vous pro-
» téger. Son alliance n'est point indif-
» férente à la balance de l'Europe, &
» je ne vous cache pas que si j'avois
» été, par exemple, du Conseil de
» Vienne, j'aurois fait tout au monde
» pour porter l'Empereur à vous attirer
» à sa Cour, & rendre, par votre pré-
» sence, la paix à l'Empire, qui doit
» être si fatigué de sa longue guerre
» avec les Turcs. Qui sait si ce n'est pas
» cela même que la France, toujours
» divisée d'intérêt avec la Maison d'Au-
» triche, veut prévenir? Quoi qu'il en
» soit, si j'étois à votre place je ne ba-
» lancerois pas; vous n'avez rien à
» craindre; vous allez habiter chez un
» peuple franc, loyal, généreux, &
» chez lequel on aime mieux souvent
» manquer à la politique que de se

» permettre une trahison. Tous les Sou-
» verains malheureux l'ont senti, & la
» Cour de France est la seule qui puisse
» se dire avec justice l'égide des Rois.
» Songez qu'en vous parlant ainsi je ne
» suis point le Ministre d'un Etat étran-
» ger; je parle en homme qui juge une
» Nation sur ses vertus, & non sur les
» raisons diplomatiques que d'autres
» peuvent avoir de la déchirer.

» Si les plaisirs, si les agrémens de
» la société, si le respect sur-tout que
» l'on doit à votre sexe peuvent être
» encore de quelque poids dans le parti
» qui vous est offert, vous ne les ren-
» contrerez nulle part à un degré plus
» éminent. Vous allez habiter une Cour
» dont le Souverain est très-jeune, &
» dont par conséquent les plaisirs doi-
» vent être plus vifs; dont le Ministre
» est généralement connu par sa galan-
» terie, & où la beauté doit être en
» vénération; chez un peuple enfin qui

« à toutes les bonnes qualités des autres
 « Nations, & de plus la politesse. Que
 « risquez-vous, au reste, tant que votre
 « père régnera ? (pardonnez ce langage
 « à mon amitié & à la vérité). Vous
 « serez toujours dans l'Europe un objet
 « assez important, pour que toutes les
 « Puissances aient les yeux ouverts sur
 « vous, & ne permettent pas à celle qui
 « aura l'honneur de vous posséder, la
 « moindre atteinte aux droits de l'hos-
 « pitalité. »

Les Salmoni, que l'Ambassadeur avoit
 bien voulu admettre à ce petit conseil,
 se rangèrent à son avis, & ajoutèrent
 en plus, que je serois même beaucoup
 plus en sûreté en France, contre les en-
 treprises de Constantinople, qu'en Italie,
 dont la proximité de la Turquie, offroit
 moins de difficultés, sur-tout eu égard
 aux Princes, qui, étant voisins puis-
 sants, étoient plus exposés à voir violer

impunément leurs libertés par un Souverain tel qu'Achmet.

Je me décidai donc d'après leurs avis réunis. J'avouerai aussi que, depuis le départ du Chevalier ***, le séjour de Rome m'étoit insupportable, & que je n'étois secrètement pas fâchée d'avoir un prétexte aussi bonnête pour quitter le Palais de l'Ambassadeur de Malthe, sans que l'on pût me taxer d'ingratitude ou d'inconstance.

J'écrivis le lendemain au Ministre de France.

MONSIEUR L'AMBASSADEUR,

„ J'accepte l'offre que vous m'avez
 „ faite hier au nom de votre Cour,
 „ j'ai fixé mon départ au 10 du mois
 „ prochain. Vous pouvez mander à votre
 „ Souverain que je verrai avec plaisir
 „ l'un des plus grands Princes du
 „ monde, & un Peuple dont je n'ai

I

« entendu parler qu'avec éloges, Si Dieu
 « n'en dispose autrement, je m'em-
 « barquerai à Livournes ou à Gênes ,
 « sur un vaisseau armé; vous en sentez
 « les raisons. Je n'emmène à ma suite
 « que deux amis , un jeune homme ,
 « suzer du Sultan mon père , & trois
 « domestiques. J'irai depuis le port où
 « je débarquerai jusqu'à Paris , à petites
 « journées ; ma santé l'exige. Je suis ,
 « Monsieur, l'Ambassadeur , toute la
 « vous »

Marie-Cécile.

L'Ambassadeur me répondit sur le champ une lettre de sollicitation & d'obéissance; il me mandoit qu'il faisoit partir à l'instant un courrier pour informer M. le Duc d'Orléans de ma résolution; il me demandoit ensuite l'agrément de me faire le soir une visite publique, que je lui accordai. Ce fut dans cette visite que je m'appêrçus très-bien que la Cour de

France avoit une raison politique qu'elle vouloit cacher aux autres Puissances. Après les cérémonies d'usage, l'Ambassadeur, en présence d'un cercle d'environ soixante à quatre-vingt personnes qui étoient chez moi, s'exprima ainsi : « Le Roi mon Maître ayant appris, Madame, que vous vous disposiez à faire un voyage dans son Royaume, me charge de vous dire que vous serez reçue dans ses États avec les honneurs dûs à votre haute naissance, & que son intention est que l'on vous procure toutes les facilités pour faire ce voyage agréablement. »

- Je saisis facilement cette ouverture, & je lui répondis que je recevrais toujours avec reconnaissance les marques de bonté d'un aussi grand Monarque. Il me demanda ensuite quelle époque j'avois fixée pour mon départ, & quelle route je comptois prendre. Je sentis que la publicité de cette demande pouvoit

avoir quelque danger ; je l'écludai , en répondant que je ne présufois pas que ce pût être avant deux mois ; mais que , dans tous les cas , ce feroit la route du Mont-Cenis que je prendrois. J'avois alors les yeux fixés fur l'Ambassadeur , & je vis qu'il faifissoit à merveille le fens de cette réponse.

Le lendemain j'écrivis à mon cher Chevalier *** ; je lui mandai ce qui m'arrivoit. J'allois dans une Cour où je verrois son père ; je mettois une espèce d'orgueil à me montrer à ce Seigneur avec toutes mes vertus , à l'accabler d'amitié , & à me venger ainsi de l'espèce de dédain qu'il avoit paru faire de moi ; car , je le répète , j'avois dans ce tems-là la foiblesse de regarder sa conduite envers moi comme insultante ; j'étois bien-aïse cependant de savoir comme le Chevalier vouloit que je me conduifisse avec son père ; & lui cachant en cela seul le fond de mon

ame , je lui mandois quel plan de conduite je m'étois fait ; sans lui dire quel en étoit l'objet. Il l'approuva totalement ; il me peignit son père tel qu'il étoit, en effet, tel que je l'ai connu, malgré les chagrins qu'il m'a causés ; c'est-à-dire, grave, généreux, bienfaisant, bon père, & digne de toute mon estime, si une passion malheureuse ne m'avoit pas forcé quelque tems à le haïr.

Pendant le séjour que je fis encore à Rome , je vis souvent l'Ambassadeur de France, qui me donna tous les renseignemens dont j'avois besoin dans un pays où tout ce que j'allois voir étoit nouveau pour moi. Enfin le jour de mon départ arriva ; ma séparation avec l'Ambassadeur de Malthe fut douloureuse ; j'avois pris pour lui la plus tendre vénération ; c'étoit un respectable vieillard, parvenu aux premières dignités de son Ordre , & cher à ses camarades

autant qu'estimé des étrangers. On retrouvoit en lui cette loyauté & cette haute religion des anciens Chevaliers qui luttrèrent tant de fois contre mes aïeux, & il étoit bien fait pour donner une haute opinion de l'Ordre auguste dont il étoit membre. Il m'offrit, au nom du Grand-Maître, un superbe service de vermeil, en reconnoissance de ce que j'avois préféré son Ministre entre tous les autres pour demeurer chez lui. Il y joignit un superbe diamant en son nom, pour me prouver combien il étoit sensible en son particulier à l'honneur que j'avois daigné lui faire. Enfin, après avoir de part & d'autre répandu bien des larmes, nous nous séparâmes, & je lui dis un éternel adieu, car la mort termina peu de mois après sa vertueuse carrière. Deux Gentilshommes de l'Ambassade de France m'accompagnèrent, au nom de l'Ambassadeur, jusqu'à Livourne; deux voitures & trois domes-



riques à cheval faisoient tout mon cortège. J'en occupois une ordinairement avec Madame Salmoni & son époux, Icoglan & deux femmes à mon service, l'autre; les deux Gentilshommes étoient dans une voiture de l'Ambassadeur. En arrivant à Livourne, je trouvai une frégate de cinquante canons qui m'attendoit; les Gentilshommes m'en présentèrent le Capitaine & les Officiers, & après m'avoir remis entre leurs mains au nom de leur Souverain, ils prirent congé de moi pour retourner à Rome.

Le lendemain je fus à bord. On me salua de vingt & un coups de canon en y entrant. On sait qu'en France les honneurs que l'on rend aux femmes ne tirent point à conséquence, & qu'ils sont toujours mesurés sur la galanterie de la Nation. Rien de si beau que le coup-d'œil de ce vaisseau, qui étoit superbement pavoisé. Le Capitaine m'y donna ce jour-là une fête magnifique,

à laquelle il avoit invité toutes les personnes de distinction de Livourne. Ce fut-là que je connus ces attentions délicates, ces prévenances fines pour mon sexe, que le François possède au suprême degré. Je sentis alors qu'une infinité de nuances agréables que j'avois apperçues dans le caractère du Chevalier *** tenoient à l'éducation de sa Nation, & il faut convenir que quand on ne cherche le Peuple François que pour l'agrément de la société, il est rare que l'on ait à s'en plaindre. Le Capitaine me fit les honneurs de son vaisseau avec tout l'esprit imaginable. Le soir je retournai à terre, le vent n'étant pas favorable pour appareiller.

Le vent continuant à être contraire, les citoyens de Livourne, pour me faire honneur, & pour rendre à l'équipage François les politesses qu'ils en avoient reçu la veille, m'invitèrent à un souper brillant qu'ils donnèrent à la salle du

théâtre , & qui fut suivi d'un bal masqué , pour que toute la Ville pût profiter à son aise du plaisir de me voir. Je ne puis guère me rappeler ce bal , sans être tentée de rire encore d'une aventure plaisante qui y arriva au pauvre Icoglan , & qui , dans le commencement , nous causa quelque inquiétude. J'ai déjà dit que ce jeune homme étoit d'une très-jolie figure , & d'un caractère agréable & gai , qui lui faisoit se prêter aisément à toutes les plaisanteries. Cette humeur bouffonne pensa lui coûter un peu cher cette fois. L'occasion du bal masqué servant à merveille son goût pour les plaisirs , il s'habilla en femme Turque. Quelques habits de ce costume , riches & somptueux , qu'Emilie avoit conservés plutôt par curiosité qu'autrement , servirent son dessein à merveille. Emilie n'avoit point fait difficulté de lui en prêter un ; elle avoit joint à cette parure tous les diamans qu'elle possédoit.

İcoglan étoit petit pour un homme , il avoit la taille extrêmement svelte , & peu de barbe , quoique né Asiatique ; il avoit outre cela de très-beaux cheveux , & un art singulier pour leur donner la tournure la plus avantageuse à sa figure. Il n'étoit connu que de nous ; & soit cette raison , soit coquetterie naturelle , il ne jugea pas à propos de mettre de masque. Le bal commença à six heures du soir. Il y avoit à peine une heure que j'y étois rendue , lorsque İcoglan arriva dans tout son éclat. Je le reconnus dès le premier coup-d'œil ; mais Madame Salmoni , qui se flattoit que nous nous en amuserions davantage , m'engagea à ne pas le découvrir pour ce qu'il étoit ; je me prêtai sans répugnance à une plaisanterie que je regardois comme bien innocente. En entrant dans le bal ; il vint me faire le salut des Turcs ; je répondis par une légère inflexion de tête. Sa jolie mine ,

de costume nouveau pour toute l'assemblée, la richesse de sa parure, avoient attiré tous les regards. On vint me demander si c'étoit une femme de ma faite ; je répondis simplement que oui. Ce fut une raison de plus pour que l'on redoublât d'égards pour lui ; il n'y eût plus alors de cavaliers qui ne briguaissent l'honneur de danser avec lui ; il s'en acquittoit à merveille , & cela redoublait encore les hommages qu'on lui rendoit. Ce qui ajoutoit à l'illusion , c'est que ce jeune homme ayant eu la veille une légère incommodité , n'avoit pu nous suivre à bord de la frégate , & qu'ainsi il étoit parfaitement inconnu à tout le monde. Comme cette méprise m'amusoit infiniment, je me gardai bien d'interrompre le plaisir que je m'en promettois pendant une partie de la nuit. On m'avoit fait l'honneur de me prier de nommer toutes les femmes que je voulois admettre à mon souper , & sept

sible à cette déference, j'avois supplié
 qu'il n'y eût aucune distinction. En con-
 séquence, à dix heures on passa dans
 un salon magnifique, où une table de
 cent cinquante couverts étoit dressée ;
 elle ne fut occupée que par des femmes.
 Comme je n'avois point voulu de choix,
 Icoglan, en sa qualité de femme, y
 prit place. Au nombre des adorateurs
 que ses charmes lui avoient attirés,
 le Duc de Méd*** s'étoit fait le
 plus remarquer, & Icoglan avoit paru
 de même lui montrer plus de bienveil-
 lance qu'aux autres. Le Duc étoit de son
 âge, il étoit d'une jolie figure, il dan-
 soit comme un ange, & ces différens rapports
 les avoient réunis plus facilement. Je
 m'étois apperçu que la Princesse P***
 en avoit pris de l'humeur : c'étoit une
 femme de quarante ans. Un Seigneur
 Italien me fit remarquer sa petite
 jalousie ; il me dit que le Duc étoit
 peu riche ; que cette Dame qui au con-

traire avoit une fortune immense , en étoit devenue très-éprise ; que leur mariage étoit sur le point de se conclure , & que le Duc s'arrêtoit peu à la disproportion de l'âge , par l'espoir d'une fortune brillante. Cette conversation eut lieu entre ce Seigneur & moi pendant le dîner. Je lui dis alors franchement ce qui en étoit. Il rit beaucoup de la méprise ; dans un instant toutes les personnes du bal surent qu'Icoglan étoit un homme déguisé , excepté le Duc que l'on ne dérompt point , pour s'amuser de son erreur , & la Princesse , qui n'étoit point aimée , pour jouir du spectacle de sa jalousie. Icoglan , qui s'aperçut bientôt que tout le monde étoit dans le secret , & pour qui la scène en conséquence devint bien plus intéressante , joua son rôle au mieux. Il étoit fin ; il s'aperçut , comme tout le monde , de la jalousie de la Princesse ; il sentit combien cela rendoit la plaisanterie piquante pour tous les
les

les spectateurs. Le Duc ne l'avoit pas quitté; il le servoit à table avec tous les soins d'un amant. Icoglan de son côté ne laissoit échapper aucune occasion de lui montrer de la préférence. Coups-d'œil, fin sourire, agaceries délicates, tout étoit employé avec tout le manège de la femme la mieux instruite dans l'art de la coquetterie. Après le souper, le bal recommença; ils dansèrent encore long-temps ensemble. Il y avoit un monde prodigieux, & il étoit aisé de perdre les objets dans la foule. Sur les trois heures du matin, me trouvant un peu fatiguée, je proposai à Emilie de nous retirer; je dis à Salmoni de chercher Icoglan pour l'avertir que j'allois sortir. Sa recherche fut vaine, il ne le trouva point. Il vint m'en prévenir; cela m'inquiéta peu; je présimai que ce jeune homme, fatigué de la danse, avoit pu s'en aller. J'avois apperçu peu de temps auparavant le Duc & la Princesse dans

une loge ; j'avois remarqué un peu d'altération sur le visage du Duc , & un certain air de triomphe sur celui de la Princesse. J'attribuai alors l'un & l'autre à la retraite d'Icoglan , & je ne doutai pas de ce moment qu'il ne fût effectivement retourné au Palais où j'étois logée. Lorsque je me disposois à partir sans que l'on m'aperçût , pour ne pas interrompre le bal , le Duc se trouva auprès de moi. Vous vous êtes donc , lui dis-je , séparé de votre conquête ? Je crois , Princesse , me répondit-il , qu'elle s'est effectivement retirée ; mais s'il m'étoit permis de la regarder sous le titre que votre Excellence vient de lui donner en plaisantant , j'aurois peu lieu d'être satisfait , & son brusque départ me convaincroit qu'elle auroit été peu sensible à mes soins. Je vous conseille , lui dis-je en souriant , de ne pas lui prodiguer des regrets bien vifs. Ce jeune Seigneur , qui n'entendit pas

le sens de ces paroles , me répondit avec une politesse fine : il est difficile de ne pas regretter de se séparer de quelqu'un qui a le bonheur d'appartenir à votre Excellence. Il me donna la main jusqu'à ma voiture, & nous rentrâmes au Palais.

Je fus à mon arrivée, qu'Icoglan n'avoit pas paru : j'en fus un peu surprise. Cependant comme ses mœurs étoient pures, je m'en allarmai peu. Salmoni, qui connoissoit mieux que moi le caractère Italien, ne me parut pas tout-à-fait aussi tranquille : son fils ne lui auroit pas été plus cher, & moi-même je l'aimois tendrement ; je rassurai Salmoni. Tout le bal étoit dans la confiance, lui dis-je. N'est-il pas possible que les jeunes officiers du vaisseau, qui savent qu'il m'appartient, l'aient entraîné dans quelque partie, ou même à bord ? Ils auront cru, en lui faisant amitié, faire quelque chose qui peut m'être agréable. Au reste, dites-lui quand vous le re-

verrez, que ces sortes d'absences me déplaisent ; je le connois, & je vous assure que cela n'arrivera plus. Ma tranquillité calma Salmoni, je le congédiai, & je me couchai.

Je dormois encore profondément, lorsque Salmoni entra dans ma chambre ; il n'étoit que huit heures du matin. Après s'être excusé d'avoir interrompu mon sommeil, il me dit que, malgré l'heure indue, le Duc de Méd *** demandoit avec empressement à m'entretenir, & qu'il n'avoit pu refuser à ses vives sollicitations de pénétrer jusqu'à mon appartement : je suis persuadé, continua-t-il, qu'il s'agit d'Icoglan, car il n'est pas encore de retour. Je passai une robe-de-chambre, & je fis entrer le Duc. Pardon, Madame, de ma témérité, s'écria-t-il en entrant ; mais vous voyez un homme au désespoir. Vous n'avez que trop bien lu dans mon cœur cette nuit : oui, j'adore, il est vrai,

la charmante Turque qui est à votre suite , mais nous sommes peut-être à la veille de la perdre pour jamais. Comment cela , m'écriai-je ? Par l'affreuse jalousie de la Princesse P***. Sachez qu'elle l'a fait enlever cette nuit , & qu'il n'est point d'excès auquel cette femme perfide ne puisse se livrer. Je ne pus à ces mots m'empêcher de faire un grand éclat de rire. Le Duc en parut stupéfait ; mais réfléchissant néanmoins que le jeune homme pouvoit courir quelque danger , je suis fâchée , lui dis-je , pour la Princesse , d'un évènement qui ne va pas mettre les rieurs de son côté : sachez donc que cette prétendue rivale qui cause tant d'alarme à la Princesse , n'est autre chose qu'un jeune homme de ma suite. Est-il possible ! s'écria le Duc. Très-possible , repris-je : il faut cependant songer à délivrer ce pauvre captif ; mais il faut pour vous , & surtout pour la Princesse , le faire d'une

R 3

manière qui laisse ignorer tout le ridicule de cette aventure.

J'engageai aussi-tôt Salmoni à se rendre de ma part chez la Princesse, de demander à lui parler en particulier, de lui expliquer la plaisanterie sans détour, de l'assurer que je n'y avois aucune part, que je l'avois crue instruite comme tout le bal l'étoit, & de la prier de me rendre quelqu'un qui m'appartenoit. Salmoni partit, j'engageai le Duc à passer dans un autre appartement, en attendant que je fusse levée. Je le rejoignis ensuite. Nous prîmes du chocolat ensemble; nous parlâmes de l'histoire de la nuit; il prit le parti d'en rire, & je convins avec lui qu'il étoit très-pardonnable de s'y être laissé prendre.

Salmoni revint peu de tems après. Il nous apprit avec chagrin, que la Princesse étoit partie à cinq heures du matin, dans un carrosse à six chevaux; qu'il avoit vainement questionné ses

gens, qu'aucun n'avoit voulu l'éclaircir; que cependant, à l'embarras qui régnoit dans leurs réponses, il les supposoit instruits; qu'il avoit en outre remarqué dans la cour de l'hôtel de la Princesse, une berline extrêmement crottée, dont on dételoit les chevaux tout en sueur, & qu'il ne doutoit pas que ce ne fût la voiture qui eût enlevé pendant la nuit le pauvre Icoglan.

La chose alors me parut plus sérieuse. Je vis avec peine, que cette méprise alloit faire un éclat qui couvrirait la Princesse de ridicule, & c'est ce que j'aurois bien voulu éviter. Comment, dis-je au Duc, avez-vous découvert cet enlèvement? Par un des gens de la Princesse, me dit-il, qui m'est totalement dévoué; mais le secret a été si parfaitement gardé, qu'il n'a pu m'instruire du lieu où elle a fait conduire sa proie. Enfin nous consultâmes long-tems pour savoir de quelle ma-

nière nous nous y prendrions pour délivrer le pauvre Icoglan, & je ne voyois d'autre moyen convenable que de m'adresser au Magistrat de Livourne, & de me plaindre de l'insulte qui m'avoit été faite dans la personne d'un homme qui m'appartenoit, lorsque tout-à-coup nous entendîmes le bruit d'une voiture dans la cour du Palais; Salmoni s'approcha d'une fenêtre, & s'écria : le voilà ! Il courut au-devant de lui, & nous présenta l'instant d'après Icoglan, qui dans son habit de Sultane encore, entra en riant, & me dit avec un air gai, & cependant respectueux : Pardon, Princesse, de l'inquiétude que je vous aurai assurément occasionnée; mais c'est la faute de mes charmes, & ce funeste don a pensé me coûter cher. Pour vous, Monsieur, dit-il au Duc, il me paroît que votre songe s'est dissipé avec le mien, & ma coquetterie ne doit pas craindre de se montrer à vos yeux avec

des appas un peu dérangés ; mais parbleu on court de gros risques, à ce que je vois, lorsqu'on a le bonheur de vous plaire.

Nous ne pûmes nous empêcher de rire de la faillie d'Icoglan : sa présence avoit ramené la joie parmi nous ; nous nous empressâmes de lui demander ce qui lui étoit arrivé. Je vais vous satisfaire, nous dit-il ; mais auparavant souffrez que je prenne du chocolat ; je suis à moitié mort de lassitude, de faim, & même un peu de peur, car je vous avoue que je n'ai pas toujours ri. Lorsqu'il eut pris son chocolat, il commença son récit en ces termes : Je cessois à peine de danser avec vous, M. le Duc, lorsqu'un homme bien mis m'est venu dire à l'oreille, qu'un de mes amis de Rome demandoit à me parler, & que ne se souciant pas d'entrer dans le bat, parce qu'il étoit en habit de voyage, il me prioit de des-

K 5

cendre un instant. Je savois que tout le bal , excepté vous & la Princesse P*** , connoissoit mon sexe , & je n'ai point été surpris de cette proposition cavalière , que l'on n'eût certainement pas faite à une femme. J'ai donc descendu sans nulle défiance ; l'homme qui m'avoit parlé , m'a offert son bras , je l'ai accepté en folâtrant. Lorsque nous avons été sous la galerie extérieure , j'ai demandé où il étoit ? A deux pas d'ici , m'a répondu l'homme. A peine ai-je mis le pied sur les marches du perron qui conduisoit dans la rue , que quatre hommes masqués m'ont fortement saisi , & que celui qui m'accompagnoit , m'a passé lestement un mouchoir dans la bouche , & le ferrant derrière ma tête , m'a mis dans l'impossibilité de crier. Ils m'ont ensuite fait monter dans une assez belle voiture , attelée de six chevaux. Mon conducteur s'y est placé à côté de moi , & deux des hommes

masqués, sur le devant. Je vous avoue que dans le premier moment j'avois eu quelques alarmes; je croyois d'abord que la richesse de ma parure avoit tenté quelques voleurs; mais l'élégance de la voiture, le manteau ducal que j'avois aperçu sur les panneaux, m'avoient rassuré. Je m'étois aisément imaginé qu'il étoit question d'une intrigue amoureuse, & je ne vous cache pas, M. le Duc, que je vous faisois tout l'honneur de cette aventure, & que je riois intérieurement de la conclusion plaisante qu'auroit un rapt d'une espèce aussi nouvelle; les égards de mes conducteurs me confirmoient encore dans cette erreur. A peine étions-nous entrés dans la voiture, qu'ils m'avoient ôté le mouchoir, les deux hommes masqués avoient également ôté leurs masques. La persuasion où j'étois que je me trouvois en votre pouvoir, ayant fait renaître ma gaieté, je me suis mis à causer avec eux. Il n'y avoit que sur

mon sort futur qu'ils gardoient le silence ; ils répondoient à tout le reste, ils plaisantoient même avec moi , & je vous assure que si pendant ce court voyage , ces hommes m'ont pris pour une femme , ils ont dû me trouver une femme un peu leste. Enfin à la pointe du jour nous sommes arrivés dans un château superbe ; ils m'ont fait descendre, & je suis entré dans une chambre magnifique : voilà donc , ai-je dit en éclatant de rire , l'appartement où je recevrai mon vainqueur ; l'explication sera plaisante : viendra-t-il bientôt ? Qui ? m'a-t-on dit. Monsieur le Duc , ai-je répondu. Je doute que vous voyez M. le Duc aujourd'hui. Cette réponse m'a donné de l'humeur ; j'ai pensé aux alarmes qu'occasionneroit mon absence : je craignois en outre , que le vent venant à changer, le vaisseau n'appareillât. J'ai demandé ce qu'il me falloit pour écrire , on me l'a refusé. J'allois enfin éclater ;

lorsque mon conducteur m'a dit : « Dans
» peu d'instans vous verrez quelqu'un
» qui satisfera à toutes vos demandes. »
Cette assurance m'a calmé. L'on m'a
apporté un bouillon , je l'ai pris , &
alors j'ai recommencé à rire avec mes
gardiens. Sur les six heures du matin ,
nous avons entendu une voiture entrer
dans la cour du château. Diable , a dit
l'un de mes gardiens , la Princesse
vient plutôt que je n'aurois cru ; il faut
que la jalousie lui tourne bien la tête.
La Princesse , me suis-je écrié ! — Sans
doute. Vous êtes ici chez la Princesse
P***. Ce mot m'a fait sentir tout le
danger de ma situation. L'instant d'après
elle est entrée comme une furie. Eh
bien ! misérable , m'a-t-elle dit , tu es en
ma puissance ; à qui tient-il que je
te sacrifie tout - à - l'heure à ma ven-
geance ? Mais je veux réserver le
spectacle de ta mort pour ton indigne
amant. A ces mots je suis resté comme

une statue. Lui découvrir qui j'étois, m'exposoit à un autre danger. Elle pouvoit me sacrifier tout de suite à sa réputation, qu'une semblable histoire alloit couvrir d'opprobres, si elle perçoit dans le monde. Elle a appelé l'instant d'après une de ses femmes, a ordonné qu'on lui préparât un bain; elle m'a ensuite accablé d'invectives pendant un quart-d'heure. Enfin, elle est sortie de la chambre où j'étois pour se rendre au bain; elle a fortement tiré la porte sur elle, l'a fermée à double tour, & s'en est allée.

J'avois peine à revenir de tout ce qui m'arrivoit. J'ai resté un quart-d'heure immobile à la placé où le hasard m'avois mis; enfin le courage m'est revenu. J'étois au rez-de-chaussée; n'entendant plus personne remuer dans le château, j'ai jugé que chacun réparoit dans le sommeil les fatigues de la nuit; j'ai ouvert, sans bruit, une des fenêtres qui donnoient sur un jardin; je me suis

doucement coulé par cette fenêtre ; j'ai heureusement gagné le parc voisin, je l'ai traversé en courant , & je me suis trouvé sur un grand chemin qui le borde dans sa longueur.

Echappé au premier danger , j'ai senti celui auquel mon accoutrement m'exposoit. J'ai commencé d'abord par détacher tous les diamans dont j'étois couvert, je les ai mis dans ma poche ; & , m'abandonnant à mon heureuse étoile , j'ai suivi le grand chemin sans savoir s'il me conduisoit ici. Enfin au bout d'un quart - d'heure de marche j'ai entendu le bruit d'une voiture ; elle étoit vuide ; j'ai demandé au cocher où il alloit. Il m'a répondu , à Livourne. Je lui ai proposé de m'y conduire ; l'état où il me voyoit a paru le faire balancer. Quelques sequins ont levé ses scrupules ; il m'a fait monter dans sa voiture ; je me suis donc éloigné le plus diligemment qu'il a été possible des

poignards de Madame P*** , & me voilà.

Les dangers d'Icoglan passés , nous rîmes beaucoup de cette aventure ; elle guérit le Duc de l'envie d'épouser la Princesse ; il avoit un grand nom , de hautes espérances , il ne pouvoit manquer de trouver un parti , moins riche peut être , mais qui , au moins , le rendroit plus heureux. Il se décida , pour faire oublier cette plaisanterie , d'entreprendre le voyage de France avec nous , & me demanda la permission de m'accompagner à Paris ; j'y consentis volontiers. Le Duc étoit aimable , sa société ne pouvoit que m'être agréable. Son amour pour la fausse Sultane se changea en la plus tendre amitié pour Icoglan ; ils étoient du même âge , tous deux extrêmement gais & d'un excellent caractère ; il étoit simple qu'ils s'unissent étroitement. Nous convînmes de cacher l'histoire de la jalousie de la Princesse P*** autant

que nous le pourrions , mais nos soins furent inutiles , Icoglan parut en homme le même jour dans Livourne ; il avoit fait l'amusement de tout le monde au bal ; on s'empressa par-tout de le caresser. La Princesse , furieuse que l'on eût laissé échapper sa proie , chassa pour cette raison quelqu'un de ses gens. Ils reconnurent Icoglan , & répandirent par-tout l'histoire de son enlèvement , & malgré nous la Princesse devint la fable de toute la Ville. Voilà où nous mène le désordre des passions ; trop heureux encore quand leurs tristes effets s'arrêtent au ridicule !

Je n'eus pas de peine à faire agréer au Capitaine de la Frégate Françoise , de prendre sur son bord le Duc de Méd***. Les préparatifs de ce Seigneur furent bientôt faits. Icoglan , qui l'avoit pris en amitié , lui évita une partie des embarras. Enfin un matin un coup de canon de la Frégate nous annonça que , selon toute

apparence, elle appareilleroit dans le jour. Le Duc de Méd*** nous donna un déjeuner charmant, à moi & aux Officiers François, dans une jolie petite maison qu'il avoit sur le bord du rivage. Nous eûmes tout le tems nécessaire, le Capitaine voulant, pour m'éviter toutes les incommodités de la mer, ne mettre à la voile que par un vent fait. Enfin il nous annonça qu'il étoit à propos de profiter de celui qui régnoit. Nous entrâmes dans la chaloupe; nous nous rendîmes à bord de la Frégate, qui, déjà sous voile, avoit mis en panne pour nous attendre.

Fin du Tome premier.

LIVRES NOUVEAUX

Qui se trouvent à Paris ; chez *BUISSON* ,
Libraire , rue des Poitevins , 1787.

Caroline de Lichtfield , par M^{de}. de publié par le traducteur de *Werter* , 2 vol. in-12 , nouvelle édition , avec des corrections considérables , 3 livres 12 sols broc.

Clarisse Harlowe , Traduction nouvelle & seule complète , par M. le Tourneur , 10 vol. in-8°. avec fig. 31 liv. 10 s. broch. , & 14 vol in-16 , & le portrait de *Richardson* , 16 liv. 10 s. broch. Il y a une édition en papier d'Annonay , 31 liv. 10 s.

Alexandrine de Ba ou Lettres de la Princesse *Albertine* , contenant les aventures de son aïeule ; 1 vol. broc. 1 l. 10 s.

L'Amitié dangereuse , ou *Célimaire* & *Amélie* , Histoire véritable , écrite au Château de . . . 2 vol. in-12 , 3 l. 12 s broc.

Camille , ou Lettres de deux filles de ce siècle , traduites de l'Anglois sur les originaux , 4 vol. in-12 , broch. 8 liv.

Le Mari Sentimental , ou le Mariage comme il y en a quelques-uns ; suivi des Lettres de *Mistress Henley* , publiées par son amie , & de la justification de M. *Henley* , &c. par l'Auteur de *Camille* , 1 vol. in-12 , 2 l. broché.

Délassemens de l'Homme sensible , par M. d'Arnaud , première année , formant douze parties , in-12 , 18 l. broch. pour Paris , & franc de port par la Poste , 21 l. On affranchit l'argent & la lettre d'avis.

On souscrit à la même adresse pour la seconde année.

Vie de Madame de Maintenon , ornée de son portrait , 2 vol. in-12.

Voyage Sentimental , par M. *Sterne* , trad. par M. *Frenais* , nouvelle éd. augmentée des Lettres d'*Yorick* & *Elixa* , & d'*Elixa* à *Yorick* , 2 parties in-12. 3 liv.

Les Entretiens du Palais Royal , 2 vol. in-12 , 3 liv. broch.

Histoire de Kentuke , nouvelle Colonie à l'ouest de la Virginie , traduite de l'Anglois , pour servir de suite

- aux Lettres d'un Cultivateur Américain, avec une carte, 1 vol. in-8°. 3 liv. broch., & 4 liv. relié.
- Voyage en Pologne, Russie, Suède, Danemark, où l'on rend compte de l'état présent de ces Pays, de leur Gouvernement, Loix, Usages, Productions, Curiosités naturelles, Monumens, Antiquités, &c. avec un précis de leur Histoire; par M. Williams Coxe, trad. de l'Anglois par M. P. H. Mallet. Ouvrage enrichi de cartes géographiques, portraits des Princes régnans, plans & figures en taille-douce; 2 vol. in-4°. 24 liv. broch. & 4 vol. in-8°. 18 liv. broch.*
- Essai sur le Fluide Electrique, considéré comme Agent universel, par feu M. le Comte de Tressan, de l'Académie Française, de celles des Sciences de Paris, Londres, &c. 2 vol. in-8°. 10 liv. broch. & 12 liv. rel.*
- Tableau des révolutions de la Littérature ancienne & moderne, par M. l'Abbé de Cournand, Lecteur & Professeur Royal pour la Littérature Française, 1 vol. in-8°. 3 l. 12 s. broch. & 4 liv. 10 s. relié.*
- Manière d'Allaiter les enfans à la main, au défaut de Nourrice, trad. de l'Italien, avec fig., 36 s. broch., franc de port.*
- Observations sur les Bêtes à Laine, dans la Province du Berry, par M. le Chevalier de Lamerville, 1 vol. in-8°. 3 l. 5 s. broch.*
- Elémens de Chymie Docimastique, à l'usage des Orfèvres, Essayeurs, Affineurs, &c. 1 vol. in-8°. 3 liv. 12 sols broché.*
- Recherches sur les moyens de prévenir la Petite-Vérole naturelle, trad. de l'Anglois, 1 vol. in-8°. 2 liv. 10 s. broch.*
- L'Art de tenir les livres en parties doubles, par J. Imhooff, 1 vol. in-4°. 10 liv. broché, 12 l. relié.*
- Genevieve de Cornouailles, mise en François par M. de Mayer, 2 vol. broch. 3 liv.*

63645284





